

LE GÉNÉRAL

ANNIBAL DE SALUCES

HISTOIRE DE SA VIE

ET DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON TEMPS

PAR

LE CHAN. CROSET-MOUCHET

DE PIGNEROL



PIGNEROL
IMPRIMERIE DE JOSEPH CHIANTORE
1856.

LE GÉNÉRAL

ANNIBAL DE SALUCES.

LE GÉNÉRAL

ANNIBAL DE SALUCES

CHEVALIER DE L'ORDRE SUPRÊME DE L'ANNONCIADE,
GRAND CORDON DE L'ORDRE DES SAINTS MAURICE ET LAZARE,
DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE D'OR,
CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE DE SAVOIE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR DE FRANCE ETC.,
SÉNATEUR DU ROYAUME

HISTOIRE DE SA VIE

ET DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DE SON TEMPS,

PAR

LE CHAN. J. CROSET-MOUCHET, DE PIGNEROL,
CHEVALIER DE S. MAURICE,
Membre de la Royale Députation d'Histoire Nationale
Et de l'Académie Royale de Savoie.



PIGNEROL
PAR J. CHIANTORE, IMPR. DE S. M.

1856.

AVANT-PROPOS.

A peine la faux du temps avait-elle moissonné une des vies qui ont le plus illustré la patrie, que la mort est venu jeter un nouveau deuil dans le sein de la même famille : et la tombe qui venait de recueillir les glorieux restes du comte Alexandre De Saluces, s'était à peine fermée, qu'elle a dû se rouvrir pour recevoir ceux non moins illustres du Chevalier Annibal, son frère et émule de sa haute renommée. Ainsi il était arrêté dans les décrets toujours adorables de la Providence que, comme ces deux vies avaient brillé de la même auréole de gloire, et comme ces deux frères avaient résumé en eux les splendeurs d'un nom illustre dans l'histoire de notre pays, de même la mort, redoublant ses coups à bref intervalle, devait les réunir dans le même tombeau, et ne laisser au second de porter que pour peu de mois le titre comital qu'il avait

hérité du premier. Jeter des larmes et des fleurs sur cette tombe, ce n'est pas tant un acte de justice envers l'homme illustre qui n'est plus, qu'un service rendu à ceux qui lui survivent, pour qu'ils s'efforcent à l'envi d'émuler sa gloire et ses vertus. Ainsi, la même plume qui naguère, inspirée par l'admiration et par le respect envers un nom non moins chéri qu'il est glorieux, retraçait les mérites éminens et les rares vertus privées et publiques du comte Alexandre De Saluces, se relève aujourd'hui pour faire le tableau de la brillante carrière de son frère Annibal, et pour rappeler aux générations à venir ses exploits militaires et ses hauts mérites, qui ont ajouté encore plus d'éclat à la splendeur historique de son nom. C'est bien moins un panégyrique que l'on entend de faire ici, qu'un simple récit des principaux traits et des faits les plus saillans de cette carrière lumineuse : les fleurs de rhétorique doivent être bannies, comme ornement futile et superflu, là où les faits parlent assez haut d'eux-mêmes pour commander à tous le respect et l'admiration.

noblesse, de l'affabilité de ses manières et de la profondeur et variété de son savoir. La maison du comte *Joseph-Ange* était comme un sanctuaire de la science, où se rencontraient toutes les illustrations de l'Europe ; si bien que, lorsqu'il fonda l'Académie, on aurait pu dire qu'il ne fît que transporter dans un domicile stable les gloires qui depuis long-temps brillaient dans ses salons, et placer sous la sauvegarde de l'honneur national une institution qui devait en être bientôt un des plus beaux fleurons. Rien ne manquait à cette célèbre fondation, pas même l'esprit et les rares vertus, et les qualités d'exquise douceur de celle à qui la Providence avait uni sesdestinées, et qui revivait dans l'immortelle *Diodata*. Ces deux Êtres, que la nature avait si richement privilégiés, seront à jamais l'ornement de leur sexe, l'honneur de leur patrie : en elles les charmes de la femme étaient rehaussés par une intelligence vaste, par une rare élévation de sentiment et de pensées, et par une imagination riche d'une immense érudition. *Diodata*, à elle seule, est un de ces noms qui traversent les siècles, qui suffisent pour immortaliser une famille, et qui font époque dans la vie d'un peuple.

Son éducation. Un tel concours de circonstances domestiques et privées dit assez quelles abondantes ressources y trouvait l'éducation morale et intellectuelle des enfans de cette admirable famille. Lors même que chacun d'eux n'eut eu que des talens médiocres, ils auraient néanmoins pu, formés à une pareille école, atteindre à un haut point de perfection : que devait-il en être pour de jeunes intelligences, pour des cœurs, auxquels la Providence avait prodigué ses dons, et qu'elle avait formés d'une trempe toute particulière ? Aucun moyen d'instruction ne fit défaut au jeune Annibal, sous la direction de son père, qui était tout à la fois le maitre le plus expérimenté et le juge le plus competent. Aussi faisait-il de rapides progrès dans les sciences : se débarrassant des entraves et des longueurs fastidieuses de la routine scholastique, l'enseignement qui lui était fourni rencontrait toujours dans sa jeune intelligence une perception prompte, facile, tenace : si bien qu'en peu de temps il toucha au terme de l'étude des langues et des belles-lettres. Mais ce n'était là qu'une préparation, un acheminement à des études plus élevées et plus substantielles.

L'histoire de ses ancêtres pouvait offrir à la jeune ambition du Chev. Annibal des modèles de

Vidi del sangue mio
L'altera gloria antica
Rinnovarsi dai forti in campo armati :
E qui fratello armigero vid' io
Della quercia suprema
Ornar l'elmo negato alle mie chiome;
Ei che già spinse tra falangi dome
Cavalli nelle pugne insanguinati.

DIODATA SALUZZO. — *Poesie postum.*

Il Castello di S. Andrea presso Nizza.
Ode — p. 135.

Le Chevalier ANNIBAL DE SALUCES naquit à Turin le 30 novembre 1776, deuxième des enfants du célèbre comte *Joseph-Ange De Saluces*, et de la comtesse *Hiéronime Cassotti de Casalgrasso.* — Tant que le Piémont figurera avec honneur au

Naissance du Chev. Annibal De Saluces.

toutes les gloires : il les étudia toutes à fond ; et son cœur s'en éprit d'un amour infatigable à poursuivre cet idéal. Mais de toutes, celle qui l'impressionnait plus fortement, c'était la gloire militaire : c'est celle pour laquelle il se sentait plus d'aptitude et d'inclination de cœur et d'intelligence ; aussi son choix fut-il assez vite arrêté. Dès-lors toutes ses études furent coordonnées à cette fin seule ; désormais elles ne dévieront plus de cette voie qu'il s'était tracée.

Les exercices matériels, propres de la carrière militaire, étaient loin d'offrir un aliment suffisant à cette intelligence active, puissante, façonnée dès son jeune âge aux spéculations de la science, et qui s'était déjà familiarisée avec les abstractions de la théorie. Aussi le Chev. Annibal ne les envisageait-il que comme des moyens de donner de la souplesse, de l'agilité aux mouvemens du corps, et de doubler les forces physiques d'une santé florissante et robuste, en la rendant capable de résister aux fatigues et de supporter les privations de tout genre, propres du métier des armes.

Mais la partie de l'éducation sur laquelle ses illustres parens insistaient davantage, et pour laquelle le jeune Chev. Annibal demontrait une docilité constante et pratique qui ne se démentit

jamais, c'était l'étude et l'observance de la Religion. La comtesse Hiéronime en avait inspiré les douces et salutaires maximes dans l'âme de son enfant dès ses plus tendres années. Plus tard le comte *Joseph-Ange* lui en avait développé, de main de maître, les sublimes et consolantes vérités, il lui en avait démontré les fondemens solides : et jamais il ne manquait, chaque fois que le cours de l'instruction lui en fournissait l'occasion, de lui faire remarquer comment toutes les sciences rendent hommage aux vérités et aux bases de notre sainte Religion, lui répétant le mot sublime de Bacon de Vérulame : *qu'un peu de science peut éloigner de la Religion, mais que beaucoup de science y ramène nécessairement.* Aussi le Chev. Annibal ne perdit-il jamais de vue ces premiers enseignemens religieux : et l'influence consolatrice de la foi se fit sentir en lui dans les circonstances les plus importantes de sa vie. Il lui arrivait souvent de dire qu'il ne pouvait comprendre ni une véritable grandeur, ni un mérite véritable sans que la Religion ne leur eût imprimé son sceau divin.

L'éducation profondément religieuse, que le jeune Annibal avait reçue dans le sein de sa famille, lui avait aussi inspiré un culte religieux

pour une vertu, aussi rare de nos jours, que son nom est jeté avec une prodigalité sacrilège, le sentiment de l'*honneur ;* vertu propre sans doute à toute classe de citoyens, mais nécessaire dans le soldat, et caractéristique du vrai gentilhomme.

Tel fut l'emploi des premières années du jeune Chev. Annibal. Il eut été facile de pressentir dès-lors les hautes destinées auxquelles il serait appelé un jour : on eut pu deviner le rôle glorieux que la Providence lui réservait dans les circonstances extraordinaires que sa vie devait traverser.

Il entre dans le régiment de *Savoie-Cavalerie.*

Il avait à peine accompli la douzième année de son âge (1788), et déjà on le voit inscrit sur les rôles du régiment de *Savoie-Cavalerie*, dans lequel il débuta comme Cadet-volontaire. A cet âge où la vie éclot à peine, et où le commun des hommes passent leurs jours parmi des jeux innocens et frivoles, le jeune Annibal pliait, avec une rare constance, l'activité et la souplesse de son intelligence à apprendre tout à la fois la discipline et la science, la théorie et la pratique de l'art militaire. On le vit dès-lors faire des progrès si rapides et si honorables dans cette carrière, qu'un an après (1799) il reçut le brevet de *sous-lieutenant* (Cornette) au même régiment.

La date de la naissance du Chev. Annibal portait que son adolescence devait être témoin de cette crise, je ne sais si je dois dire la plus épouvantable ou la plus sublime (elle fut peut-être l'un et l'autre) que l'humanité ait eu à subir dans sa marche. Quand les générations éloignées liront l'histoire de cette époque, leur âme se partagera entre l'horreur et l'enthousiasme que nos âmes ont éprouvées.

La Révolution Française de 1789.

Sans doute l'œuvre de 89 avait été grande et sainte : en corrigeant les énormités et en redressant les abus du passé, elle avait replacé l'homme dans la véritable assiette de sa propre dignité; elle avait rétabli la société sur les bases de la justice et de la vérité. Tout cela est incontestable. Mais aussi, dans les effroyables oscillations des partis qui montaient aujourd'hui au faîte du Pouvoir pour précipiter demain dans le sang, elle dépassa son but en lâchant la bride au débordement furieux de toutes les plus violentes passions. Époque néfaste ! sur laquelle l'histoire voudrait jeter un voile de deuil, si elle n'en tirait de hauts et salutaires enseignemens de sagesse, pour la conservation et pour la prospérité des États, pour la gloire des gouvernans, pour le salut des gouvernés.

La révolution française venait d'éclater dans toute sa fureur : dès le mois de septembre 1792, duquel date l'*ère républicaine*, la Savoie et le comté de Nice avaient été envahis par des hordes républicaines, auxquelles il répugne de donner le nom de françaises. Ces deux pays infortunés eurent le sort d'être incorporés à une grande nation au moment même où elle était dans le paroxisme de son délire dès qu'elle eut brisé le joug de toute autorité, même celle de Dieu. La lave du volcan vint apporter l'incendie dans ces deux contrées, jadis si heureuses et prospères sous le sceptre paternel des princes de Savoie: et elles durent fournir un noble et illustre contingent aux 300 mille têtes que Danton avait demandées à la Convention Nationale pour sauver la France, si jamais il peut être permis de dire qu'une nation est sauvée, quand elle jette le râle de mort dans une mare de sang qui l'étouffe, quand elle est écrasée sous les cendres et les ruines de son ancienne grandeur.

Ce fut alors que la guerre éclata entre la France et le Piémont. Il serait bon, il serait juste que les Monarques de l'Europe n'oubliassent jamais que l'étendard de Savoie fut le premier qui se leva pour la défense du trône et de l'autel, tous Guerre sur les Alpes.

deux renversés en France par le flot sanglant de la révolution ; qu'un tout petit État, tel que le Piémont, fort de sa nationalité et de sa foi religieuse, seul livré à lui-même et à la sainteté de sa cause, opposa pendant quatre ans une puissante digue au torrent qui devait plus tard envahir et dévaster l'Europe; que pendant quatre ans de cette lutte inégale les Piémontais, ralliés sous la Croix de Savoie, firent preuve d'un héroïsme qui compte peu de pareils dans l'histoire des nations, parce qu'ils savaient de se battre et de verser leur sang pour leur nationalité menacée et pour leur religion attaquée. Si les noms glorieux de l'*Authion*, du *Col-de-Raus*, de *Breglio*, de *Milleforche*, n'ont pas eu un grand retentissement, ils n'en ont pas moins été signalés par des exploits capables d'honorer une nation plus grande et plus puissante que ne l'était ce petit royaume.

Pendant quatre ans d'efforts inouïs, l'armée piémontaise avait arrêté l'irruption des républicains, et restreint le théâtre de la guerre sur les hautes cimes et dans les vallées sauvages des Alpes et des Appennins. L'alliance souscrite en 1794 avec l'Autriche était devenue plutôt funeste qu'utile au Piémont; puisque, tandis que

cette puissance ne remplissait aucunes des conditions qu'elle s'était assumées, elle profitait de la position critique du Piémont pour lui ravir, à force d'indignes et perfides menées les provinces qui avaient été détachées du Milanais pour lui être unies. Tout semblait donc conspirer à la ruine de notre Patrie; la cupidité d'alliés jaloux et le fanatisme de ses ennemis : ceux-là, parjures à la foi jurée, manquaient à leurs promesses solennellement stipulées, ceux-ci l'attaquaient avec acharnement sur une ligne immense. Trahie par ses amis, abandonnée par tous les princes de l'Italie aussi bien intéressés dans cette cause commune, l'armée piémontaise épuisée par la lutte, devait être bientôt écrasée sous ses pertes, surtout depuis qu'un jeune Général de vingt ans, Bonaparte, en prenant le commandement de l'armée française, venait de jeter dans la balance le poids de son épée, de son génie, et d'un nom que la victoire devait bientôt couronner de tant de lauriers. Bonaparte, par des manœuvres habiles et rapides, avait réussi de rompre les communications des Piémontais avec l'armée autrichienne de Beaulieu : dès-lors, marchant de victoires en victoires il descendit jusqu'à Chérasco, d'où il put dicter la loi aux

vaincus. Le Piémont tomba alors; mais comme le *Gladiateur* il tomba dans sa gloire, lançant un regard enflammé, tour-à-tour de vengeance sur ses vainqueurs, d'indignation sur les lâches qui étaient restés témoins impassibles de sa chûte. Mais la chûte du Piémont fut le commencement du servage de l'Italie entière (1).

Le jeune Chev. Annibal De Saluces prit une part brillante à toutes les campagnes de cette guerre de géant. A la vérité, la nature du théâtre de la lutte ne permettait pas à la cavalerie une action aussi directe et aussi décisive que l'auraient désiré nos vaillans soldats : car, comme on se battait tantôt sur des cimes élevées couvertes de neiges éternelles, tantôt dans le haut des vallées des Alpes, il n'y avait que l'infanterie qui pût soutenir les efforts de l'ennemi, et se mesurer avec lui. Néanmoins, tandis que nos braves fantassins montraient une agilité extraordinaire et une audace inouïe dans ces sentiers dangereux, connus et fréquentés seulement par les chamois et par les bouquetins des Alpes, notre cavalerie campée au bas et au débouché dès vallées rendait d'importans services à l'armée: reliant les vallées entr'elles, elle assurait les communications entre les différentes colonnes de

l'armée dispersées sur une ligne immense : elle poussait de fréquentes et fortes reconnaissances pour découvrir les intentions et les manœuvres de l'ennemi : ainsi la cavalerie eut aussi sa bonne part des lauriers conquis dans cette guerre malheureuse, et le Chev. Annibal donna, en toute occasion, preuve d'une bravoure consommée, d'une vaillance à toute épreuve : aussi ses camarades lui donnèrent-ils, soit sur les champs de bataille, soit dans la suite de sa carrière, de brillants témoignages de leur simpathie et de leur admiration pour l'exactitude scrupuleuse qu'il développait dans l'accomplissementde sesdevoirs militaires, pour l'intelligence et l'activité infatigable qui l'animait constamment, pour son ardeur guerrière, et pour l'impatience qu'il montrait souvent de marcher à l'ennemi et d'affronter ses feux ; qualités qui brillèrent en lui d'un vif éclat et qui signalèrent toute sa carrière militaire.

De si belles qualités guerrières, de si brillants débuts dans la carrière des armes conquirent au Chev. Annibal le grade de Lieutenant (avril 1796) ; et peu après (septembre) celui d'Adjudant-major dans le même régiment de *Savoie Cavalerie*, dans lequel il avait commencé sa glorieuse carrière.

C'était l'époque où, épuisée par de si longs et si courageux efforts, l'armée piémontaise se voyait forcée d'abandonner les théâtres de ses exploits qui auraient dû lui mériter un meilleur sort. La suspension d'armes fut signée à Chérasco le 29 du mois d'avil 1796; et peu de jours après (15 mai) la paix fut stipulée dans le Traité de Paris (n).

Armistice de Chérasco.

Ces Traités semblaient sauvegarder le Piémont: telles étaient à coup sûr les vues des plénipotentiaires du roi Victor-Amédée III. Le nom seul du célèbre Comte Prosper Balbo qui stipula celui de Paris est la plus sûre garantie des efforts inouïs qu'il fit pour sauver son pays. Mais lorsque, peu de temps après, le Roi réfusa les offres de Carnot qui cédait la Lombardie, à condition d'un contingent piémontais à employer dans la guerre contre l'Autriche, la politique du Directoire envers le Piémont changea entièrement. Sans doute ce refus fut une faute; mais elle peut se justifier par la loyauté du Roi, dont la foi était liée par le Traité d'alliance de 1791 avec l'Autriche. Et quand, peu après, le roi de Sardaigne accorda ce contingent, il était trop tard pour faire revenir le Directoire à des sentimens plus favorables au Piémont. Il est de fait que le Gou-

vernement républicain fit depuis cette époque tous ses efforts pour ne laisser au Piémont qu'une ombre d'indépendance, avec réserve de la déchirer, à la première occasion qui s'en présenterait. Ce n'était qu'une halte donnée au Piëmont dans le courant qui le poussait à sa ruine entière.

Mort du roi Victor-Amédée trois.

Mais un roi, tel que Victor-Amédée III, rempli d'esprit guerrier et chevaleresque, et qui était comme la personnification du génie politique de ses aïeux et de l'esprit de sa nation, ne pouvait se méprendre sur la portée du Traité de Paris : il devina la politique de la République, il vit ce Traité gros d'orages et de tous les malheurs qui ne tardèrent pas de fondre sur sa dinastie et sur son peuple. Frappé au cœur par ce sombre pressentiment, il succomba à sa douleur, et il mourut le 16 octobre de cette même année 1796, laissant à son fils aîné Charles-Emmanuel un trône chancelant et ruiné, les débris d'une armée héroïque, des finances épuisées, en un mot tout un héritage de désolation. Mais le nouveau Monarque, pacifique et bon, n'était pas d'une trempe morale assez vigoureuse pour sauver son royaume : il ne fit qu'assister à sa dernière agonie. Le sort des armes, et plus encore les malheurs des temps le forcèrent de signer de désastreux Traités;

d'abord celui de Bologne (25 fév. 1797), et peu de jours après (5 avril) celui de Turin, par lequel les deux gouvernemens stipulaient une alliance offensive et défensive.

Mais le Traité du 5 avril ne fut ratifié par le Directoire que plusieurs mois après : il paraît que ce Gouvernement voulait le subordonner aux stipulations que devaient amener les victoires du jeune Bonaparte. En effet, celui-ci fit la paix de Tolentino avec le Pape ; il signa les préliminaires de Léoben avec l'Autriche, lesquels se terminèrent dans le Traité de Campoformio (17 oct. 1797). Ce ne fut qu'alors que le Gouvernement français envoya les ratifications du Traité de Turin du 5 avril.

Traités de Bologne et de Paris.

Les deux Traités que le roi de Sardaigne signa avec la France, celui de Paris en 1796, et celui de Turin en 1797, méritent une attention toute particulière, comme deux points d'arrêts, bien illusoires d'ailleurs, dans la chûte de notre malheureux pays.

Le Traité de Paris substituait l'alliance française aux anciennes alliances du Piémont ; mais il remettait les principales forteresses de l'État aux mains de l'armée républicaine, et lui donnait le passage libre sur notre territoire : avantages

considérables, dont Bonaparte sut profiter habilement, pour continuer le cours de ses victoires, et achever la conquête de la Haute-Italie.

Mais le Traité de Turin du 5 avril était un pas de plus vers la ruine complette du Piémont : c'était une alliance offensive et défensive avec la République; c'était s'enchaîner au char de la fortune de la France; c'était la solidarité bien plus des revers que des conquêtes. De plus, ce Traité assurait au général français un contingent considérable de notre armée. De cette sorte Bonaparte avait le double avantage, d'abord de renforcer son armée décimée par les marches forcées, par les manœuvres incessantes, et par les sanglans combats qu'elle avait ou soutenus ou livrés; en outre, il acquirait le concours de ces soldats piémontais qu'il avait appris à estimer sur les champs de bataille, et à la valeur desquels il rendit toujours le plus honorable témoignage. Tout le profit de ces Traités étaient donc pour les Français; pour nous, ils ne faisaient que prolonger notre agonie (III).

Fidèle à ces nouveaux engagemens, le Roi recommanda à ses soldats, qui devenaient partie de l'armée française, d'être constamment fidèles à leurs nouveaux alliés, et de ne jamais faillir à

l'honneur militaire de leur patrie. Ils ne faillirent en effet jamais : au contraire, piqués d'une louable émulation, ils se montrèrent toujours de dignes rivaux de leurs exploits ; ils firent sans cesse tous leurs efforts pour conquérir les sympathies et la confiance de leurs nouveaux compagnons d'armes ; et ils se montrèrent à la hauteur de la nouvelle fraternité que les hasards et les dangers de la guerre devaient cimenter sur tant de champs de bataille.

Les trois frères De Saluces entrent dans l'armée française, dans le Contingent Sarde commandé par le général Colli.

Ce contingent était placé sous les ordres du général Colli, nom célèbre dans les annales militaires du Piémont : les deux régimens piémontais de *Savoie-Cavalerie* et des *Dragons de Piémont* faisaient partie du corps du général Colli : et des trois frères De Saluces, deux, Annibal et Robert, servaient dans le premier de ces deux corps, le troisième Frédéric était dans les *Dragons de Piémont*.

A peine le Traité de Turin avait-il été signé, que le Roi fidèle et même empressé à remplir ses engagemens, s'efforça de prouver par son zèle la loyauté de son caractère : il donna immédiatement l'ordre au général Colli de concentrer son corps d'armée à Novare. En effet, dès la fin d'avril toutes ses troupes étaient réunies dans

cette ville, proche de la frontière de Lombardie. Mais elles y restèrent inactives jusqu'à l'échange des ratifications du Traité de Turin, lesquelles, comme il a été dit plus haut, n'eurent lieu que dans le mois d'octobre, après le Traité de Campoformio. Le Chev. Annibal dut donc séjourner à Novare pendant tout ce temps : mais son frère Robert, quoique du même régiment, faisait partie du détachement qui tenait garnison à Alexandrie.

Cependant Bonaparte après la paix de Campoformio s'était occupé d'appaiser les tumultes qui venaient d'éclater à Venise et à Gênes. Autant il s'était montré indulgent envers Gênes, autant il déploya une inexorable et injuste rigueur contre Venise. Il avait déjà commis une grande faute dans l'expédition de Rome; il en commit une autre non moins grande, lorsque du bout de son épée il effaça Venise du rang des États indépendans et libres. Mais il était écrit dans la destinée de cet homme, que, comme il s'était fait un jeu coupable des nationalités des peuples, en les sacrifiant sans scrupule au triomphe de son orgueil, ainsi il devait arriver un jour où le reflux de ces mêmes nationalités, si long-temps opprimées et foulées aux pieds, le jeterait sur un roc

sauvage, perdu dans l'immensité de l'Océan; sur lequel il devait rendre le dernier soupir, loin du monde civilisé qu'il avait écrasé du poids, moins de sa gloire, que de son ambition démesurée.

Bonaparte va en Égypte.

Après avoir achevé la double expédition de Rome et de Naples, Bonaparte revint à Milan, d'où il repartit (novembre 1797) pour se rendre à Rastadt (IV), et de-là à Paris, qu'il quitta au commencement de novembre lorsqu'il entreprit sa fameuse expédition d'Égypte. Pendant ce temps, l'armée française fut commandée d'abord par Kilmaine, puis par Berthier : mais celui-ci en quitta le commandement pour suivre Bonaparte en Égypte.

A peine Bonaparte avait-il quitté les rivages de France, cinglant vers les bouches du Nil, que les affaires en Europe prirent une nouvelle tournure. La fortune sembla abandonner la bannière républicaine, et sourire un instant aux ennemis de la France.

Les atrocités du régime de la *Terreur*, la fureur démagogique des émissaires de la République qui inondaient l'Europe, poussèrent enfin les Puissances à une nouvelle coalition; le moment leur semblait propice, dès que le jeune Général, devant lequel elles avaient trem-

blé, venait de quitter l'Europe. — Tous les trônes étaient minés; les sourds bruissemens du volcan annonçaient une éruption imminente : la solidarité du péril devait groupper les efforts communs pour dissiper l'orage, et pour se sauver. La guerre était donc de nouveau sur le point d'éclater. La Russie envoya un corps d'armée en Italie, en aide aux Autrichiens : le maréchal Souvarow, qui le conduisait, devait avoir le commandement en chef des deux armées Austro-Russes.

Pressentant l'imminence de la reprise des hostilités, le Ministre qui représentait la République française à Turin, pressa le roi Charles-Emmanuel de faire marcher sur-le-champ le contingent réuni à Novare. Les ordres furent immédiatement donnés à cette fin. Mais, quelle que fût l'activité que l'on déployât, il fallait au moins quelques jours pour que les ordres du Roi fussent entièrement exécutés; la remarque en fut faite aux agens français; mais ceux-ci feignirent de la prendre pour une défaite, ou pour un refus dissimulé. Jouant leur double jeu, ils firent semblant d'être blessés de ce qu'il leur plaisait d'appeler un manque de foi, mais qui au fond était dans la nature même des choses : soudain, ils ordonnèrent aux généraux français de faire

avancer leurs troupes sur Turin. — L'infortuné Monarque eut beau protester de la sincérité de ses intentions, et de sa loyauté empressée à observer scrupuleusement la foi jurée : tout fut inutile : il fut forcé de céder à l'arrogance de pareils alliés : il eut même la faiblesse de leur remettre la Citadelle (5 juillet) : faute immense, dont il ne tarda pas de recueillir les fruits amers.

Abdication du roi Charl.-Emm IV.

Après avoir obtenu ces iniques succès, les agens français jetèrent alors entièrement le masque : les sourdes menées, une longue et perfide dissimulation, leur avaient réussi ; le temps était venu d'employer la violence : ils forcèrent le roi Charles-Emmanuel à abdiquer la souveraineté du Piémont (19 nov. 1798), et à chercher un asile dans l'île de Sardaigne (décembre), qui fut le refuge de nos Rois et de leur royale famille, pendant tout le temps de la domination française en Piémont. Mais avant de consommer ce douloureux sacrifice le bon Roi voulut encore adresser quelques mots à sa vaillante armée en lui faisant ses adieux : c'était pour exhorter encore une fois ses soldats à se soumettre loyalement à leurs nouveaux chefs, à être fidèles à leurs devoirs, et à ne jamais déroger à l'héritage de fidélité et d'honneur qu'ils

avaient reçu de leurs ancêtres. C'est ainsi que ce bon prince, faible et malheureux, payait de magnanimité les procédés des Français, alliés de nom, mais au fond ennemis acharnés et implacables de son trône et de nôtre pays.

Dès cette fatale époque le contingent piémontais, dont faisaient partie les deux régiments de *Savoie-Cavalerie* et des *Dragons de Piémont*, fut définitivement incorporé à l'armée française : dès-lors aussi les trois frères De Saluces, Annibal, Robert et Frédéric, qui servaient dans ces deux régimens, passèrent au service de la France.

Ce corps piémontais commandé par le général Colli, alla rejoindre l'armée républicaine dans les plaines de la Lombardie, où elle campait alors entre le Mincio et l'Adige. Les Français accueillirent avec des transports de joie le renfort de ces troupes, dont ils avaient conçu une haute et juste estime. Ils n'avaient pu oublier le témoignage qu'en avait donné Bonaparte lui-même, lorsque, en parlant un jour de la valeur de l'armée piémontaise, il avait dit que si jamais il surgissait quelque conflit entre le roi de Sardaigne et la République Cisalpine, *un seul régiment piémontais aurait suffi pour mettre celle-ci à la raison* (v). Un pareil témoignage avait fait

Estime de Bonaparte pour l'armée piémontaise.

grandir les soldats piémontais dans l'estime de leurs nouveaux frères d'armes, et il noua entr'eux des rapports honorables qui ne se démentirent jamais. Il exista dès-lors une rivalité de gloire qui rejaillit également sur les deux nations, désormais solidaires dans leurs périls comme dans leurs triomphes. Mais la moindre part des profits fut celle des Piémontais; car ils ne purent recevoir de la France l'unique prix qu'ils désiraient le plus, en retour de leur sang versé et de leurs exploits héroïques, c'est-à-dire le rétablissement de leur nationalité et de leur indépendance : ils furent toujours braves et dévoués; mais ils l'étaient pour une cause qui n'était pas la leur.

Depuis le départ de Berthier, le commandement de l'armée française en Italie était passé aux mains de Schérer, jusques-là ministre de la guerre, administrateur habile, autant que général médiocre et de peu de valeur, comme la suite ne le démontra que trop.

Campagne de 1799.

Défaites des Français en Italie.

Ce nouveau général en chef s'appliqua d'abord à connaître le personnel des officiers placés sous ses ordres, espérant que la victoire lui aurait bientôt conquis la confiance de l'armée : il réussit parfaitement dans le premier de ses soins;

mais ses fautes et les désastres de ses combats lui aliénèrent la confiance et même l'estime de ses soldats. Schérer eut occasion de voir de près le jeune Adjudant-major Chevalier Annibal De Saluces : il en admira l'activité, la rare intelligence, la scrupuleuse et infatigable exactitude à remplir tous ses devoirs ; et il lui en témoigna maintes fois sa satisfaction en lui donnant des marques de son estime et de son affection. Mais celui des généraux français dont le Chev. Annibal avait conquis toute la confiance et l'amitié, c'était le général Serrurier, dont la division comprenait le régiment piémontais de *Savoie-Cavalerie.*

Ici commence une série d'exploits et de traits honorables qui signalèrent le Chev. Annibal De Saluces, tant qu'il fit partie des armées françaises, dont il partagea la gloire sur les principaux champs de bataille de l'Europe, sur lesquels on vit se développer les splendeurs de cette prodigieuse épopée guerrière dont le héros fut Napoléon.

Le Traité de Campoformio avait fixé l'Adige pour limite entre la République Cisalpine et les provinces que l'Autriche conservait en Italie. Vérone, place forte de premier rang située à cheval sur ce fleuve, appartenait aux Autrichiens,

et leurs colonnes, commandées par le général Kray, campaient autour de la place.

Dès le mois de mars 1799, les Français ouvrirent les hostilités par quelques escarmouches du côté de Rivoli : et le 26 du même mois, Schérer commença les manœuvres qui préludaient à la fameuse bataille de Vérone (6 avril) qui fut si funeste aux Français. Les défauts du plan de campagne et les lenteurs de l'exécution furent tristement expiées par cette défaite. Schérer ne fit que de simples escarmouches, de faibles démonstrations, de vaines reconnaissances là où il aurait dû frapper un grand coup. D'un autre côté, il mit une lenteur déplorable dans ses manœuvres autour de la place; hésitant, tâtonnant dans tous ses mouvemens, il ne put réussir à rejeter Kray au-delà de l'Adige, afin d'être libre de tenter un assaut contre la place, sur la droite du fleuve. Tel était en effet son dessein, après qu'il se serait emparé des hauteurs qui dominent la gauche et le cours supérieur de l'Adige; condition indispensable pour le succès. Mais pour réussir de ce côté il n'employa que des moyens insuffisans, et trop inférieurs au but qu'il avait en vue. Dès-lors, l'assaut de la place devait nécessairement échouer, puisque

Kray était parfaitement libre de concentrer toutes ses forces pour la couvrir et la protéger.

A cette première faute Schérer en ajouta bientôt une seconde, et non moins funeste. Le 26 mars, le général Serrurier avait réussi de se jeter sur la gauche de l'Adige ; bien plus, après ce hardi coup de main, avec une partie de sa belle division il avait même rompu les lignes des Autrichiens, quand Schérer, effrayé de la contenance imposante de Kray en avant de Vérone, lui expédia l'ordre de se replier sur-le-champ et de repasser sur la droite du fleuve. Craignit-il que Serrurier ne fût coupé à son tour par les Autrichiens ? eut-il peur d'une attaque de Kray ? on ne sait : le fait est que par cet ordre intempestif et imprudent il fit perdre à son Lieutenant le terrain et les avantages qu'il avait gagnés sur la rive gauche, et qui lui avaient coûté des torrents de sang, sans que de son côté il tentât une attaque vigoureuse contre Kray. S'appercevant bientôt de sa double faute, Schérer ordonna à Serrurier de reprendre à tout prix les positions sur la gauche de l'Adige, qu'il avait conquises au prix de tant d'efforts, et que la veille il lui avait enjoint d'abandonner. Serrurier obéit ; après des efforts surhumains, dans lesquels se signa-

lèrent les troupes piémontaises, il reprit ses positions sur les hauteurs qui dominent Vérone de ce côté du fleuve. Mais il était trop tard. Kray n'avait pas perdu de vue les marches et contremarches ordonnées par Schérer; il devina sa pensée et son plan, et profitant habilement de ses fautes, il courut attaquer avec impétuosité le corps du général Serrurier. Celui-ci, affaibli par ses succès de la veille, assailli par des colonnes trop supérieures en nombre, se vit forcé, après une résistance des plus opiniâtres, d'abandonner pour la seconde fois ces importantes positions, qui seules pouvaient assurer la prise de Vérone; il dut donc repasser sur la droite de l'Adige. Dans toutes ces manœuvres, et dans ces combats meurtriers le jeune Adjutant-major Chevalier Annibal De Saluces fit preuve d'un admirable sang-froid, d'une intelligence active, et d'une bravoure consommée.

Mais cette suite de fautes et d'échecs, cette série d'actions meurtrières mais inutiles et désastreuses, avaient fini par paralyser l'élan et la confiance de l'armée française. Ses efforts devant Vérone n'avaient abouti qu'à une retraite forcée. Ce succès avait enflé l'orgueil des Autrichiens, tandis que l'honneur des armes françaises

était flétri ; et une armée démoralisée est une armée en pleine déroute.

Cependant Schérer espérait encore de prendre une honorable revanche, et de rétablir le sort des armes. Après avoir concentré ses forces au dessous de *Villafranca*, et donné un peu de repos à ses troupes, il se décida à assaillir l'armée autrichienne, pour lui faire expier ses insolentes bravades : il livra bataille le 5 avril. En cette journée la lutte fut longue, acharnée, sanglante, et le sort des armes longtemps incertain, car les deux armées faisaient des prodiges de valeur. Dès le commencement de l'action, la colonne autrichienne du général Kleim dut se replier sous la mitraille des batteries de la division du général Serrurier : cette même brave division chassa à la baionnette l'avant-garde autrichienne qui s'était déjà emparé de Villafranca, et la délogea de cette forte et importante position. La bravoure de cette vaillante division Franco-Piémontaise avait commencé honorablement la journée, et tout faisait pressentir une victoire assurée. Mais les autres colonnes de l'armée française étaient loin de rivaliser de vaillance avec la division Serrurier. Elles disputaient bien pendant quelque temps

Défaite des Français sous Vérone.

Bravoure du Chev. Annib. De Saluces.

Cette catastrophe resta pendant quelque temps ignorée. La famille De Saluces se flattait que le jeune Frédéric pourrait être au nombre des prisonniers de guerre que les Autrichiens dirigeaient vers la Hongrie. Mais la triste nouvelle arriva avec une nâvrante certitude qui dissipait toute ombre d'espérance. Le Chev. César De Saluces, frère de l'infortuné Frédéric, partit sur-le-champ pour la Lombardie, afin de rejoindre le Chev. Annibal et procéder de concert avec lui à la recherche des restes de leur frère. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent parcouru tout le champ de bataille qu'ils retrouvèrent enfin le précieux objet de leur tendresse et de leur sollicitude. Après l'avoir inondé de leurs larmes, ils lui firent élever un modeste mais honorable tombeau dans l'église paroissiale du village d'Alpo, située à six milles de distance Nord-Est de Villafranca, et tout près du lieu où le héroïque jeune homme avait trouvé la mort des braves, et la couronne du sublime élan de sa bravoure.

Il surgit souvent dans la vie de l'homme de grandes douleurs, de profondes angoisses que rien au monde ne saurait consoler, ni les splendeurs de la gloire, ni la sainteté et la douceur des affections de la nature ; à la foi religieuse

devaient être suivis d'une fatale série de revers et de défaites ?

Des exploits non moins honorables signalèrent également le jeune Chev. Frédéric De Saluces dans la même campagne, et dans les mêmes champs de Vérone. Cette fraternité de gloire cimentant la fraternité du sang exige que l'on fasse ici mention de la fin héroïque que ce jeune et brillant officier rencontra sur le champ de bataille de Vérone. Le lecteur pardonnera cette épisode : elle est trop intéressante en elle-même, elle est trop intimement liée au sujet de cette biographie, pour qu'il puisse être permis de la passer sous silence.

Conduite héroïque et mort glorieuse du Chevalier Frédéric De Saluces sous Vérone.

Dans la fatale journée du 5 avril, lorsque les Français tentèrent un assaut malheureux contre Vérone, où ils s'efforcèrent d'entrer par un hardi coup de main, ils se virent assaillis à l'improviste par les colonnes autrichiennes de Kray, et furent forcés de lâcher prise et de se replier à la hâte devant des forces supérieures en nombre. Les Français, après une résistance des plus opiniâtres, mais vaine, se retiraient précipitamment avec des pertes considérables. Bientôt la retraite se changea en véritable déroute ; on fuyait de toute part comme au signal d'un *sauve-qui-peut* général. Le régiment des *Dragons de Piémont*, dans

reposait dans cette position hérissée d'artillerie, une des deux divisions de Serrurier était placée à Trezzo, pour défendre le cours supérieur de l'Adda. Tout-à-coup une forte colonne d'Austro-Russes fond à l'improviste sur cette division, et la force d'abandonner la position de Trezzo. Elle dut se replier sur le gros de l'armée à Cassano, au même moment où se livrait la bataille qui porte ce nom.

Combats de Trezzo, de Cassano et de Verderio. Défaite et capitulation du général Serrurier. Le Chev. Annibal De Saluces obtient sa liberté. Il rentre dans sa patrie.

Mais Serrurier ignorant complètement ce qui se passait à Cassano, alors qu'il se retirait de l'Adda supérieur, partagea sa 2.me division en deux colonnes. Il en prit une avec laquelle il s'achemina du côté de Milan, pensant que c'était vers ce point que son chef aurait fait couverger ses manœuvres de retraite. Arrivé au village de Verderio il reconnut que cette position était avantageuse pour y tenir tête aux Autrichiens qui le poursuivaient, et attendre des nouvelles des opérations de Moreau. Il s'arrêta donc à Verderio et s'y retrancha à la hâte. Mais bientôt enveloppé de trois côtés par la division autrichienne du général Vuchassovich, laquelle avait réussi par une manœuvre habile et rapide de couper l'armée de Moreau, il opposa d'abord une résistance opiniâtre, et tenta plus d'une fois de

tôt ou tard imposer une sanglante expiation.

Cependant l'armée française continuait précipitamment sa retraite, et les Autrichiens la poursuivaient l'épée dans les reins, sans lui laisser le temps de se retrancher sur la ligne du Mincio. Dès-lors les Français durent se replier plus en arrière sur l'Adda. Fort heureusement pour eux, dans ce même temps il s'opérait des changemens importans dans le commandement en chef de l'armée ennemie. Le maréchal Mélas prennait le commandement supérieur, qu'il ne devait toutefois garder que peu de temps; car, comme après un court intervalle arrivait en Italie le maréchal russe Souvarow à la tête de son corps d'armée, celui-ci, dès qu'il eut opéré sa jonction avec Mélas, prenait la haute direction de la campagne en qualité de général en chef de l'armée combinée Austro-Russes, selon ce qui avait été convenu entre ces deux puissances.

Moreau remplace Schérer dans le comm.t de l'armée française. Sa belle retraite sur l'Adda.

Sur ces entrefaites, des changemens analogues s'opéraient également du côté des Français. Schérer, malheureux, vaincu, discrédité dans l'esprit de ses Lieutenants et de toute l'armée, remettait le commandement en chef au général Moreau. Il ne fallait rien moins que le sang froid imperturbable, le coup d'œil rapide et sûr, la

qui devait avoir lieu à la première suspension d'armes. Dans le nombre des officiers, que cette capitulation déliait du service de France, on comptait le général Frésia, l'Adjutant-major de cavalerie Chev. Annibal De Saluces, et plusieurs autres officiers piémontais.

Au moment où le Chev. Annibal dut se séparer du général Serrurier et de ses anciens compagnons d'armes, il reçut tant de son chef que de ses camarades les témoignages les plus flatteurs, et les mieux mérités, d'affection, d'estime, de sympathie pour la noblesse de son caractère, et d'admiration pour les brillantes vertus militaires qu'il avait déployées avec tant d'éclat pendant tout le temps qu'il fit partie de l'armée française.

Si cette séparation rompait des liens précieux, cimentés par les périls et par la gloire des combats, d'autre part elle rappelait le Chev. Annibal à jouir d'un repos dont il avait besoin, et à goûter les douceurs de la vie de famille, dont il était privé depuis si long-temps. Il revint donc à Turin : mais il s'y arrêta à peine; car la comtesse Hiéronime De Saluces, sa digne mère, s'était retirée avec toute sa famille dans sa belle terre de Mirafiori, tout près de Turin, soit pour profiter des douceurs champêtres de la belle saison,

soit, et surtout peut-être, pour se soustraire à la vue des désastres qu'elle prévoyait devoir fondre bientôt sur la capitale du Piémont. Ce fut donc vers cette belle retraite que le Chevalier Annibal eut hâte de se rendre. Il serait difficile de dire avec quelle joie, avec quels transports de tendresse le jeune guerrier fut accueilli par ses parens, et par toute sa famille. Le souvenir des périls auxquels il était échappé, la gloire qu'il avait conquise au milieu des hasards et des dangers d'une campagne aussi sanglante que malheureuse, la renommée de bravoure qu'il s'était faite, son retour enfin, ramenèrent la sérénité dans le sein de cette famille jusques-là en deuil : et si sa vue pouvait rouvrir la plaie encore saignante causée par la mort tragique de son frère Frédéric, elle apportait aussi une abondante compensation de consolations et de joies. C'était plus que de la tendresse qu'il rencontrait auprès des siens ; c'était une vive admiration des lauriers que, si jeune encore, il venait de cueillir sur les champs de bataille.

Cependant, après ce premier échange de sentimens tendres et respectueux, l'activité infatigable, la soif de la gloire dont brûlait l'âme généreuse du Chev. Annibal s'accommodaient

mal du repos forcé auquel il était condamné. Certes, pour un jeune officier tel que lui, instruit, actif, intelligent, brave, et déjà rompu aux dangers de la guerre, il devait être pénible et fastidieux de se voir forcé, dans les loisirs de la campagne, au rôle de spectateur impassible du grand drame qui allait se dénouer sous les murs, et peut-être même au sein de sa ville natale, de la capitale de sa patrie. Mais ce rôle, quel que répugnant qu'il fût à son âme noble et généreuse, il devait le subir; car il y était lié par son serment. Son honneur et la foi jurée lui défendaient de se rallier à aucune des parties belligérantes; et lors même que ces circonstances lui fussent échappées, sa famille, en qui l'honneur était pour ainsi dire incarné, les lui auraient rappelées. Ainsi le sentiment de l'honneur, et la religion du serment firent taire en lui le noble élan de la gloire. Une telle conduite lui était donc commandée par d'autres sentimens non moins nobles eux-mêmes. Aussi reçut-elle l'approbation et les éloges des personnages les plus éminens; et le général autrichien Vuchassovich lui-même, qui le revit peu de temps après, approuva pleinement sa détermination. — Mais revenons aux événemens de la guerre.

Dès le commencement du mois de mai le général Moreau s'était retiré avec son armée en deça du Tésin; et il avait concentré toutes ses forces dans le triangle formé par les trois places fortes de Tortone, de Valence et d'Alexandrie, laissant ainsi aux Austro-Russes l'entrée du Piémont entièrement libre. — Souvarow y était à peine entré qu'il fit un appel général à tous les officiers piémontais qui avaient été jusqu'alors au service de la France; il les engageait à abandonner les drapeaux et la cause de la République pour venir se ranger sous ceux des coalisés, qui venaient sauver leur patrie; il chargeait le Comte Thaon de Saint-André, jadis Gouverneur de Turin, de réorganiser l'armée piémontaise.

Le 26 juin le maréchal Russe arrive sous les murs de Turin, où l'avaient déjà précédé la division autrichienne de Vuchassovich, et l'autre division russe de Bragration. Il ouvrit immédiatement le feu contre la ville, qui capitula bientôt; de même que la Citadelle, qui, après deux jours de bombardement, finit aussi par se rendre aux coalisés.

Souvarow à Turin. Il y rétablit le Gouvernement du Roi.

Maître de la capitale du Piémont, Souvarow rétablit aussitôt l'ancien Gouvernement au nom du Roi de Sardaigne. Il institue un conseil suprême sous la présidence du Comte Thaon de Saint-

André, avec la charge de reprendre le gouvernement du pays jusqu'au retour du Roi. Ensuite il s'occupa activement, de concert avec ce conseil, à réunir le plus grand nombre possible de troupes nationales, qui étaient dispersées dans les provinces après les défaites essuyées par les Français. Bien plus, il envoya son aide-de-camp, le Comte Giflenga (officier de cavalerie piémontaise des plus distingués) auprès du roi Charles-Emmanuel en Sardaigne, pour le presser de revenir en Piémont reprendre le sceptre que les victoires des coalisés venaient de lui rendre. A cet avis, le bon Roi fit aussitôt ses préparatifs de départ pour revenir en Terre-Ferme : en attendant il nomma le même Comte Thaon De Saint-André son Lieutenant-général, et le confirma dans la présidence du *Conseil Suprême*.

Après avoir ainsi réorganisé le gouvernement de nos anciens Princes, Souvarow court sur la Trebbia à la rencontre de Macdonald qui revenait de Naples avec son armée, afin d'empêcher à tout prix sa jonction avec Moreau. Son plan était de concentrer toutes ses forces, et d'accabler successivement les deux généraux français, avant qu'ils eussent pu se donner la main. Ce plan lui réussit parfaitement.

Il rencontre Macdonald sur la Trebbia. Après deux jours d'une lutte sanglante et long-temps incertaine, il le met en déroute complète (18 et 19 juin), et il rejette les débris de cette armée dans les gorges des Appennins. De-là se repliant à la hâte sur Alexandrie, il attaque et emporte la Citadelle (21 juillet), dans laquelle le Chevalier Robert De Saluces tenait garnison depuis long-temps. Ce jeune officier, mis en liberté sur parole, retourna dans le sein de sa famille à Mirafiori, où dès-lors les quatre frères De Saluces furent pour quelque temps réunis autour de leurs bien-aimés parens.

Vainqueur de Macdonald sur la Trebbia, maître d'Alexandrie qui est la place la plus forte du Piémont, Souvarow n'avait plus qu'à accomplir la dernière partie de son plan. Il se porte donc rapidement sur Novi avec toutes ses forces, pour y livrer bataille à Moreau.

Bataille de Novi.

Moreau avait réuni sous sa main tout ce qu'il avait pu de troupes françaises; il en avait même tiré un fort détachement de Gênes. Campé sur les hauteurs qui dominent la ville de Novi, et qu'il avait garnies d'une artillerie formidable, il attendait l'ennemi avec confiance, rassuré par la bravoure de son armée, et par la bonté de sa

position. Mais sur ces entrefaites Moreau dut remettre le commandement de l'armée au jeune Joubert, que le Directoire venait de nommer général en chef. Un changement si soudain, si peu mérité, et surtout dans une circonstance si critique, aurait pu délier Moreau de tout soin pour la bataille qui était imminente. Mais non : cet homme généreux, faisant taire en son âme tout ressentiment d'amour-propre froissé, tout sentiment de basse jalousie, de colère contre le Directoire, et ne consultant que la gloire de son pays et de son armée, mû par un désintéressement rare, cet homme, dis-je, consentit à rester auprès de Joubert pour l'aider de son expérience et des lumières de son génie dans cette fatale journée.

L'avantage de la position, l'élan de l'armée, l'intrépidité de ses chefs ne purent résister au choc impétueux de forces infiniment supérieures (VI). La bataille de Novi combla de succès les desseins du général moscovite ; mais aussi elle moissonna dans tous les rangs de l'armée républicaine un si grand nombre de victimes, que la moitié de la France en revêtit le deuil. Elle coûta la vie à ce même Joubert qui la veille avait pris le commandement de l'armée française. Ce jeune

héros, couronné par tant de victoires, et qui ne s'était arraché des bras de sa jeune épouse que pour voler sur les champs de bataille, au lieu d'un triomphe, n'y rencontra que la mort. Joubert, Hoche, Marceau, triade glorieuse, dont chacun réunissait en soi tout ce qu'il fallait pour être rivaux de Bonaparte ! A ceux-là, la Providence trancha le fil de la vie au milieu de leur jeunesse et de leurs victoires, elle leur refusa l'avenir; tandis qu'à celui-ci, elle accorda plus de jours et plus de triomphes, avant de le conduire sur le roc sauvage de Sainte-Hélène. Quels sont de ces hommes ceux à qui Dieu a accordé une plus grande somme de bonheur, une gloire plus pure, un nom qui n'ait provoqué aucune malédiction parmi leurs contemporains? L'histoire a déjà jugé.

De même que la bataille de Cassano avait arraché la Lombardie des mains des Français, de même celle de Novi les forçait de repasser les Alpes et les Appennins, ne laissant en leur pouvoir, dans toute la Haute-Italie, que les seules places fortes de Gênes et de Coni.

Rétablissement de l'ancien ordre de choses en Piémont. Discorde des Coalisés.

Pendant que ces événemens s'accomplissaient dans le sein même du Piémont, et que la victoire, favorisant les armes des alliés, les mettait dans

le cas de restaurer le trône de nos Rois, abbattu par le sort des armes et surtout par l'irruption des idées républicaines. Le Comte Thaon, fidèle au mandat qu'il avait reçu de son Roi, avait fait tous ses efforts pour réunir les débris des armées piémontaises. Mais la pénurie de nos finances mettait un obstacle insurmontable à la réalisation de ses vues : l'infanterie manquait d'armes, et la cavalerie de chevaux. Il était donc impossible de compter, en cas de besoin, sur ce fantôme d'armée, d'autant plus que les coalisés ne pouvaient, ou ne voulaient pas fournir sur ce point un concours plus efficace au Piémont, quoiqu'ils le vissent entièrement épuisé par la lutte que seul il avait soutenu pendant quatre ans contre les armées de la France républicaine. Aussi n'y eut-il qu'un bien petit nombre de soldats piémontais qui ait pris part aux grandes batailles de la Trebbia et de Novi. Le reste se bornait à tenir garnison dans les villes, et surtout dans les places fortes reconquises, et à escorter les convois ou les prisonniers de guerre. Néanmoins dans ces modestes services ils ne laissaient pas que d'être d'une grande utilité aux coalisés, qui pouvaient ainsi disposer de tous leurs moyens d'action aux jours de grandes factions campales.

Dans cet état des choses, il n'y eut alors que la Russie qui ait manifesté de la loyauté et du bon vouloir à l'égard de notre Roi et de notre pays. Ce fut le maréchal Souvarow qui dans son manifeste, après la victoire de la Trebbia, proclama le rétablissement de la Maison de Savoie dans son ancien Royaume ; ce fut lui qui sanctionna les premières mesures pour établir un Gouvernement provisoire au nom du Roi ; ce fut encore lui qui envoya son aide-de-camp, Giflenga, auprès de Charles-Emmanuel IV pour lui annoncer sa restauration, et le presser de revenir en Terre-Ferme reprendre le sceptre que les victoires de la Trebbia et de Novi venaient de lui rendre. Quant à l'Autriche, la duplicité de ses procédés ne tarda pas à dévoiler les desseins ambitieux qu'elle nourrissait de recueillir à elle seule les fruits de la victoire, de s'enrichir des dépouilles de l'infortuné Charles-Emmanuel, et de reculer ainsi ses frontières jusqu'aux Alpes. Ainsi la même Puissance qui, il y avait deux ans à peine, avait reçu des mains de Bonaparte, général d'une armée républicaine victorieuse après le Traité de Campoformio toutes les provinces vénitiennes, aspirait aujourd'hui à recevoir des mains de Souvarow victorieux

tout le Piémont, dont elle voulait dépouiller à son profit un ancien allié. Alors, malgré ses désastres de l'an V, elle avait gagné la ligne de l'Adriatique et de l'Adige ; aujourd'hui, après les victoires des coalisés en l'an VII, elle voulait acquérir celle de la Méditerranée et des Alpes. Certes, ce double jeu ne pouvait être plus lucratif. Mais le jour de l'expiation ne pouvait tarder long-temps.

Ce fut donc sur le point de la restauration des États Sardes que la discorde éclata dans le camp des coalisés. Il fut reconnu alors que l'Autriche voyait d'un œil jaloux les démarches du maréchal russe, pour rétablir le roi Charles-Emmanuel sur le trône de ses ayeux (VII) : dès-lors l'entente cordiale fut brisée entr'eux. En effet, à peine le roi Charles, pressé par Souvarow, eut-il quitté l'île de Sardaigne, et fut-il arrivé en Toscane, qu'il reçut du Cabinet de Vienne l'intimation formelle de ne pas faire un pas de plus vers la frontière de ses États. Sur ces entrefaites, Souvarow reçut de son empereur Paul I l'ordre d'abandonner l'Italie, et de ramener son armée en Suisse. L'infortuné ! il devait y escompter chèrement ses lauriers d'Italie; bientôt il les verra brisés dans les hautes vallées des Alpes Helvé-

tiques, et aux approches de Zurich sous les coups du terrible Masséna. — Dès-lors, les Autrichiens, sous les ordres du vieux Mélas restés seuls en Italie eurent le champ libre pour la réalisation de leurs plans ambitieux, et pour absorber sous leur domination toute la Haute-Italie, depuis l'Isonzo jusqu'aux Alpes, de l'Adriatique à la Méditerranée. Mais ces succès ne devaient pas être de longue durée.

Le sort des armées françaises en Italie ne s'était nullement amélioré : leur nouveau Général en chef, depuis la défaite de Novi, Championnet, loin d'en réparer les revers avait au contraire continué d'essuyer une série de défaites, à Fossan, à Genola, à Savigliano. Epuisés par tant d'échecs, les Républicains n'avaient plus aucun moyen de tenir tête aux Autrichiens vainqueurs : poursuivis dans les plaines, les places fortes ne pouvaient plus leur offrir qu'un refuge momentané. Coni, assiégé par Mélas, après neuf jours de tranchée ouverte fut obligé d'ouvrir ses portes ; et les Français furent contraints de repasser les Alpes en désordre. Il ne leur restait que Gênes. Mais cette ville devait bientôt leur rendre l'Italie.

L'Italie semblait donc délivrée de l'invasion française ; elle paraissait rendue pour toujours à

ses anciennes dynasties : mais elle n'avait fait que changer de maîtres. L'Autriche s'était enrichie de toutes les conquêtes des Français ; et les victoires des alliés avaient profité à elle seule : plus forte désormais, elle avait rivé les chaînes séculaires de l'Italie ; et là où la discorde n'avait pas porté ses feux dominait le servage sous le joug étranger.

Bonaparte retourne de l'Egypte.

Mais le cours de ces revers aussi cruels que rapides touchait à son terme. Bonaparte, après avoir fait retentir son nom du haut des Pyramides aux échos de l'Orient, était revenu en Europe. Après une traversée miraculeuse à travers les escadres de Nelson, il venait de débarquer à Fréjus. Il vole aussitôt à Paris, le cœur oppressé par les revers de son ancienne armée d'Italie qu'il avait quittée si glorieuse, et par les dissensions intérieures qui déchiraient sa patrie. Il abbat le Directoire des *Cinq*, il fait reviser la Constitution, et il fait sanctionner celle de l'an VIII ; à la place du Directoire, il établit le *Consulat*, et se fait nommer Premier-Consul, quoiqu'il n'eut pas encore l'âge voulu par la loi.

Arrivé au faîte du Pouvoir, sa première pensée fut de rétablir l'honneur des armées françaises en Italie. A la place de Championnet, il donna

à Masséna le commandement en chef de l'armée. Un tel choix indiquait assez de lui-même l'importance qu'il attachait au succès; et, certes, jamais choix ne fut plus justifié. A peine Masséna eut-il pris en main le commandement, et réuni tous les débris des armées françaises, qu'il s'appliqua à tenir tête aux efforts de Mélas : maître encore de la ligne des Appennins, il l'arrêta pendant quelque temps. Mais Mélas, faisant converger ses manœuvres à travers les gorges des Appennins vers la capitale de la Ligurie, força Masséna à se renfermer dans les murs de Gênes.

Pendant ce temps, malgré les entraves de tout genre que les généraux autrichiens suscitaient au Conseil Suprême qui gouvernait le Piémont au nom du roi Charles-Emmanuel, ce pauvre pays commençait néanmoins à respirer. Comme le Comte Thaon ne pouvait suffire à tous les soins du gouvernement général, et dans le but de conserver la base des opérations dans la place d'Alexandrie, il fut établi que le Conseil Suprême serait transféré et mis en sureté dans cette forteresse, que le Chevalier De La Fléchère en aurait la présidence, pendant que le Comte Thaon tournerait tous ses soins

au gouvernement des autres provinces. Cependant, malgré tant d'efforts le gouvernement ne pouvait être réduit à un état plus précaire. Ce n'était que les dernières heures d'une agonie qui ne laissait plus d'espoir.

Masséna enfermé dans Gênes résistait avec bonheur aux efforts prodigieux de Mélas qui l'assiégeait avec trente mille hommes. Les dix-sept mille que Masséna avait recueillis suffisaient à peine au service de défense, sur une ligne de fortifications si étendue. Mais il est des bornes que le héroïsme le plus admirable ne saurait franchir, celles du possible. Aussi le moment fatal était-il arrivé où cette poignée de braves, commandés par l'âme de fer de Masséna, et Masséna lui-même, avaient épuisé jusqu'à leur dernière ressource. Bonaparte lui-même sentait l'extrémité du danger; et quoiqu'il exhortât chaudement Masséna à prolonger la résistance, sa chûte ne le surprit nullement. Au reste Masséna avait fait assez pour l'aider à poursuivre le plan qu'il avait si hardiment conçu, si habilement élaboré, et que la victoire devait bientôt couronner avec tant d'éclat. Le 4 juin 1800, dans une chapelle au pont de Conegliano il fut stipulé entre Masséna et le général Otto, non une capitula-

Défense héroïq. de Gênes par Masséna. Capitulation de Conegliano.

tion, dont Masséna repoussa avec fierté la qualification, mais une convention militaire portant évacuation de Gênes avec tous les hommes de la guerre. Ainsi finit ce siége mémorable, pendant lequel on vit une armée française, quoique épuisée par de longs et durs combats, se signaler par de si grandes vertus et de si grands services : forte de quinze à dix-sept mille hommes, elle avait tué, ou fait prisonniers plus de dix-huit mille Autrichiens. Sans doute si Masséna eut pu deviner que le maréchal Mélas, pressé de concentrer toutes ses forces pour tenir tête à Bonaparte qui venait de franchir les Alpes avec une forte armée, menaçant de rompre sa base d'opération, avait ordonné au général Otto de lever sur-le-champ le siège de Gênes et de venir le rejoindre, dans ces cas, dis-je, Masséna eut fait un dernier effort pour tenir cette place. Mais il ignorait complètement toutes ces circonstances, et il n'avait devant lui que le spectre d'une affreuse nécessité. Toutefois il avait le secret pressentiment des succès qui attendaient son jeune collègue Bonaparte. C'est dans cette prévision qu'il avait dit aux négociateurs autrichiens de ne pas trop exiger de lui, *car dans quinze jours il serait rentré dans Gênes* Paroles mémorables, qui

révélaient en lui le sentiment aussi bien que la science de la guerre. L'évacuation de Gênes est un de ces faits rares dans l'histoire, où la défaite est plus glorieuse que la victoire elle-même : en effet, il n'est pas facile de préjuger si les lauriers, que Masséna cueillit plus tard à Zurich et sur cent champs de bataille, ont été plus glorieux et plus éclatants que ceux qu'il venait de conquérir dans sa mémorable défense de Gênes.

Peu de jours après les armées françaises conduites par Bonaparte prirent une glorieuse revanche à Marengo. Le plan du jeune et hardi Général en chef était d'enfermer Mélas dans la haute vallée du Pô, de le couper de sa base d'opération, et de l'anéantir.

Bonaparte, après avoir franchi le Grand-Saint-Bernard avec quarante mille hommes, court à Milan, il passe le Pô au-dessous de Pavie, après que Lannes venait de s'emparer des immenses magasins que Mélas avait entassés dans cette ville. Mais il ne suffisait pas de lui avoir enlevé la ligne du Tésin et du Pô, il fallait encore lui arracher cette de Plaisance. L'intrépide Lannes la lui conquit par sa belle victoire de *Montebello*, qui a donné à ce brave et à sa famille le titre qui la distingue parmi les familles françaises de

Bataille de Marengo.

ce temps ; titre glorieux, que des fils doivent être fiers de porter, et qu'ils portent noblement.

Après de longues et fatales hésitations Mélas finit par se convaincre du plan de Bonaparte et de l'immense danger qui le menaçait ; il n'avait avec lui que quarante mille hommes, et il ne lui restait d'autres chances pour échapper aux fourches caudines que de livrer un combat acharné. Un tel parti réveilla dans cet honorable vieillard le feu d'une bravoure de jeune soldat ; en effet, dans cette journée fatale pour lui il combattit en héros. Le 14 juin à la pointe du jour il sort de la place d'Alexandrie, il débouche par le pont de la Bormida dans la plaine de Marengo ; il surprend Bonaparte qui depuis quelques jours l'avait attendu et cherché en vain. Pendant sept heures consécutives on se bat de part et d'autre avec un acharnement inouï, les Français pour laver leurs échecs précédents, les Autrichiens pour se frayer une issue ; et déjà la victoire semble se prononcer en faveur de Mélas. C'en est fait de Bonaparte ; un plan si admirablement conçu, et poursuivi par des efforts si extraordinaires, va être déjoué si un secours prompt et efficace ne se hâte d'arriver. Mais Desaix est là ; et cette âme si dévouée à Bonaparte arrive à temps pour

lui assurer au prix de sa vie un succès et une victoire mémorable, qui devait, quatre ans plus tard, placer la couronne impériale sur sa tête.

La moitié du jour s'est déjà écoulée, et Desaix envoyé par la Providence comme à point nommé rétablit le combat, reprend l'offensive, et ramène la victoire : en moins de trois heures il jette dans une déroute la plus complète l'armée autrichienne, à qui la victoire ne semblait avoir souri jusques-là que pour rendre sa défaito plus écrasante : douze mille des siens avaient été mis hors de combat. — Telle fut cette sanglante et mémorable bataille de Marengo qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de la France et de l'Europe. Mélas s'était battu pour échapper à une affreuse capitulation ; Bonaparte avait forcé en ce jour la fortune à revenir à ses drapeaux : il venait de venger glorieusement les échecs de l'année précédente; mais en retour il gagnait l'Empire. L'infortuné Mélas était au comble du désespoir. Il se hâta d'envoyer le prince Lichteinstein au quartier général de Bonaparte pour entrer en négociation. Le jeune vainqueur consentait à ne point exiger que l'armée autrichienne fut déclarée prisonnière de guerre ; il consentait à la laisser passer avec

les honneurs de la guerre; mais il exigeait que Mélas rendit sur-le-champ toutes les places de la Lombardie, des Légations, du Piémont et de la Ligurie, et que les Autrichiens évacuassent la Haute-Italie jusque derrière la ligne du Mincio. La Convention fut signée à Alexandrie dans la journée même du 15 juin. Ainsi s'accomplit le mot prophétique de Masséna, au moment où il rendait les clefs de Gènes, que dans quinze jours cette place reverrait le drapeau français victorieux.

Dès-lors le Piémont tout entier revint sous la domination française (VIII).

Mais Bonaparte avait hâte de retourner en France. Il se borna à prescrire quelques mesures pour l'administration provisoire de l'Italie, qu'il venait de reconquérir. Il laissa le commandement de l'armée à l'immortel Masséna, et l'administration civile du pays à Dupont, qui fut presqu'aussitôt remplacé par Jourdan; et il laissa à la République Cisalpine le soin de se réorganiser d'elle-même. Il partit aussitôt, et traversa la ville de Turin presqu'incognito. On dit que dans ces circonstances Bonaparte avait laissé percer quelqu'espoir de rendre le Piémont à ses anciens Princes : mais ce ne pouvait être qu'un leurre; car dans

ce même temps il en détacha le Vigévanasque et la Lumelline pour les unir à la Cisalpine, qu'il voulait renforcer afin d'en faire son avant-garde contre l'Autriche.

Le malheureux roi Charles-Emmanuel IV, après s'être arrêté quelque temps en Toscane, où il reçut la nouvelle de la bataille de Marengo qui dissipait ses dernières espérances, partit pour Rome, et de-là il se rendit à Naples, désespérant de revoir jamais sa patrie et de récupérer le sceptre que la force des armes, et plus encore le jeu de la diplomatie, lui avaient ravi.

On a cru à-propos de donner avec une certaine étendue le récit de ces grands événemens : non pas tant parcequ'ils eurent leur théâtre dans le sein même de la Haute-Italie, et qu'ils marquèrent successivement les différentes phases que ces contrées eurent à subir, mais plutôt pour faire comprendre à quel point les esprits en Piémont devaient être surexcités, comme ils l'étaient en effet, à la vue de ces faits étonnants. Il s'agissait bien moins pour les Piémontais d'être les spectateurs de ces drames sanglants qui se déroulaient chez eux, que de sonder l'influence qu'ils devaient avoir sur leur propre destinée. Peut-être le Piémont aurait-il pu avoir un sort bien différent,

si à cette époque il eût eu un esprit de nationalité et d'orgueil patriotique plus prononcé et plus ferme, et s'il n'eût pas été atteint de la fatale fièvre des idées nouvelles que l'armée française avait apportées dans ses flancs au deçà des Alpes. Malheureusement il n'en fut pas ainsi : l'esprit de conquête qui commençait à poindre dans les projets de la France victorieuse trouvait un auxiliaire trop puissant dans la discorde, dans l'exagération des partis qui déchiraient le pays, et qui partageaient les Piémontais en deux camps ennemis et acharnés l'un contre l'autre.

Dans de telles crises, avant-coureurs de la mort des nations, le parti le plus sage, le seul vraiment patriotique, était celui d'une réserve circonspecte et mesurée, qui remettait au temps et à la suite des événements la décision sur le sort définitif de la patrie. En effet, que pouvait-il y avoir de plus prudent, après qu'une étonnante victoire était venue dissiper les lauriers que les alliés avaient conquis en 1799, et détruire en un instant l'œuvre de restauration qu'ils n'avaient qu'ébauchée, si non d'attendre la fin de la crise.

Toutefois ces prodigieux événements avaient eu quelque influence sur les déterminations de ceux que les revers précédents de l'armée fran-

çaise, et le serment qu'ils avaient juré aux alliés, avaient jetés momentanément hors de la vie active. La victoire de Marengo, replaçant toute la Haute-Italie jusqu'au Mincio sous la domination pour le moins indirecte de la France, avait délié tous ces hommes généreux de leur serment. Aussi, les uns allèrent-ils se ranger sous les drapeaux de l'Autriche, tandis que d'autres, en plus grand nombre, s'attachèrent aux armées françaises : ceux-là pressentant pour leur pays un retour de fortune dans un avenir éloigné ; ceux-ci s'abandonnant aux élans de l'amour de la gloire, et se remettant, pour le reste, à la générosité du vainqueur. Néanmoins tous ne prirent pas sur-le-champ un parti définitif : balançant entre l'amour de leur pays et l'amour de la gloire, ils voulaient encore subordonner leur décision à la suite des événements ; il n'y avait que le temps qui pût dissiper les doutes et les hésitations de leur conscience. Les frères De Saluces se rangèrent dans ce nombre.

Mais si le Chev. Annibal De Saluces s'était vu forcé d'interrompre cette carrière dans laquelle il avait débuté si honorablement, il n'en négligeait pourtant pas les études spéciales. Ce repos forcé ouvrait un vaste champ à l'activité de sa

haute intelligence. Aussi passait-il ses jours à lire, à méditer, à approfondir les auteurs tant anciens que modernes qui ont traité de l'art de la guerre. Mais dans ces études ce qu'il recherchait avec amour, c'était les événements, et les traits historiques qui avaient donné, dans le cours des siècles, un grand relief au Piémont, et qui avaient acquis une certaine célébrité à la valeur de ses habitans. C'était sur de tels sujets qu'il fixait ses méditations avec complaisance, et qu'il enrichissait son esprit de ce trésor qui souffle au cœur l'élan pour les grandes choses. Et, certes, peu d'hommes furent, autant que le Chev. Annibal, dans l'heureuse condition de rencontrer tout près d'eux et dans les annales de leur famille, les plus nobles modèles à imiter.

Mais le moment approchait où, les événemens se pressant avec une étonnante rapidité, et la politique de la France se dessinant avec plus de clarté, le Chev. Annibal De Saluces devait se voir arraché à ses délicates hésitations, et prendre un parti qui lui rouvrirait de nouvelles voies à la gloire.

Un décret consulaire du 2 avril 1801 formait de tout le Piémont une division militaire; c'était la 27me. Toutefois rien n'était encore changé

au système d'administration de ce pays. C'était la continuation du provisoire.

Peu de temps après, Bonaparte, après avoir fondé l'ordre de la *Légion-d'Honneur*, et accompli des mesures réparatrices, qui à elles seules seront à jamais un des plus beaux fleurons de sa couronne, et qui le rendirent plus glorieux en ces deux seules années qu'il ne le fut jamais en aucun temps de sa vie, c'est-à-dire la signature du Concordat avec le Saint-Siége, le rappel des émigrés, la promulgation des premiers Titres du Code civil, et la signature de la paix d'Amiens avec l'Angleterre (ce Traité joint à celui de Lunéville avec l'Autriche donnait la paix au monde), Bonaparte, dis-je, prit enfin un parti définitif au sujet du Piémont. Par le Sénatus-Consulte du 27 juin 1802, le Piémont fut définitivement réuni et incorporé à la République française; il continua de former la 27.me division militaire, et il fut partagé en six départements : du *Pô*, de la *Doire*, de la *Sézia*, du *Tanaro*, de la *Stura*, et de *Marengo*. La politique de la France à cette époque touchant la Haute-Italie sur laquelle elle dominait, est ainsi résumée par M. Thiers : « En constituant dans son sein une » République, Bonaparte y avait établi le germe

Le Piémont est incorporé à la France.

» de liberté et d'indépendance. En prenant le » Piémont, il s'y faisait une base solide pour » combattre l'Autriche ». (*Hist. du Consulat et de l'Empire*, pag. 483, III.me Édit., Paris, 1849).

C'en était donc fait de ce beau royaume qui pendant huit siècles avait grandi et prospéré sous le sceptre tutélaire de la plus ancienne dynastie de l'Europe ! Sa dernière heure venait de sonner ; et c'était un jeune héros de vingt-quatre ans qui l'effaçait de la carte du monde. Dès-lors le Piémont semblait devoir être à jamais rivé au char de la France, et en partager les gloires et les revers. Alors le bon roi Charles-Emmanuel IV, plongé d'ailleurs dans un abîme de désolation par la mort de la sainte reine *Clotilde* de France, son épouse, décédée à Naples le 7 mars 1802, ne songea plus qu'à tourner désormais ses pensées vers un autre monde, où il attendait une couronne éternelle en échange de celle que la fortune lui ravissait. Il abdiqua en faveur du Duc d'Aoste, son frère, qui prit le nom de Victor-Emmanuel I. — Mais on était à la veille d'événements non moins prodigieux que ceux qui venaient de signaler les années précédentes.

La paix d'Amiens venait d'être brusquement

rompue (mai 1803) : la cause, ou le prétexte, en avait été le refus obstiné qu'opposait l'Angleterre d'évacuer l'île de Malte aux termes de ce Traité, et de la remettre ou dans les mains d'une tierce Puissance désintéressée, ou bien à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, que le Premier Consul de concert avec le Saint-Siége venait de rétablir sous la Grand'-Maîtrise du prince Ruspoli. Après cette brusque rupture, Williams Pitt ressaisissait le pouvoir; c'était là une indice certain de l'imminence de la reprise des hostilités sur le continent. Car, il était probable que l'Angleterre, menacée dans son île, n'aurait rien négligé pour détourner le coup terrible qui la menaçait, en le dirigeant sur ses alliés du continent. A cette nouvelle, Bonaparte fut porté au comble de l'exaspération. Saisi d'une agitation fièvreuse, une idée seule le domine désormais jour et nuit, celle d'une descente en Angleterre. Cette pensée avait déjà été sérieusement mûrie sous Louis XVI; le Directoire et le jeune Hoche s'en étaient emparé avec enthousiasme. Le camp de Boulogne est décrété; et sur-le-champ il est formé comme par enchantement (juin 1803).

Mais pour Bonaparte ce n'était pas le tout que de préparer tous les moyens de succès; il devait

avant tout songer à raffermir sa propre position en France. Afin que cette grande nation, éblouie par son génie, fascinée par sa gloire, s'identifiât avec lui, il fallait que lui-même brisât entièrement avec le passé et qu'il en rendît le retour impossible. Ses réponses aux ouvertures que le Comte de Provence lui avaient faites portaient le germe d'une résolution décisive; cette résolution fut celle d'un crime. Du même coup, il se rallia aux hommes et aux principes de 1793, et il se débarrassa d'un prince aimable, vaillant, chevaleresque qui lui barrait les marches du trône. Il se rallia, dis-je, les assassins de Louis XVI; car il put leur dire : — Voyez, nous sommes frères, j'ai comme vous une tache de sang royal au front. — Sans doute, la levée de boucliers du Prince de Condé contre la France avait été plus qu'une faute; elle avait été une folie. Mais Bonaparte, qui l'avait déjà vaincue par les armes, en aurait eu meilleur marché, s'il l'eût dédaignée. Car, dès qu'il avait décrété le rappel des émigrés, il avait par là même dépouillé ce parti de toute sa force physique et morale : certes, cela aurait dû lui suffire; il se serait épargné un crime, et un crime inutile. Il n'en fut pas ainsi; mais il fut trahi par son mauvais génie. Par une violente infraction

du droit des gens, il se saisit de l'infortuné Duc d'Enghien, à Ettenheim, ville du Grand-Duché de Bade sur la frontière. Il le fit sur-le-champ traduire à Vincennes; et là, à peine arrivé, et après un semblant de conseil de guerre, il le fait fusiller, de nuit, au bas du Donjou, dans les fossés de la forteresse. Cette catastrophe effraya l'Europe; elle indigna les honnêtes gens; et l'on put prévoir dès-lors que son auteur devait en attendre tôt ou tard une cruelle expiation; car Dieu retourne contre le coupable le poignard que celui-ci a plongé dans le sein de sa victime.

Il n'y avait donc plus d'obstacle qui s'opposât aux vues ambitieuses de Bonaparte. D'ailleurs la scandaleuse obséquiosité des Grands Corps de l'État, étouffant la noble et courageuse désapprobation du deuxième consul Cambacérès et du tribun Carnot, souffla sur tout ce qui s'opposait à la proclamation de l'Empire. Au moins, si ce nouvel Empire se fut donné le baptême de la clémence en brisant les fers de Moreau! Étrange contraste des vicissitudes humaines! Tandis qu'un soldat heureux posait sur sa tête la couronne des Césars, un autre soldat digne émule de sa gloire et plusieurs fois couronné par la victoire gémissait dans les fers, avec la cruelle

perspective de l'échafaud ou de l'exil, ou de livrer son nom à l'exécration de l'histoire.

Établissement de l'Empire franç. Le Senatus-Consulte du 18 mai 1804 avait rétabli la Monarchie au profit de Bonaparte, il avait fait asseoir cet enfant de la République sur le trône de Charlemagne et de Saint-Louis. Dès lors la République Cisalpine devenait, quant à son titre, un non-sens, et elle devait subir une métamorphose semblable à celle qui venait de s'opérer en France. Dans la manie de réssusciter l'ombre de l'empire de Charlemagne, on trouva parmi les antiquailles du moyen-âge un titre qui pouvait très-bien s'adapter à la Cisalpine; d'ailleurs, ce même titre renfermait le germe de la réorganisation future de la Péninsule selon le plan de Bonaparte. On forma donc de l'Italie une *Royauté*, dont le titre devait être, pour le moment, uni à celui d'*Empereur des Français*.

Après avoir consacré et rétabli le principal, il fallait songer aux accessoires. La réorganisation de la nouvelle Cour impériale, avec toute la pompe de l'ancienne Monarchie, et avec plus de faste que la Cour impériale d'Allemagne, était aussi bien dans les goûts fastueux de Bonaparte, qu'une conséquence naturelle de la nouvelle transformation du pouvoir suprême. Son premier

soin fut donc de pourvoir aux grandes dignités de la Cour, comme il venait de le faire pour les grandes dignités de l'Empire. Le Cardinal Fech, De Talleyrand, Berthier, Caulincourt, De Ségur, Duroc etc. furent décorés des anciens grands titres.

Mais dans cette Cour, il restait à pourvoir à tous les grades et emplois de second ordre. Ce fut une curée qui piqua la convoitise des plus grandes familles de France; mais aussi ce fut l'hameçon par lequel Napoléon les rallia à sa cause.

De nouveaux événements se déroulèrent bientôt par suite de la troisième coalition. Mais la fortune continua ses faveurs à Napoléon, elle lui donna d'ajouter aux noms immortels de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides et de Marengo, ceux non moins éclatants d'Austerlitz, de Wagram etc.

Toutefois un mauvais génie commençait à donner la vertige à Napoléon. Jusques-là il avait été la France; depuis Austerlitz il voulut que la France fût lui : et ce fatal esprit de dynastie fut le ver rongeur de sa gloire, et la première cause de sa chute épouvantable. Jusques-là, il avait ajouté de riches et vastes provinces à la France,

il lui avait rendu ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et les deux mers. Aujourd'hui il distribue des couronnes à ses frères et à ses lieutenans; et il gorge tous ceux qui l'entourent de richesses et d'honneurs, de la même manière qu'il avait réflété sur leur front un rayon de sa gloire : comme la victoire dispensait des lauriers, lui il distribue des couronnes. Il donne Naples d'abord, plus tard l'Espagne à son frère Joseph, la Hollande à son frère Louis, la Westphalie à son frère Jerôme, Naples à son beau-frère Murat, la vice-royauté d'Italie à Eugène Beauharnais son fils adoptif, et le gouvernement général du Piémont à un autre beau-frère, le prince Borghèse. Chacun de ces rois nouveaux-nés voulut modéler sa Cour sur celle de l'Empereur; et celui-ci, sous prétexte de donner plus d'élan et plus de vie à l'industrie nationale, favorisait leurs fastueux desseins.

Le Chev. Annib. De Saluces est nommé par l'Empereur Écuyer de la princesse Borghèse.

Après la paix de Tilsit tous les départemens en deça des Alpes, et comprenant le Piémont et la Ligurie, avaient été réunis en un *Gouvernement général* qui fut donné au prince Borghèse, mari de la princesse Pauline, pour laquelle Napoléon avait une tendresse particulière. Le prince Borghèse, ajoutant à ses immenses reve-

nus la riche dotation que l'Empereur lui avait faite, vivait à Turin, siége de son gouvernement, avec une magnificence vraiment royale, et y déployait un faste extraordinaire. Il avait mis son entourage sur le pied d'une Cour de Roi; il y avait appelé tout ce que le Piémont renfermait de plus distingué par antiquité de race, par splendeur de nom, et par éclat de talens. La famille De Saluces, avons-nous dit plus haut, était de toutes les grandes familles piémontaises celle dont l'éclat avait charmé davantage Bonaparte. Cette maison était un foyer de bon goût, de lumières, de science et de noblesse. L'Empereur avait eu plusieurs fois occasion de connaître de près le Comte *Joseph-Ange*, et lui avait voué autant de bienveillance que d'estime. Lorsqu'il s'agit de former la Cour du prince Borghèse et de la princesse Pauline, Napoléon, qui venait de donner au Chev. Robert De Saluces un grade élevé dans l'armée, jeta les yeux sur le Chevalier Annibal, son frère, pour le nommer écuyer de la princesse Pauline : et peu de temps après il donna l'étoile de la *Légion-d'Honneur* au Comte *Joseph-Ange*, leur père, et le nomma en même temps Chancelier de la XVI.me cohorte de cet Ordre.

Ce fut dans cette qualité, et avec les soins de sa nouvelle charge que le Chevalier Annibal De Saluces prit part aux fêtes splendides qui signalèrent les débuts de la nouvelle Cour du prince Borghèse, surtout le 15 août, jour que l'Empereur avait choisi et fixé pour sa fête annuelle, jour célébré comme fête nationale dans toute l'étendue de l'Empire, et avec toute la pompe religieuse, civile et militaire.

Dans le courant de la même année les exigences de son service auprès de la princesse Pauline l'appelèrent à Paris, où la princesse se trouvait alors. Mais l'éclat éblouissant de toutes ces pompes était loin d'offrir un aliment suffisant à l'activité intellectuelle du Ch.er Annibal, et un objet digne de la hauteur de ses vues et de l'élévation de ses sentimens. D'ailleurs l'amour de son pays, l'affection pour sa famille aussi vénérée que chérie, préoccupaient vivement son âme, et lui auraient fait préférer un emploi administratif dans sa patrie au brillant et tumultueux éclat des Cours. Il aurait ambitionné la charge de Préfet dans un des départements du Piémont. Ce ne fut qu'un rêve; et quelqu'avide qu'il fût de se vouer tout entier au bien et au service de son pays natal, il eut le regret de voir ses desirs

déçus. Napoléon disposa autrement de sa personne et de son avenir en lui donnant des témoignages les plus éclatants de son estime et de sa confiance.

Pendant le séjour que le Chev. Annibal fit alors à la Cour de l'Empereur, Napoléon avait eu occasion de le connaître à fond et d'apprécier les qualités rares qui le caractérisaient; et jugeant, avec l'admirable coup d'œil qui lui était propre, des mérites et de la valeur de ce jeune et brillant officier, il résolut de l'attacher à sa personne pour d'autres services non moins importants que ceux qui avaient été jusques-là l'objet des désirs et de la modeste ambition du Chev. Annibal.

Il épouse, à Paris, M.elle *Millaud*.

L'Empereur lui donne les domaines de l'abbaye de Staffarde.

Il se présenta bientôt une occasion où le Chev. De Saluces reçut de Napoléon une marque bien rare et précieuse de sa bienveillance. Pendant qu'il était à Paris, il avait eu occasion de connaître M.elle *Millaud*, et il l'avait épousée. En témoignage de son agrément de cette alliance, Napoléon lui donna en cadeau de noces les vastes terres de l'abbaye de Staffarde. Ainsi, un étrange caprice de la fortune rendait à un membre de la famille De Saluces les biens de cette ancienne institution religieuse fondée et richement dotée par ses ancêtres les Marquis

De Saluces. Un an plus tard, cette alliance lui donna une fille qui mourut au berceau et qui fut ensevelie à Paris. Ce fut l'unique fruit de cette union.

Le vertige de l'ambition devait bientôt pousser Napoléon à une nouvelle faute. Il chassa de son lit l'infortunée Joséphine pour lui substituer une fille des Césars d'Allemagne. Celle qu'il avait associée à sa première fortune, celle qui y avait elle-même puissamment travaillé, celle qui avait embelli de ses charmes les lauriers que la victoire avait posés sur son front, fut sacrifiée à la manie de prendre place et rang dans la famille des Rois.

L'Empereur l'attacha à sa personne en qualité d'Écuyer.

On était au commencement de 1810. Napoléon venait de s'attacher le jeune Chev. Annibal De Saluces en le nommant à la charge de son *Écuyer*. Si un beau nom, si l'antiquité de race, si les formes distinguées de la personne et beaucoup d'esprit, si des traits signalés d'une haute valeur, peuvent justifier une telle distinction honorifique certes, toutes ces belles qualités étaient réunies en lui à un haut dégré. Il y ajoutait encore une élévation de pensées et de sentiment, et les formes d'une courtoisie exquise qui marquait le respect, mais sans humiliation.

Il fut donc choisi pour faire partie du cortège impérial qui, conduit par la princesse Caroline sœur de Napoléon et épouse de Murat, devait se rendre à Braunau, ville située sur l'extrême frontière de l'Autriche, pour recevoir des mains des autorités autrichiennes l'Arch.esse d'Autriche Marie-Louise, que Napoléon associait à son trône. Lui-même il se rendit à Compiègne pour la recevoir, voulant lui ménager une galante surprise. Dès qu'il apprit que le cortège était arrivé à Soissons, il courut à sa rencontre jusqu'à Courcelles. Il se précipita vers la voiture qui portait l'Arch.esse, au moment où elle s'était arrêtée pour changer de chevaux. Le Chevalier De Saluces, qui était alors l'écuyer de service, mais qui ignorait les raisons de l'incognito dont l'Empereur s'était couvert, et le secret sous lequel il avait voulu cacher cette aimable surprise, l'ayant reconnu, se hâta de descendre de cheval, et annonça l'*Empereur*. Mais ce mot avait à peine été prononcé que Napoléon était déjà dans le carosse de l'Archiduchesse. La princesse eut un moment d'effroi qui lui arracha un cri involontaire. Mais la princesse. Caroline qui était à ses côtés, souriant de cet agréable incident de courtoisie de son frère, s'empressa de rassurer

Marie-Louise, en lui répétant *c'est l'Empereur*, *c'est l'Empereur !*

Le cortège continua sa route vers Paris. Pendant tout le trajet, le Chevalier De Saluces resta constamment auprès des époux impériaux. Il fut spectateur, il eut même une part active des fêtes magnifiques qui eurent lieu dans la capitale en cette solennelle occasion, fêtes qui se répétèrent dans toutes les villes de l'Empire français. On croyait alors que c'était là le sceau de la durée du nouvel Empire. Hélas ! Le soleil d'Austerlitz courait vers son déclin.

Mort du Comte Joseph-Ange De Saluces

Au milieu même de toutes ces fêtes et de ces pompes éclatantes, la Providence avait réservé au Chev. De Saluces une amère douleur ; son âme fut brisée par le coup qui le frappait, et par l'impossibilité de recevoir la dernière bénédiction d'un père vénéré et chéri. Le Comte *Joseph-Ange* terminait à Turin sa longue et lumineuse carrière. Cette fatale nouvelle parvint au Chev. Annibal en même temps que l'annonce des regrets universels et des larmes que tous ceux qui aimaient la patrie, la science et la vertu avaient versées sur cette tombe honorable. Le Comte *Joseph-Ange* avait rendu sa belle âme à Dieu, en philosophe chrétien, entouré de toute sa famille ; il n'y

manquait que le Chevalier Annibal (IX). Il leur laissait à tous, avec sa dernière bénédiction, un admirable héritage de noblesse et de vertus. Seul, le Chevalier Annibal s'était vu privé de la douce consolation de recevoir cette bénédiction, gage des bénédictions du ciel, et de fermer les yeux à l'illustre auteur de ses jours. Cette circonstance nàvrante lui déchirait le cœur; il était désolé de ne pouvoir ni associer sa douleur à celle de sa mère et de ses frères, ni rendre à son père les derniers devoirs de la piété filiale.

Napoléon eut connaissance de cette douleur profonde, et il voulut lui donner quelque consolation : il nomma le Chev. Annibal *Baron de l'Empire*, et lui donna quelque temps de congé pour venir en Piémont partager l'affliction de sa famille, et donner libre essor à celle qui inondait son âme. **Le Ch. Annibal est créé Baron de l'Emp.**

Le Baron De Saluces eut désiré un laps de temps plus considérable pour goûter, dans les douces joies de la famille, la seule consolation qui lui fût possible alors. Il avait besoin de retremper son âme désolée dans les pures délices de l'amitié avec ses compagnons d'enfance, et dans la tendresse filiale envers une mère, qui

réunissait en elle le respect et l'amour de toute la famille.

Naissance du Roi de Rome.

Mais des devoirs impérieux et les ordres formels de Napoléon le rappelèrent bientôt à Paris. C'était pour y être encore témoin, et avoir sa part des fêtes magnifiques qui saluèrent la naissance du *Roi de Rome*. Tous les Grands Corps de l'État, les hauts Dignitaires de l'Empire, les Députations de toutes les grandes villes, celles de tous les régiments de l'armée de terre et des escadres, portaient en ce jour aux pieds de Napoléon, radieux de sa paternité et de sa gloire, les hommages de leurs félicitations et de leur dévouement. Il semblait que la Providence ne refusait à cet homme rien de ce qui pouvait rendre sa fortune inouïe dans l'histoire. Hélas ! Ce glorieux météore, après avoir ébloui et dominé le monde, avait déjà dépassé les deux tiers de sa course éclatante. La naissance d'un fils faisait désormais reposer l'Empire de Napoléon sur des bases inébranlables. Souverain absolu d'un grand Empire, couronné de gloire, vainqueur de la troisième coalition et partant arbitre de l'Europe, ivre de puissance, portant dans ses bras l'enfant à qui il devait laisser le fardeau de son Empire et l'héritage de sa gloire, c'était le cas, ou jamais.

de se rendre le bienfaiteur du genre humain, en rendant enfin au monde, ensanglanté et épuisé par tant de combats, la paix générale dont il avait un si grand besoin. Si alors il eut agi ainsi, il aurait à coup sûr évité de nouvelles catastrophes, dont l'issue finale fut pour lui les fers de l'Angleterre, et la mort sur un rocher lointain. Il ne le fit pas alors : l'histoire inexorable a déjà prononcé : et lui-même il a déjà épuisé le calice de l'expiation. Silence sur cette grande infortune! et adorons les decrets de la Providence qui dispose à son gré des instrumens de ses adorables desseins.

Pendant tout l'espace de temps que le Chevalier Annibal De Saluces passa à la Cour de l'Empereur, la position distinguée qu'il y occupait le mit dans le cas de nouer d'honorables rapports avec les personnages les plus éminens, avec les Hommes-d'État et avec les Généraux les plus illustres de cette grande époque. La plupart lui donnèrent de touchantes marques d'estime et d'amitié. Ces liens précieux survécurent aux vicissitudes des temps, et ils ne furent rompus ni par les revers, ni par les changements de fortune, ni par la distance des lieux; mais ils continuèrent d'être le sujet d'une correspondance

que le Chev. De Saluces cultiva avec amour jusqu'au terme de sa vie.

Le Comte De Turenne donne au Ch. Annibal l'épée que Napoléon avait portée aux batailles des Pyramides et de Marengo, et une mèche de ses cheveux.

Un de ces personnages illustres, dont le nom célèbre dans les fastes militaires de la France rehaussait encore davantage la haute position que lui avait faite la confiance de l'Empereur, le Comte De Turenne, avait mis le Chevalier De Saluces fort avant dans son intimité; il lui en donna un témoignage aussi précieux que solennel en lui faisant cadeau de l'épée que Napoléon avait portée aux batailles des Pyramides et de Marengo; il y joignit une mèche des cheveux de l'immortel Capitaine. Cette épée avait été donnée par Napoléon lui-même au Comte De Turenne qui avait auprès de lui la charge de Chambellan et de Grand'Maître de la garde-robe. Ce don était un hommage délicat que Napoléon faisait au célèbre Maréch. Turenne dans la personne de son arrière-neveu. Cette précieuse relique a reçu la place qu'elle méritait. Après la mort de M. le Chev. Annibal De Saluces ses deux frères César et Robert eurent la noble et généreuse pensée de la déposer dans le *Museum d'armes antiques*, fondé à frais immenses par la munificence du roi Ch.-Albert, et dont cet excellent Roi, par un acte du plus noble patriotisme,

avait fait cadeau à son peuple. Dès-lors ce beau et riche Musée, le premier en ce genre, au dire des érudits, est devenu propriété nationale, et un ornement monumental de la capitale : il occupe encore la plus vaste des galeries du palais de nos Rois. Un heureux et touchant rapprochement fait, que la direction de ce Musée soit aujourd'hui confiée à M. le Comte Victor De Seyssel d'Aix, fils du M.is Thomas De Seyssel et Sommariva, à qui le Chev. Annibal avait déjà eu la pensée de confier ce précieux monument, en signe de reconnaissance pour les soins affectueux qu'il en avait reçus lors d'une grave maladie après la désastreuse retraite de Russie (x).

Vers la fin de l'hiver de 1812 Napoléon avait décrété la convocation du collége électoral du département du Pô. Le prince Borghèse qui en était le président écrivit aussitôt au B.on Annibal De Saluces pour le presser de venir prendre part aux opérations électorales de ce collége. Les temps étaint sombres et gros d'événements sinistres. Aussi cette élection se fit-elle avec plus de solemnité, et presque avec un secret pressentiment de quelque grande catastrophe. Cette circonstance offrait naturellement au B.on Annibal une heureuse occasion de revoir sa patrie, ses

parents, ses amis, et il en avait lui-même le plus vif désir. Mais les devoirs plus impérieux de sa charge lui imposèrent ce nouveau sacrifice ; et ce sacrifice il le fit à sa position, à la confiance de l'Empereur qui ne tarda pas de lui en donner un témoignage encore plus éclatant.

Campagne de Russie.

L'horizon de l'Europe s'assombrissait de plus en plus. A la vérité la guerre n'avait pas encore éclatée entre la France et la Russie ; les Traités de Tilsit et d'Erfurt semblaient encore respectés : mais dès long-temps le germe d'une lutte épouvantable couvait dans le cœur de Napoléon, tout comme dans celui de l'Empereur Alexandre. Celui qui à Tilsit avait déployé tant d'épanchements affectueux, et tant d'enthousiasme à Erfurt, se changea bientôt en ennemi acharné contre Napoléon. Celui-ci paralysait les vues ambitieuses du Czar sur la Moldavie et la Valachie, non moins que sur la rive droite et sur les bouches du Danube dans la mer Noire ; il pressentait que ce ne serait là que des étapes pour marcher sur Constantinople, et il avait coûtume de dire que *celui qui serait maître de Constantinople serait de fait le maître du monde.* D'autre part, il avait rejeté avec indignation des ouvertures et des clauses qui l'auraient rendu complice

de l'assassinat de la Pologne. Dès-lors la guerre fut déclarée ; et cette guerre colossale ne devait être rien moins que l'irruption de l'Europe occidentale contre l'Europe orientale, le choc terrible de la civilisation et de la barbarie.

Avant de partir pour cette fatale entreprise, Napoléon voulut assurer la paix intérieure de la France. et prendre des garanties de la foi de ses alliés. Pour cela il confia l'administration de l'Empire à l'Impératrice avec le titre de ***Régente*** assistée d'un conseil de régence. Il conclut des Traités séparés d'abord avec la Prusse, le 24 février, puis avec l'Autriche, le 14 mars 1812 : par ces Traités les deux puissances lui promettaient chacun un contingent de leur armée.

Le Ch. Annibal est nommé Commandant de la Maison militair. de l'Empereur.

Les soins de ces immenses préparatifs de guerre ne le détournaient cependant pas des plus petits détails, dans l'intérêt de sa ***Maison militaire***, et des personnes de sa suite auxquelles il accordait son estime et sa confiance. Ce fut dans de telles circonstances qu'il décora le Baron Annibal De Saluces, son écuyer, de l'Ordre de la ***Réunion***, et qu'il le nomma ***Commandant de sa Maison militaire*** ; témoignage solennel de l'estime qu'il faisait de cet homme aussi vaillant qu'honorable ; et juste récompense du dévouement infatigable

et sans bornes qu'il avait voué au grand Capitaine. Cette charge délicate le mettait en contact immédiat et presque continuel avec l'Empereur, et lui fit contracter avec le général Duroc, alors Grand-Maréchal du palais, des rapports qui se changèrent bientôt en amitié; il en fut de même avec quelques autres des grands Dignitaires de la Cour. Ce fut ainsi que, lorsqu'il avait à peine pris possession de sa charge, et qu'il était au moment de se mettre en route pour cette fatale campagne, il reçut la lettre suivante de Berthier, prince de Neufchâtel :

Mayence, le 10 avril 1812.

MONSIEUR LE BARON DE SALUCES,

« Je vous remercie des marques d'amitié que » vous avez données à M. De Courbon, mon » aide-de-camp, qui est resté avec vous à » l'armée. Il part pour une mission aux avant- » postes. Je vous prie de permettre que mon » piqueur prenne vos ordres, afin qu'il puisse » faire suivre à mes équipages le mouvement » de ceux de l'Empereur. — Ma santé est heu-

» reusement rétablie parfaitement. Croyez au
» plaisir que j'aurais à vous voir etc. »

BERTHIER.

Nous avons cru que le lecteur nous saurait gré de l'insertion de cette honorable lettre, et qu'elle l'intéresserait comme une preuve du cas tout particulier que faisaient du Chev. Annibal les hommes qui ont été les plus distingués dans cette époque si féconde en grands hommes et en grandes choses.

L'armée s'était mise en mouvement dès le retour du printemps de cette année 1812. L'Empereur accompagné de l'Impératrice Marie-Louise était parti de Paris le 9 mai : ils ne se séparèrent qu'à Prague en Bohême. Pendant que l'Impératrice retournait à Paris, Napoléon visitait successivement les places fortes d'Allemagne, surtout Dantzick et Konigsberg qui devaient être le point d'appui de sa base d'opération ; partout déployant une activité incroyable, signant des décrets, passant des revues, inspectionnant le matériel, expédiant des ordres à ses Lieutenans. Toujours et partout il était accompagné ou précédé, à petite distance, de sa maison militaire que le Baron Annibal De Saluces dirigeait avec autant de zèle que d'intelligence.

L'armée comptait plus de trois cent mille combattans. Jamais homme n'eut dans sa main une masse aussi considérable pour livrer des batailles. Elle était divisée en treize corps que Napoléon avait placés sous le commandement de la fleur de ses généraux, formés à son école dans l'art terrible de la guerre : c'était Davoust, Oudinot, le *brave des braves* Ney, le prince Eugène, son fils adoptif, Pouniatowsky, Gouvion St.-Cyr, Raynier, son frère Jerôme, Victor, Macdonald, Augereau, le fougueux Murat, et le prince de Schwartzemberg qui commandait le contingent autrichien, mais dont la conduite équivoque fut une des causes des désastres inouïs qui terminèrent cette fatale entreprise. Parmi ses illustres Lieutenants de Napoléon il manquait Masséna, le héros d'Esling et de Wagram; mais il avait une rude partie à soutenir, à cette même époque, pour maintenir l'honneur des aigles napoléoniennes en Espagne et en Portugal.

Après avoir, de son quartier général de Wikovisky, lancé un manifeste à l'Europe, par lequel il dénonçait les causes de cette nouvelle campagne qui devait déchirer à coups de canons les Traités de Tilsit et d'Erfurth, Napoléon

commença ses premières opérations militaires. Il franchit le Niémen, le 23 juin à Kowno. Partout les Russes se retirent devant lui et se replient vers l'intérieur de la Russie. Napoléon travese la Pologne comme en triomphe : il eut pu alors en être le restaurateur et le sauveur. La rapidité de son mouvement en avant avait séparé les différents corps d'armée des généraux russes. Le 16 juillet, il part de Wilna capitale de la Lithuanie. Après la victoire d'Ostrowno (25 et 26 juillet), il s'empare de Witepsk. Mais la grande bataille près de Smolensk fut la plus sanglante ; néanmoins la victoire, quoique achetée chèrement, couronne son enfant favori, et l'armée française se prépare à entrer dans cette grande ville ; mais les Russes en fuyant y avaient mis le feu ; et le lendemain les Français ne trouvèrent plus que feu et cendres. Triste prélude de la scène horrible qui devait se répéter bientôt à Moscou ; mais aussi leçon frappante qui aurait dû dissiller les yeux à l'Empereur et lui révéler le caractère spécial d'une telle guerre contre des armées de barbares ! Napoléon pouvait s'arrêter à Smolensk, prendre ses quartiers d'hiver sur le territoire ennemi; et, en attendant, reconstituer la Pologne, et renvoyer à la saison

prochaine l'accomplissement de ses grands desseins contre la Russie. La prudence le lui suggérait, une vraie politique le lui commandait; ses lieutenants eux-mêmes le pressaient de le faire. Mais sa destinée, qui avait écrit sur le Kremlin le terme de sa haute fortune, le poussait vers l'abîme. *Marchons sur Moscou*, s'écria-t-il, comme se réveillant d'une profonde méditation; et ce cri fatal fut le signal de la rage et du désespoir d'un peuple barbare, et des efforts surhumains d'une armée de héros. L'armée se remit en marche, et elle franchit le Boristhène.

Alexandre s'était replié sur Moscou. Le sombre et farouche Rostopchin qui en était le gouverneur, profitant de la présence du Czar dans cette ancienne capitale de la Moscovie, réunit un jour au Kremlin une assemblée de nobles, de bourgeois et de gros négocians de la ville, dans le but de leur demander de nouveaux sacrifices pour le salut de l'Empire. Tous étaient assemblés devant le Gouverneur, quand tout-à-coup le Czar paraît devant eux. Ce coup de théâtre met le comble à l'enthousiasme du patriotisme. Alexandre leur parle alors de la patrie en danger, de la religion ménacée; il leur dépeint le péril sous les plus sombres couleurs; il leur laisse

entendre qu'il a besoin de désastres et de ruines pour écraser l'ennemi, contre lequel s'émoussent tous les efforts de ses armées. Cette apparition soudaine, la vue du Czar, ses paroles, tout avait porté en plein dans le patriotisme de ces hommes. Aussi portèrent-ils ce patriotisme jusqu'à la phrénésie de l'atrocité. Alexandre et Rostopchin avaient atteint leur but.

Cependant les armées russes, dans le but de barrer le passage à Napoléon, s'étaient arrêtées en avant de Moscou, entre la Moskowa et la Kalocza. On était au 7 septembre; alors fut livrée cette célèbre bataille qui donna à Napoléon une des plus grandes victoires, et à Ney, à ce *brave des braves*, un titre qui rendra son nom immortel. Bataille de la Moscova. Prise de Moscou.

Après une défaite si complète, les Russes étaient dans l'impossibilité de disputer le pas à Napoléon. Il avança donc vers Moscou, dont il s'empara et où il entra le 17 septembre. Le Chevalier Annibal De Saluces avec la Maison militaire l'avait précédé; et peu après toute la Garde impériale commandée par le maréchal Lefèvre vint prendre possession du Kremlin, où bientôt l'Empereur vint établir son quartier général.

Napoléon était à peine installé dans cette ancienne demeure des Czars qu'une horrible Incendie de Moscou

incendie éclate tout à la fois sur cent points différents, comme par un effet magique. C'est que le farouche Rostopchin a ouvert les prisons; il a brisé les fers à 900 forçats; ceux-ci se précipitent comme une nuée d'oiseaux de proie dans les différents quartiers, ils portent partout la torche incendiaire que le barbare Moscovite leur a mise en main, semant sur leur pas le feu, le pillage et toute sorte de crimes. — Le 16, la ville entière était en feu. Dieu n'avait épargné que la maison de refuge des enfans; et Napoléon la sauva de la brutalité de ces sauvages incendiaires. Ce jour-là, il se vit forcé de sortir du Kremlin et de mettre ses jours en sureté ailleurs. « La » civilisation de St.-Petersbourg nous a trahis, » s'écria-t-il alors : voilà comme ils font la » guerre, les barbares ! C'est bien là la race » des Scythes des anciens temps ! » — Dans le tumulte de cette épouvantable catastrophe, le Baron Annibal De Saluces ne faillit pas un seul instant à la confiance de l'Empereur. Il se multipliait sans cesse, et son énergie était toujours à la hauteur du danger. Grâce à son sang froid et à son active intelligence, il sauva la Maison militaire de l'Empereur.

Cependant Napoléon et son armée restaient

immobiles autour de Moscou enseveli sous ses cendres. Si la saison eût été moins avancée, il se serait jeté sûr Saint-Pétersbourg, pour venger sur la capitale des Czars l'acte d'atroce barbarie dont Moscou venait d'être la victime. Mais l'automne touchait à sa fin ; et, pour comble de malheur, cette année les frimats de l'hiver avaient dévancé leur période ordinaire, et préludaient un hiver d'une rigueur extraordinaire, même pour les habitants de ces pays du Nord : ainsi tout venait en aide à Alexandre, le feu et les rigueurs du froid. Cependant Napoléon retourna s'établir au Kremlin, où il prolongea son séjour pendant près d'un mois. Retard fatal, insensé, et qui ne faisait qu'accroître les difficultés de la retraite, sans chances de retour d'une meilleure fortune !

Le 13 octobre, il tomba une grande quantité de neige : force fut alors de donner le signal de la retraite. Napoléon quitta Moscou le 19, pressé de regagner ses quartiers d'hiver : accompagné de sa Maison militaire, il s'achemina par la route de Kalouga. A peine les Français eurent-ils quitté Moscou, qu'une nuée de Cosaques et de pillards se jetèrent sur les ruines fumantes de cette malheureuse cité.

Pendant les premiers jours, un ordre parfait régna dans tous les mouvements de la retraite. Chacun tenait sa place dans les rangs ; et l'armée conservait toute son énergie. Aussi les Lieutenants de Napoléon se signalaient-ils chaque jour par d'éclatantes victoires dans des combats partiels.

Arrivé à Malojaroslawetz (25 oct.) Napoléon fut obligé de s'arrêter pour tenir tête à Kutusow qui le harcelait de toute part. Le prince Eugène eut les honneurs de cette victoire. Ce beau fait d'armes est une des gloires de l'armée d'Italie commandée par ce fils adoptif de l'Empereur : la division Pino surtout, formée en grande partie de Piémontais, se couvrit de gloire et mérita les éloges de l'Empereur.

Retraite désastreuse de Moscou.

A force de soins inouis le Ch. Annibal sauve du désastre la Maison militaire de l'Empereur.

Une nouvelle victoire remportée à Wiasma (1 nov.) due à la bravoure des Italiens ralentit la poursuite de Kutusow. — Mais le froid augmentait chaque jour, les vivres manquaient, et le service des ambulances devenait de plus en plus difficile ; et le désordre en se généralisant s'était bientôt changé en déroute complète. Néanmoins l'immortel Ney seul put encore reveiller le héroïsme de ses falanges, lorsque, entouré de toute part par les Russes, il réussit par des efforts

inouïs de passer sur le corps de ses ennemis, et de se frayer un passage vers la Pologne. Victorieux dans tous les assauts que lui livrait une armée infiniment plus nombreuse, il franchit avec succès la Bérésina, puis enfin le Boristhène. A Ney la gloire immortelle d'avoir couvert cette grande retraite, et d'avoir sçu cueillir encore des lauriers dans ces régions glacées, et au milieu d'une déroute générale !

Telle était la triste condition de l'armée lorsque l'Empereur arriva à Smolensk (6 nov.) ; mais déjà son armée était anéantie : les longues nuits en cette saison avancée et dans ces régions boréales, les neiges, le gèle, les frimats, le manque absolu de vivres et d'ambulances, la faim, la fatigue, les maladies, une horrible misère, le dénuement le plus complet, la poursuite acharnée des Russes qui harcelaient à chaque instant ces grands débris d'une armée jusques-là toujours victorieuse, les routes jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux morts de faim et de froid, et qui formaient une longue trace funèbre, sillage de la mort, sur ces immenses plaines de glace et de neige, tels furent les éléments destructeurs, telle la funèbre condition de la plus belle et puissante armée qui

fut jamais. Les rigueurs de la nature avaient conspiré avec la haine sauvage des Moscovites : mais ce fut bien plus la rigueur inouïe de la saison que non pas la bravoure des Russes qui fut cause de cette immense catastrophe. Sans l'aide de ces frimats dévorateurs, à coup sûr les Russes, battus en toute rencontre, auraient fini par succomber et par subir la loi du vainqueur.

Conspiration de Mallet.

Tous les malheurs venaient fondre à la fois sur la grando âme de Napoléon, mais sans l'abattre un seul instant. Après tant de revers de fortune, après la défection de ses alliés [(des Prussiens d'abord, sous leur général York, puis des Autrichiens, sous ce même Schwartzemberg), après les fautes de quelques-uns de ses lieutenans, les nouvelles qui lui venaient de France devaient combler la mesure. Ce fut à Smolensk qu'il reçut la nouvelle de la conspiration de Mallet. — Le 19 octobre, le jour même où Napoléon sortait du Kremlin et abandonnait Moscou, un fou phrénétique à Paris faillit replonger la France dans les horreurs de l'anarchie. — La conspiration de Mallet obligea l'Empereur de retourner sur-le-champ à Paris ; car sa présence était bien plus nécessaire dans la capitale, qu'au sein de ses armées ; c'est là qu'il devait frapper le fana-

tique qui avait failli causer une immense catastrophe à l'intérieur : alors son premier devoir était d'assurer l'ordre à la nation, et la continuation du pouvoir à sa Dynastie. Quant aux soucis de la retraite, il avait sous sa main des amis fidèles, des héros, sur lesquels il pouvait reposer en toute confiance. C'est ce qu'il fit. Il laissa le commandement général de l'armée à Murat; mais celui-ci l'abandonna bientôt, plus soucieux de veiller à la conservation de son trône de Naples, qu'il tenait de la générosité de Napoléon, que de répondre à la confiance de l'Empereur, et d'être fidèle à son serment, à son honneur : il réunit les soins et l'autorité du commandement au prince Eugène, et partit pour l'Italie.

L'Empereur quitta l'armée le 5 décembre, et le 28 il arrivait à Paris. Mais ce départ avait été si précipité qu'il s'était vu dans l'impossibilité de se faire suivre par sa Maison militaire. Le Baron De Saluces dut donc rester, avec cette Maison, à la suite de l'armée, dont il continua conséquemment de partager les luttes et les privations : mais le courage ne lui faillit dans aucune circonstance, quelque critique qu'elles fussent. L'adversité retrempe les caractères grands et généreux ; la gloire peut enivrer et donner le

vertige; mais une âme élévée se roidit contre les coups du malheur, elle se rend supérieure à ses luttes terribles.

Le Chev. Annibal, se rapprochant à petites étapes des frontières de France, était arrivé en Saxe avec la Maison militaire de l'Empereur, de laquelle il avait toujours conservé le commandement; il y prit ses quartiers d'hiver; il séjourna pendant quelque temps à Eisenach, ville de Saxe, située dans les forêts de la Thuringe; et il s'y trouvait encore au mois de février 1813.

Episode. Le Ch. Annibal De Saluces dans l'église d'Eisenach.

Étant dans cette ville d'Eisenach il lui arriva un incident extraordinaire, qui fit alors sur son âme la plus profonde impression, en y laissant des traces indélébiles, et dont le souvenir resta profondément gravé dans son cœur jusqu'à la fin de sa vie. Un jour, comme il visitait les environs de cette ville sur la route qui conduit à Fulde, poussé par la curiosité, il entre dans une Église qui se trouvait ouverte sur le chemin. Son âme était profondément émue des grands événements dont il venait d'être le témoin; le spectre de cette immense catastrophe était constamment devant ses yeux, et lui faisait pressentir de plus grands revers pour un avenir peu éloigné. Sa pensée se met alors à rechercher, au milieu

de ce choc tumultueux et sanglant des passions humaines, le fil qui les démêlat et qui les expliquât. L'image de la Providence, toujours infiniment sage et puissante, se présente aussitôt à son âme. Tout-à-coup, comme frappé d'une étincelle électrique, son esprit se réveille comme d'une longue létargie; il s'éclaire, comme si des écailles fussent tombées de ses yeux; il s'élève alors aux plus sublimes méditations, planant au-dessus des événements humains : une lumière divine frappe ses yeux et lui donne le mot qui explique ces événements qui faisaient grandir les hommes, puis, comme une marée irrésistible, finissaient par les engloutir et par les emporter loin de ce grand théâtre qu'on appelle monde : alors il adora la mystérieuse volonté de Dieu qui se joue des passions des hommes et les fait tourner à l'accomplissement de ses propres desseins; il adora cette sagesse et cette puissance infinie, qui dominent et gouvernent le monde aussi bien que l'arbitre de l'homme, tout en lui laissant la plus grande liberté d'action. Il vit donc et il adora Dieu au milieu de tout ce qu'il avait vû, et de tout ce qu'il avait souffert. Dès-lors il sentit naître en lui-même, et se développer une force intérieure qui le portait à aimer et à observer davantage

cette auguste religion de ses pères, qu'il s'accusait d'avoir trop oubliée jusques-là ; non pas, certes, par défaut de principes de la première éducation (celle qu'il avait reçue de ses pieux parents avait été parfaite, principalement sur ce point essentiel), mais uniquement par suite du tumulte des événemens dans lequel il avait été enveloppé. Il sentit s'opérer en lui-même un changement moral extraordinaire; et ému de reconnaissance et de joie pour cette faveur prodigieuse que la bonté du Seigneur venait de lui accorder, il forma le ferme et inébranlable propos de consacrer le reste de sa vie à l'observance rigoureuse des préceptes de sa religion, à laquelle il fut depuis lors constamment fidèle (XI). — Dès qu'il fut rendu à sa pleine liberté, il fit placer dans l'église de l'Annonciation à Turin un petit monument pour rappeler le souvenir de ce qu'il se plaisait d'appeler sa *transformation morale*.

Cependant, tandisque l'armée française se retirait sur l'Elbe, la Prusse consommait cette indigne défection, qui datait déjà du Traité secret que le général York (prussien) avait stipulé avec les généraux russes. Ce funeste exemple ne tardera pas d'entraîner l'Autriche elle-même; et bientôt l'empereur François s'armera contre

Napoléon, et coopérera, dans cette grande croisade des Peuples et des Rois, à anéantir le Pouvoir et la Dynastie de son gendre, de sa fille et de son petit-fils. Désormais le concours armé de la Prusse et de l'Autriche, à bref intervalle l'une de l'autre, sera assuré à l'empereur de Russie. Le début de cette croisade fut l'entrée des Russes à Berlin (mars 1813).

Dans ce même temps le B.on Annibal De Saluces était en France; il avait ramené à l'Empereur toute sa Maison militaire, à la conservation de laquelle il s'était voué avec un zèle admirable. Ainsi il avait accompli, avec plein succès, cette noble tâche qu'il avait reçue de la haute confiance de l'Empereur. Aussi en reçut-il les témoignages les plus flatteurs de satisfaction et d'estime. Aussi bien recueillit-il, dans tout le cours de ce service aussi important que délicat, de touchants témoignages d'admiration et de sympathie de la part des plus illustres généraux de l'armée. C'est que ce genre de service exige, plus que tout autre, dans celui à qui il est confié, le tact d'un administrateur consommé, aussi bien que la bravoure du soldat, le sang froid et le coup d'œil juste et prompt du général, dans l'exercice de cet emploi de haute confiance.

Il est atteint d'une grava maladie à Paris.

Sa vie est en danger.

Mais de si graves soucis, les fatigues de cette désastreuse retraite, la lutte contre toute sorte de privations, les suites de combats acharnés et continuels, les rigueurs d'une saison extraordinaire, tant de puissantes émotions, avaient profondément altéré sa santé. A peine arrivé à Paris il fut atteint d'une grave maladie, dont les symptômes se montraient ménaçans. Fort heureusement, à cette même époque se trouvait à Paris un compatriote, ami d'enfance du Chev. Annibal, un camarade de gloire, auquel il était profondément affectionné, et qui l'aimait aussi tendrement, le Marquis Thomas De Seyssel d'Aix. Celui-ci lui prodiga les soins les plus tendres et les plus empressés; il ne l'abandonna pas un seul instant pendant cette grave maladie. Grâce à des soins si affectueux, le Baron De Saluces vit bientôt le danger se dissiper; il avança rapidement dans sa convalescence, et finit par se rétablir complètement. — Au moment où il réacquérait la santé, il eut la douleur de voir mourir à Paris un collègue et ami de son père, le célèbre matématicien Lagrange, une des plus grandes illustrations de notre pays, qui fut le berceau de ce grand'homme.

Nous avons dit plus haut que Napoléon était

arrivé à Paris le 28 décembre 1812. Sa première pensée avait été de réparer les terribles conséquences du désastre qui venait de le frapper. Il lui fallait une revanche ; il la voulait éclatante, car son honneur et la gloire de la France l'exigeaient impérieusement. Il prit donc, avec son activité ordinaire, toutes les dispositions pour en assurer le succès.

Création de la Garde-d'Honn. Le Ch. Annibal est nommé Major-Colonel du 3.me régiment de cette Garde.

Outre une première levée de trois cent mille hommes, il en fit décréter coup sur coup une seconde de cent quatre-vingts mille. Il ne fallait rien moins que de tels efforts d'une nation grande et fière, pour remplir les cadres vidés par la faim, par le froid, par les maladies et par la guerre. De plus, il eut la sage et adroite pensée, tout en surexcitant le patriotisme de la nation, de flatter en même temps l'amour-propre, toujours si puissant chez les Français. Il imagina pour cela un ingénieux système : — Si les classes aisées, disait-il, avaient pu jusques-là se tenir étrangères aux fatigues et aux dangers des armées en achetant à prix d'or la faveur de cette exemption, il était juste que, dans les grandes crises qui mettent en jeu le salut de la patrie, cette exemption disparût, ou du moins qu'elle fût rendue beaucoup plus difficile et plus rare.

Dans cette pensée, il forma un corps d'élite de dix mille hommes qu'il répartit en quatre régiments. Il lui donna le titre flatteur de ***Gardes d'honneur à cheval.*** Il était placé sous le commandement général d'un Maréchal de France; il avait des généraux pour colonels; et les commandants effectifs de chaque régiment avaient le titre de ***Majors-Colonels.*** Cette nouvelle création fut consacrée par le Sénatus-Consulte du 3 avril 1813. — Le 21 du même mois, le Baron Annibal De Saluces, à peine rétabli de sa maladie, fut nommé ***Major-Colonel*** du troisième régiment de ces Gardes-d'Honneur, lequel était tout composé d'Italiens et en grande partie de Piémontais : ainsi il était réservé au Chev. Annibal de conduire ses compatriotes sur le chemin de la gloire, et d'affronter à leur tête les hazards et les périls des combats.

La campagne de 1813 s'ouvrit sous de tristes augures. Elle fut marquée dès son principe par une de ces trahisons dont l'histoire offre peu d'exemples, et dont rien au monde ne lavera jamais la tache. Bernadotte, le soldat républicain, l'homme des clubs, le réfractaire du 18 brumaire, venait de trahir au prix d'une couronne son nom, sa gloire, son bienfaiteur, sa patrie : ses anciens

lauriers étaient flétris de sa propre main. Ce qu'il avait ourdi secrètement avec l'empereur Alexandre dans les conférences d'Abo, il le consommait alors à la face du Ciel. Ce coup devait être funeste à Napoléon, non pas tant par l'influence de l'exemple, que parce que, disait-il, *le traître livrait ainsi aux mains de ses ennemis la clef de la politique de la France, les secrets de la tactique de ses armées, et qu'il leur montrait le chemin pour fouler aux pieds le sol de sa patrie.* Murat aussi devait un jour se laisser fasciner par ce funeste exemple; mais, moins heureux que Bernadotte, il expia par son sang la faute, le crime de sa défection; tandis que Bernadotte resta sur le trône, et l'assura à sa dynastie.

A peine le Chev. Annib. De Saluces eut-il pris le commandement de son beau régiment, et l'eut-il organisé à Tours avec les plus grands soins, qu'il reçut l'ordre de partir sur-le-champ pour l'Allemagne afin de rejoindre le gros de l'armée. **Il organise le 5 me régim.t à Tours.**

Nous avons dit que les débris de la grande armée, après le désastre de Moscou étaient alors sous les ordres du prince Eugène. Il s'était établi et échelonné sur la Saale; et il étendait sa ligne depuis Dantzich jusqu'à Magdebourg.

Avant de quitter Paris, Napoléon songea à établir une plus grande concentration de l'autorité souveraine, afin de prémunir la France contre de nouvelles tentatives du genre de celle de Mallet. Il donna de nouveau la Régence à l'Impératrice Marie-Louise, et il plaça à ses côtés un conseil de Régence, dont son frère Joseph était l'âme, il lui donna aussi la direction active de toutes les affaires du gouvernement.

Le Pape à Fontainebleau. Le Pape était toujours à Fontainebleau. Pressé de terminer tous ses différends avec lui, l'Empereur eut plusieurs conférences. L'histoire dit que dans ces négociations Napoléon brisa toute mesure de respect et de modération envers l'auguste Chef de la chrétienté. Il osa même employer la violence pour forcer le saint Pontife à signer ce funeste concordat, dont la teneur était si désastreuse pour le Saint-Siége et pour la Religion, si bien que le Pape dut bientôt publier une solennelle protestation. L'Empereur commit là une double faute, et fort grave. Il opprimait cette Religion dont dix ans auparavant il avait été le restaurateur en France, et il employa une violence sacrilége sur l'auguste personne de Pie VII. Mais le grand jour de l'expiation approchait; elle devait être terrible.

L'Empereur quitta Saint-Cloud vers le milieu d'avril; et le 25 du même mois il arrivait à Erfurt, au moment même où le brave Ney remportait la victoire de Weissenfels. Ce brillant fait d'armes fut aussitôt suivi de celui non moins éclatant par lequel le même Ney força les gorges de Posern, où quinze mille fantassins mirent en déroute les quinze mille hommes de cavalerie de Vintzingerode. Mais ces victoires coûterent la vie du maréchal Bessières Duc d'Istrie. Napoléon fut profondément ému de cette grande perte, qui le privait des conseils d'un ami sage et du concours d'un de ses plus braves lieutenants, au moment même où il en avait plus de besoin.

Mais le maréchal Ney venait de conquérir Lutzen. Cette ville devait donner son nom à une des plus magnifiques victoires de Napoléon. L'Empereur y transporta son quartier général dans la nuit du 1.er au 2 mai. Il avait devant lui les armées russes et prussiennes commandées en personne par le roi de Prusse et par l'empereur Alexandre. La bataille s'engagea le lendemain.

Bataille de Lutzen. La Garde-d'Honn. s'y couvre de gloire.

Ce fut dans ce sanglant combat que le nouveau Corps des *Gardes-d'Honneur* reçut le baptême du feu, et que le Baron Annibal De Saluces,

Commandant du 3.me régiment, se couvrit de gloire. Ces quatre beaux régiments faisaient partie de la jeune Garde. La vieille et la jeune Garde, entourant l'Empereur, formaient l'aile droite. Ney tenait le centre avec cinq divisions; la gauche sous les ordres du prince Eugène s'appuyait sur le village de Kaïa. Dès huit heures du matin toute la masse des ennemis se jeta sur ce village dont la possession devait décider du sort de la journée. Ney soutint en héros ce choc épouvantable de forces infiniment supérieures en nombre aux siennes, et surtout pourvues d'une nombreuse cavalerie. Le village fut pris et repris plusieurs fois de suite. Mais un effort suprème de l'ennemi avait ébranlé le centre de l'armée française; et, malgré l'intrépidité de Ney, déjà quelques bataillons avaient commencé à fléchir et à céder du terrain. A la vue de ce danger Napoléon court au galop sur le lieu ménacé; sa présence rend l'énergie à ses troupes, et elle change ses soldats en héros. Aussitôt il ordonne à son aide-de-camp, le général Drouot de placer les quatre-vingts canons de la Garde en batterie contre les masses des Russes qui menaçaient Kaïa. Le feu épouvantable de ces batteries jette la confusion et la mort dans les

rangs ennemis. Alors il ordonne au maréchal Mortier de lancer la jeune Garde tête baissée sur le village de Kaïa, de reprendre ce village à l'ennemi, et de passer au fil de l'épée tout ce qui opposerait la moindre résistance. A cet ordre, toute la jeune Garde se lance au galop sur le village, elle renverse tout ce qu'elle rencontre, jette la déroute dans les rangs ennemis, et finit par reconquérir ce village tant disputé (XII). Ce beau fait décida de la victoire. — Napoléon fut enthousiasmé de la brillante valeur de cette jeune Garde; il décora de l'Étoile des braves sur le champ de bataille le vaillant colonel du troisième régiment de la Garde-d'Honneur le Baron De Saluces; et dans le transport de sa joie il disait dans son ordre du jour à ses soldats victorieux: « La bataille de Lutzen sera jugée plus » glorieuse que celles d'Austerlitz, d'Iena, de » Friedland et de la Moskowa »: et dans le bulletin officiel inséré au *Moniteur* du 5 mai 1813, il rendait de nouveaux éloges à la Garde-d'Honneur. Mais il donnait un témoignage plus spécial et plus honorable encore au Baron De Saluces, lorsqu'il disait, dans le décret impérial, qu'il lui conférait la décoration de la Légion-d'Honneur « pour » avoir repris et conservé le village de Kaïa

» occupé et avancé trois fois par les gardes » russes et prussiennes ».

Battue à Lutzen, l'armée Russo-Prussienne eut hâte de se retirer au de-là de l'Elbe; tandis que Napoléon rentrait à Dresde, où il replaçait sur le trône son fidèle allié le vénérable roi de Saxe. — La première pensée qu'eut l'Empereur après cette victoire fut de proposer aux vaincus l'ouverture d'un congrès à Prague pour y traiter de la paix générale.

Trève et Congrès de Prague; il est sans résultats.

Mais il était dans les destinées de Napoléon que rien, à cette époque fatale, ni les négociations de paix, ni même les plus éclatantes victoires n'aurait pu arrêter sa chute vers l'abîme qui l'attendait. Ce congrès ne fut qu'illusoire : il fut même doublement nuisible à Napoléon, d'abord parce que les ennemis eurent le temps de reprendre haleine et de se réorganiser pour une nouvelle lutte, ensuite parce que l'Autriche profita de cette même occasion pour se déclarer ouvertement contre Napoléon. Dès cet instant l'armée autrichienne alla grossir les forces réunies de la Russie et de la Prusse. — A cette nouvelle Napoléon resta consterné : il comprit qu'il s'agissait pour lui d'une lutte à mort, et qu'il n'avait plus de repos à attendre

que de ses nouveaux triomphes : mais la fortune lui faillit à Prague en dissipant ses dernières illusions de paix. Toutefois, d'après les données de l'histoire, il est à croire que les fatales convulsions qui ont agité et déchiré l'Europe dès 1815, que les secousses mêmes et les luttes qui ont éclaté en 1848, ne sont pas tant l'effet des malheureux Traités de 1815, que plutôt la conséquence logique de l'insuccès du congrès de Prague. C'était alors, c'était après la bataille de Lutzen que les Puissances et Napoléon devaient se concerter pour rendre la paix au monde en rétablissant l'équilibre européen, non pas par des replâtrages, mais bien par la restauration des nationalités. C'est dans ce sens qu'il fallait parachever l'œuvre de l'ancien congrès de Westphalie. Napoléon ne le fit pas alors ; peut-être le temps ou la loyauté de ses ennemis firent-ils défaut à ses bons vouloirs. Mais il n'est pas moins vrai que c'est de-là que datent tous les maux qui sont venus depuis lors fondre sur l'Europe, et qui l'agitent ou la déchirent encore de nos jours.

Tout espoir de pacification était donc évanoui à jamais. — Napoléon reprit la campagne. Lauriston venait de battre les Prussiens à Weissy Batailles de Wurtchen et de Bautzen.

(19 mai) : deux jours après (20, 21) l'Empereur de sa propre personne gagne les deux victoires de Wurtchen et de Bautzen; et le 22 Reynier met en pleine déroute l'arrière-garde des russes. Ces deux nouvelles victoires de Napoléon furent encore le résultat de la bravoure de la jeune Garde, et surtout des quatre régiments de la Garde-d'Honneur. L'Empereur était au comble de la joie. Ce fut sur le champ de bataille qu'il publia deux décrets pour l'érection d'un monument sur le Montcénis, soit pour perpétuer le souvenir de ses nouveaux exploits, soit pour attester au monde entier, et à la postérité la plus reculée, la puissance de la France, qui venait de mettre sur pied un million et deux cents mille soldats pour sauver la patrie. Mais les revers qui suivirent bientôt mirent à néant ce magnifique projet, digne aussi bien de la grande nation que de son immortel Empereur.

L'étoile de Napoléon commençait néanmoins à pâlir. La nouvelle trêve qui venait d'être signée n'était pas encore arrivée à son terme, qu'elle était déjà rompue par les alliés qui se tenaient désormais assurés du triomphe, surtout depuis que le congrès illusoire de Prague s'était dissous sans aucun résultat, et que l'Autriche s'était

définitivement réunie à eux. Dès-lors la lutte prit des proportions qu'elle n'avait jamais eues jusques-là. L'Empereur jouait son *va-tout*, car il voyait toute l'Europe conjurée contre lui. On se battait de part et d'autre sur une ligne immense qui s'étendait de la Baltique à l'Adriatique. En cela Napoléon commit une faute de stratégie, faute qu'il renouvela l'année suivante lorsque la guerre fut portée sur le territoire français : certes, c'était le cas alors de masser toutes ses forces pour frapper un de ces grands coups dont il avait lui seul le secret, et au moyen de ces manœuvres rapides, dont il a été le maître inimitable. Mais pour vouloir tout conserver, il s'affaiblit, et il finit par tout perdre.

Les Prussiens, rompant les premiers la trêve, s'étaient emparé de Breslau : Napoléon les assaillit, et les défit sous les murs de Dresde, théâtre d'une seconde victoire non moins éclatante que la première.

Ce fut dans cette seconde bataille de Dresde que le premier coup de canon tiré par l'artillerie de la Garde impériale frappa le général Moreau, auquel les Princes alliés avaient donné le commandement de leurs armées. Peu de jours auparavant Napoléon avait vu tomber près de

Mort de Duroc.
Bataille de Dresde.
Mort de Moreau.

lui son fidèle ami Duroc. Étrange destinée de deux hommes, nés sur le même sol, sous le même Ciel ! L'un avait conquis une gloire capable de rivaliser avec celle de Bonaparte : le héros de Hohenlinden, le héros de ces fameuses retraites d'Italie et d'Allemagne, lesquelles n'avaient pas moins contribué à sauver la France que les plus splendides victoires, cet homme, Moreau, avait ressenti peut-être l'aiguillon de la jalousie, ou de la vengeance pour les résultats du célèbre procès où il s'était vu sur la selette des accusés associé à Pichegru, peut-être aussi avait-il prévu que d'affreuses catastrophes fondraient un jour sur sa patrie, par suite de l'élévation de son rival et de ses projets ambitieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le trône avait ouvert un abîme entre Moreau et Napoléon, jadis égaux et même rivaux sur les champs de bataille. De là Moreau était devenu l'ennemi de l'homme; bientôt il devint l'ennemi de la France: tandis que Duroc, ami fidèle et incomparable, était resté attaché à la personne et à la fortune de cet enfant gâté de la victoire : il mourut de la mort des braves sur le champ de bataille, un boulet lui ôta, avec la vie, le triste spectacle des désastres qui devaient bientôt fondre sur

son Empereur et sur la France. Quant à Moreau, quelle que fût son opinion sur l'état de la France, rien ne saurait l'excuser dans le parti qu'il prit : son mauvais génie le poussa à quitter l'honorable retraite dont il pouvait jouir à Wasington, et le jeta dans les rangs des ennemis de la France : il y trouva une mort sans gloire ; et là où son nom aurait pu recevoir l'auréole de l'immortalité s'il fût mort pour sa patrie, la tache de l'infamie et de la trahison marquera à jamais son front, et ternira ses plus beaux lauriers.

Napoléon est abandonné par ses alliés. Murat son beau-frère et roi de Naples se déclare contre lui.

Mais les défections devaient se multiplier encore, et éclaircir les rangs des alliés de Napoléon : chaque jour voyait diminuer les chances et l'espoir de succès. C'était une épidémie fatale, qui, en se propageant, s'envenimait davantage. D'abord Bernadotte et Moreau, plus tard Murat lui-même ; puis les Autrichiens après la Prusse, aujourd'hui les Bavarois, enfin les Saxons se tournent contre Napoléon ; la fortune ainsi l'abandonnait rapidement. Était-ce peut-être une expiation des grandes fautes qu'il avait commises ? Dieu et la postérité l'ont jugé. La défection de la Bavière forçait Napoléon d'abandonner la ligne de l'Elbe ; il se replia sur la Saxe, et il arriva à Leipsik le 15 octobre. Les

alliés au nombre de trois cents cinquante mille allaient se jeter sur deux cents cinquante mille français. Jamais masses plus considérables ne s'étaient heurtées sur le même champ de bataille.

Bataille de Leipsik. Désastre de l'armée de Napoléon. Le Ch. Annibal est à l'arr.-garde : il est sauvé comme par miracle.

La lutte sous Leipsik dura trois jours : la première journée (16) fut toute à l'avantage de l'armée française. Victor, Marmont, Ney, Oudinot, Macdonald, Augereau se montrèrent dignes de leur haute renommée. Drouot commandant de l'artillerie de la Garde, Lauriston à la tête de la jeune Garde et surtout avec les quatre régiments de la Garde-d'Honneur, décidèrent du sort de cette première journée. Le Baron De Saluces à la tête du 3.me de ces beaux régiments se couvrit de gloire par les brillantes charges qu'il fournit contre des corps de Cosaques trois fois plus nombreux. Dans cette journée du 16, Napoléon non-seulement tint toutes ses positions, mais il resta maître du champ de bataille. La pluie qui tombait à torrents, le 17, ne permit que de simples reconnaissances, ou des escarmouches d'avant-postes. Mais le 18 au matin la lutte recommença plus acharnée que jamais. A trois heures de l'après-midi la victoire semblait encore assurée à Napoléon, tant elle hésitait à abandonner ses aigles glorieuses. Quand

tout-à-coup, par un de ces accidents où les plus mauvaises passions réussissent à forcer la fortune de changer de face, la victoire se changea en un désastre épouvantable. Le corps des Saxons alliés de l'Empereur et incorporés dans son armée dans les rangs de laquelle ils occupaient en ce jour un poste important, abandonne tout-à-coup son poste, fait volte-face, et va se ranger parmi les ennemis de la France, et aussitôt il pointe ses quarante pièces d'artillerie contre l'armée française, dont, un quart d'heure auparavant, il avait partagé les dangers et la gloire. — Il eut peut-être été facile de prévoir ce funeste revirement; car depuis deux ans Napoléon aurait pu, il aurait dû s'appercevoir que ces peuples du Nord, qu'il avait jusques-là foulés aux pieds, subissaient l'influence secrète d'une réaction qui devait un jour se retourner contre lui, et l'écraser. Alors c'étaient les peuples qui poussaient les Rois; et les Rois s'efforçaient de fomenter et de captiver toujours davantage cet élan populaire, en s'attachant les peuples par des promesses de liberté; promesses que la victoire devait bientôt faire évanouir. — Soit par suite du vide que cette honteuse désertion laissait dans les rangs de l'armée française, soit par

effet de la surexcitation d'énergie qu'elle avait apportée aux alliés, et des ravages de ces quarante pièces d'artillerie, soit encore par stupéfaction de tous les Lieutenants et du reste de l'armée de Napoléon à la vue de cette infame trahison, il fut évident dès-lors que la victoire avait passé du côté des coalisés, et qu'un nouveau désastre allait fondre sur les Français. L'armée française fut plongée dans un morne abattement, proche du désespoir.

Vers sept heures du soir on vint annoncer à Napoléon que toutes les munitions étaient épuisées. Il fut donc forcé de se replier au delà de l'Elster; il abandonna Leipsik en prennant la route d'Erfurt, et laissant à Macdonald et à Poniatowski la charge de protéger la retraite et de sauver l'armée, avec ordre de faire sauter le pont sitôt que toute l'arrière-garde l'aurait franchi. Ces deux héros accomplirent avec autant d'abnégation que d'énergie, et de succès leur périlleuse mission. Mais au moment où ils se battaient encore dans les rues de la ville, et avant que l'arrière-garde eût eu le temps de passer le fleuve, l'impéritie d'un sergent du génie, hâtant l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu, mit le feu au fourneau qui fit sauter en

éclats deux arches du pont de l'Elster. Alors ce fut un *sauve-qui-peut* général. Macdonald se jeta à l'eau, et réussit de traverser le fleuve à la nage. Moins heureux que lui, l'infortuné Poniatowski, que la veille Napoléon avait créé Maréchal, y trouva la mort. On crut pendant quelque temps que le même sort était échu à Reynier, à Lauriston et à un grand nombre de Gardes-d'honneur à cheval qui faisaient partie de sa division avec la jeune Garde italienne; mais ils furent assez heureux d'échapper à cette catastrophe. Le Baron Annibal De Saluces dut son salut à un bonheur miraculeux. Le rôle brillant que sa bravoure joua, à la tête de son régiment, dans les exploits de l'arrière-garde pour sauver l'armée, l'avait exposé au péril presque certain d'être enveloppé dans cet affreux désastre. Dans la suite de sa vie il citait cet événement comme celui du plus grand danger qu'il ait couru dans toute sa carrière militaire.

Bataille de Hanau. Conduite héroïque du Ch. Annibal; il reçoit la Croix d'offic. de la Légion-d'Honn. des mains de Napoléon sur le champ de bataille.

L'armée française était dans une déroute presque semblable à celle de l'année précédente au retour de Moscou. Les coalisés poursuivaient à outrance les débris des armées françaises. Napoléon dut s'arrêter à Hanau pour leur tenir tête et se débarrasser d'eux : il y réussit : il

mit en pleine déroute soixante mille Austro-Bavarois commandés par le prince De Wrède. Le Baron De Saluces cueillit encore d'éclatants lauriers sur ce champ de bataille de Hanau. A la tête de deux escadrons de son 3.me régiment des Gardes-d'Honneur, rivalisant de bravoure avec les cuirassiers et les chasseurs à cheval de la Garde, il fournit les plus brillantes charges sur les quarrés ennemis qui furent enfoncés avec une perte de six mille hommes parmi lesquels six généraux : bien plus, il réussit, par son imperturbable sang froid, à donner le temps de se rallier à cette même cavalerie de la Garde qui avait été un instant entamée. Ce brillant exploit valut de justes éloges de Napoléon au Baron Annibal et à son régiment. Son digne chef fut décoré de la main de Napoléon sur le champ de bataille des insignes d'Officier de la Légion-d'Honneur, et il mérita d'être cité avec honneur au bulletin général de la grande armée (XIII), « pour avoir rallié, y est-il dit, derrière son » régiment la cavalerie de la Garde, et pour » avoir par plusieurs charges couvert les com- » munications de l'armée avec Mayence etc. » Ainsi Lutzen et Hanau avaient conquis au Baron Annibal De Saluces une brillante renommée

dans ces armées de héros incomparables.

La victoire de Hanau était sans doute une belle revanche, et Napoléon pouvait se consoler du désastre de Leipsik causé, non pas par la valeur de ses ennemis, mais bien par la perfide trahison de ses alliés, et par l'impéritie d'un soldat obscur : en effet le moral de l'armée s'était grandement relevé après le succès de Hanau. Mais, hélas ! Napoléon se trouvait déjà réduit à un tel point, que même les victoires les plus signalées lui étaient presque aussi funestes que des défaites ; parce qu'elles décimaient ses soldats, qu'elles affaiblissaient ses armées, et épuisaient la France d'hommes et d'argent. Le terme de sa gloire s'approchait rapidement.

Napoléon quitte l'Allemagne et se retranche derrière le Rhin.

Napoléon abandonna l'Allemagne, et vint se retrancher sur le Rhin. Si, dès qu'il fut arrivé sur cette grande frontière de la France, il se fut retourné en arrière, et eût dit aux Rois de l'Europe : « Je consens désormais à me renfer- » mer dans cette limite » — s'il eût dit aux peuples « Je proclame à la face du Ciel la restau- » ration des nationalités trop long-temps esclu- » ves et foulées par la conquête, » peut-être ce revirement de politique l'eut-il sauvé. La France

eut continué d'être fière de l'homme providentiel qui l'avait sauvée de l'anarchie la plus sanguinaire et la plus dégradante : les peuples régénérés l'eussent béni de cette grande émancipation; et les Rois eussent encore été forcés de le reconnaître pour leur Maître. Malheureusement Napoléon semblait saisi de vertige; l'idole de son ambition l'aveuglait : et ce n'était pas assez que le million de victimes qu'il lui avait immolées en deux ans, il devait encore en demander à la France trois cents mille autres; et la France les lui préparait dans le silence de la résignation: mais déjà son cœur n'était plus pour lui.

Ce rapide changement de fortune était sensible aux yeux les moins clairvoyants : et il était facile de sonder l'abîme vers lequel Napoléon courait par une pente fatale. La France elle-même n'avait plus pour lui le même enthousiasme qu'elle avait eu aux époques de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz : elle commençait à être indifférente, elle voyait avec peine qu'elle était sacrifiée à l'intérêt personnel et dynastique de cet homme, après avoir été jusques-là fascinée par son génie et par sa gloire. Dans cet état de choses le Baron Annibal De Saluces eut pu, à l'exemple de tant d'autres, abandonner celui

qu'il voyait abandonné peu à peu par sa fortune: après tout, il lui était étranger d'origine et de nation. Mais non : son âme était trop noble et trop généreuse pour prendre ce parti qu'il aurait envisagé comme une lâcheté : il avait avec lui la fraternité des combats et de la gloire, il lui était lié par l'admiration et par la reconnaissance; mais sortout il lui était attaché par la religion du serment. De tels liens étaient plus forts que les revers : et rien ne pouvait les briser, sinon les coups violens de l'adversité lorsqu'elle aurait atterré et anéanti Napoléon. Jusques-là il ne connaissait qu'une seule ligne de conduite, celle de lui rester fidèle jusqu'au bout. Peut-être prévoyait-il la chute prochaine de l'Empereur; mais il était résolu de ne le quitter que lorsqu'il se serait vu hors de toute chance de le voir relevé.

Trahi par ses alliés, poursuivi, traqué par les armées de l'Europe, et ne pouvant leur opposer que les débris des siennes, Napoléon était revenu en toute hâte à Paris, dans le courant de nov. 1813. La France alors eut pu lui demander compte sévère des caprices de la fortune, et de ces immenses trahisons dont il avait été victime. Mais non : ce grand peuple ne ternira pas sa gloire; il ne se souillera pas de cette injustice, Campagne de 1813 et 1814.

ni d'une telle ingratitude. Le peuple français se tiendra à la hauteur de sa puissance, à la hauteur du danger : il ne sera ni plat courtisan comme le Sénat, ni frondeur comme le Corps Législatif; entraîné par la loyauté du patriotisme de Carnot, le plus héroïque comme le plus désintéressé, le peuple français fera son dernier effort pour soutenir Napoléon. Le 16 nov. le Gouvernement demanda une levée de trois cents mille hommes, qui lui fut accordée par le Sénat; de plus, il mobilisa trente Légions de la Garde nationale, pour tenir les places fortes de la frontière et de l'intérieur. Mais l'Assemblée législative, pour avoir osé faire des remontrances empreintes d'une irrévérentieuse amertume, fut dissoute sur-le-champ.

Les alliés avaient une si grande hâte d'en finir avec Napoléon, que l'hiver même n'avait ni interrompu, ni suspendu leurs opérations militaires. Vers les derniers jours de 1813, un million de coalisés fond sur la France, et c'est sur le sol même, et au cœur de cette belle et grande nation que le sort des armes va décider de ses destinées.

Napoléon voyait bien qu'il s'agissait plus que jamais d'une lutte à mort, et que lui seul en

était l'enjeu : aussi trouva-t-il son génie à la hauteur de sa gloire, et proportionné aux dangers qui le menaçaient. Mais il s'abusait encore sur la puissance de son nom, sur le prestige de son immense renommée, sur ses moyens de résistance, et surtout sur les sympathies de la France : il ignorait, pour son malheur, les trames de ces âmes ignobles qu'il avait cependant gorgées d'honneur et de richesse, et qui soulevaient déjà en secret l'opinion contre lui. Il commit la grande faute, dans cette lutte suprême, de ne pas réunir sous sa main toutes ses armées, celles entr'autres qui étaient dispersées en Italie et sur la frontière d'Espagne. Le secours d'Eugène et de Soult aurait rétabli l'équilibre des forces et les chances des combats, d'autant plus qu'il aurait eu ainsi un moyen plus puissant d'étouffer les noires machinations qui se tramaient sur ses derrières et dans le cœur de la France ; car aujourd'hui la voix inexorable de l'histoire constate que jamais nation ne fut, plus que la France à celle époque, pleine de lâches et de traîtres, de traficants infames aussi bien de leur conscience et de leur nom, que de la gloire, de la liberté, de l'intégrité de leur patrie.

Napoléon bat les alliés à Brienne, à Champ-Aubert à Montmirail, à Arcis-sur-Aube, à Vitry.

Congrès de Châtillon.

Les coalisés avaient franchi le Rhin, et ils marchaient sur Paris. Assailli de toute part Napoléon se multiplie ; il est partout, partout il se bat en désespéré. Après la belle victoire qu'il remporte sur Blücher à Brienne (29 janvier 1814), il bat les Russes à Champ-Aubert (10 février) : il bat de nouveau les Prussiens de Blücher à Montmirail (11 février), il les met en pleine déroute à Vauchamp (14 février) ; et à Château-Thierry (17 février) il bat les Autrichiens de Schwartzemberg. Battus sur la Seine et sur la Marne les coalisés firent des ouvertures de Paix : un congrès s'ouvrit à Châtillon. Napoléon y avait envoyé Caulincourt. Mais ces ouvertures n'étaient qu'un leurre perfide : les alliés ne voulaient pas la paix ; ils ne voulaient que se refaire de leurs pertes et reprendre haleine ; pour cela il leur suffisait de gagner du temps en attendant leurs renforts, partis du centre de l'Allemagne, et qui s'avançaient à marches forcées. Les hostilités continuèrent donc avec plus d'acharnement de part et d'autre. Le 1.er mars, Napoléon bat les Prussiens à la Ferté ; mais le 10 il essuye un échec à Laon, au même moment où Augereau le trahissait en livrant Lyon aux mains des généraux autrichiens Bianchi et Bubna (10 mars).

Dix jours plus tard les aigles de l'Empereur remportent encore de nouvelles victoires sur Schwartzemberg à Arcis-sur-Aube et à Vitry (20 et 23 mars) : mais le sort des armes le trahit et change subitement (le 24 mars) à la Fère-Champenoise.

Dans toute la série de ces combats opiniâtres la Garde-d'Honneur, et surtout le 3.me régiment commandé par le Baron Annibal De Saluces, se signalèrent par une bravoure admirable, et digne d'un meilleur sort : les batailles de Fontaine entr'autres, de Béfort, d'Épernay rappelleront à jamais leurs efforts héroïques : Épernay surtout, où le Baron De Saluces à la tête de son régiment fournit des charges si vigoureuses et si brillantes, qu'il mit en pleine déroute un corps de dragons russes, et leur prit quatorze pièces d'artillerie.

Exploit du Ch. Annibal à Epernay.

Mais le combat de la Fère ouvrait aux coalisés les portes do Paris. A l'approche du danger le conseil de régence, après une discussion fort animée, décida que l'Impératrice et le roi de Rome quitteraient la capitale. Cependant les habitants voulaient encore faire un dernier effort de résistance : le brave maréchal Moncey chef de la Garde nationale, et à la tête des miliers de volontaires et surtout des jeunes élèves des

écoles militaires, fit toutes les dispositions pour la défense de la capitale. A la barrière de Clichy la fortune leur sourit un instant. Mais que pouvait gagner le plus bel élan de patriotisme, quand, du sein même de la capitale, la trahison consommait son œuvre ténébreuse ! Talleyrand avait gagné Marmont, il l'avait entraîné à signer la capitulation de Paris (30 mars). Le lendemain les coalisés y firent leur entrée triomphale.

A cette double nouvelle, de la fuite de l'Impératrice et de son fils, et de la capitulation de Paris, Napoléon vit enfin que toute ressource était épuisée et tout espoir évanoui ; il vit que la destinée avait décidé de son sort. Son parti fut pris instantanément, et il signa l'acte d'abdication en faveur de son fils, (acte du 4 avril) : car il croyait que ce n'était qu'à sa personne que les coalisés en voulaient; et il ne pouvait se persuader qu'ils eussent juré l'anéantissement de sa Dynastie : il se trompait, et fut victime de cette illusion.

C'était moins la chute de l'homme que les coalisés voulaient, que l'abdication de son système et de toute sa Dynastie. A Châtillon peut-être se seraient-ils contentés de l'éloignement de sa personne ; mais depuis que la trahison avait triomphé, depuis la capitulation de Marmont,

ils voulaient en finir à tout jamais avec tout ce qui portait le nom de Napoléon ; son ombre seule leur faisait peur ; d'autant plus que le Sénat venait de proclamer la déchéance de Napoléon, et déclarer l'armée et le peuple déliés du serment qu'ils lui avaient prêté : toutes ces circonstances venaient à l'appui des conditions impérieuses des alliés qui dictaient la loi.

Le Sénat proclame la déchéance de Napoléon.

Vaincu par le sort, et pressé par la plupart de ceux qui l'entouraient, Napoléon se résigna à consommer le sacrifice, et il signa l'acte d'abdication telle que les coalisés la lui imposaient. Sur-le-champ les Princes alliés signèrent le premier Traité de Paris (11 avril). Le rappel des Bourbons était la conséquence nécessaire de tous ces grands événements : et Napoléon dut se résigner à abandonner la France qu'il avait trop pressurée, et à aller prendre possession de l'île d'Elbe que les coalisés lui avaient laissée en principauté indépendante, ou comme une fiche de consolation extrême, ou comme une sanglante dérision.

Premier Traité de Paris.

Le 20 avril à midi, Napoléon descendit de ses appartements à Fontainebleau, et il fit ses adieux à la France et à son armée réunie dans la cour du Cheval-Blanc. Il se fit apporter ses

Napoléon fait ses adieux à la France en quittant Fontainebleau.

aigles, et il les embrassa ; il embrassa toute son armée dans la personne du brave général Petit. Napoléon, malgré la fierté de son âme, ne put retenir une larme, et aussitôt tous ces vieux soldats, impassibles devant la mort, fondirent en sanglots. Scène émouvante, dont l'histoire offre peu d'exemple ! Scène qu'un autre Roi malheureux, Charles-Albert, trente-cinq ans plus tard, vaincu, atterré par la fortune devait répéter sur les remparts de Novare en faisant ses derniers adieux tout à la fois au trône, à ses fils, à sa brave armée, à sa patrie, à l'Italie pour aller mourir dans un exil volontaire aux confins de l'Europe, à Oporto !

Napoléon s'arrachant à cette scène nâvrante donna le signal du départ. Accompagné du Grand-Maréchal du palais Bertrand, et des généraux Drouot et Cambronne, il quitta Fontainebleau et s'achemina par la route de Lyon vers les rivages de la Méditerranée.

Tout été donc consommé ; les événements, ces terribles coups d'un destin devenu tout-à-coup ennemi, bien plus que les opérations et les succès militaires des coalisés, et par-dessus tout cela les déterminations prises par le Sénat et par l'Assemblée législative, avaient atterré le

colosse, et brisé les liens qui unissaient la France à Napoléon.

Ces mêmes déterminations avaient également rompu les liens qui attachaient les corps de troupes italiennes à la cause de l'Empereur et de la France. Ils étaient donc rendus à leur liberté; et, déliés do tout engagement envers le nouvel ordre de choses qui surgissait en France, ils avaient hâte de revoir leur patrie.

Devenu ainsi maître do ses actions et de sa personne le Chev. Annibal De Saluces, avant de quitter définitivement la France et retourner dans son pays natal, voulut visiter l'Angleterre et son immense capitale. Son intelligence élevée, trempée aux fortes et profondes études, et habituée à la recherche des causes des grands événements qui s'étaient déroulés sous ses yeux, devait être empressée d'étudier, sur les lieux, le caractère et la puissance de cette nation insulaire, qui venait de jouer un si grand rôle dans les guerres contre Napoléon. Sans doute le hazard et la trahison avaient puissament aidé les desseins de ce Gouvernement; mais il n'est pas moins incontestable qu'il n'avait pu arriver au dénouement de ce grand drame que par l'opiniâtreté de sa diplomatie et par d'immenses

Le Ch. Annibal quitte le service de la France.

Il fait un voyage en Angleterre.

sacrifices pécuniaires. — Un grand Homme d'État de cette nation, Williams Pitt, ennemi juré de la France et de Napoléon, avait beaucoup contribué à sa chute. Cet illustre fils de Lord Chatam, était entré au pouvoir à l'âge de vingt-trois ans, et l'avait conservé jusqu'à sa mort (1806), sauf le bref intervalle de deux ans (de 1802 à 1804) que dura la paix d'Amiens. Pendant ces vingt-deux ans de pouvoir Pitt avait été l'âme des premières coalitions qui s'étaient levées contre la France et contre Napoléon. L'habileté de sa politique, ses menées, son opiniâtreté, mais plus que tout cela les sacrifices pécuniaires qui avaient augmenté de seize milliards la dette nationale, avaient été la force motrice de cette lutte acharnée. — Si, en 1804, lorsque Pitt tenait encore le pouvoir, la grande pensée qui avait créé le camp et la flotille de Boulogne eût eu son accomplissement; si, au lieu d'aller cueillir les lauriers d'Austerlitz, Napoléon se fût jeté à travers la Manche sur la capitale de l'empire britannique, Dieu seul a le secret des conditions et des suites qui en seraient résultées pour l'Europe. Mais les rôles avaient grandement changé depuis : alors l'Angleterre était menacée dans son existence, aujourd'hui elle était victorieuse. Le Léopard

tenait dans ses griffes l'Aigle qui l'avait fait trembler si long-temps; et Napoléon était vaincu et anéanti, moins par les armées que par les trésors de l'Angleterre.

Le Chev. Annibal De Saluces devait donc avoir un intérêt tout spécial à visiter l'Angleterre, non avec la curiosité futile du touriste, mais avec le coup d'œil observateur du philosophe. Profitant du repos qui venait de lui être rendu, il franchit le détroit, et alla passer quelques mois à Londres.

Il est rappelé en France, et pressé de rester attaché à l'armée de cette Monarchie. Il refuse, et rentre dans sa patrie.

Il y séjournait à peine depuis trois mois, qu'il reçut une dépêche de l'Inspecteur général de la cavalerie de l'armée française qui l'invitait instamment de revenir à Paris. Il y retourna sur-le-champ. Mais aucune instance ne put l'amener à prendre de nouveaux engagements avec le Gouvernement qui venait d'être établi en France, quelque brillantes que fussent les promesses qu'on lui fit à cette fin. Il resta encore trois mois à Paris, pendant lesquels il mit ordre à ses affaires; il revit ses compagnons d'armes, ses collègues aux emplois de la Cour, ses nombreux amis dans toutes les branches de l'administration : il leur fit ses adieux. Dans ces doux épanchements d'une amitié cimentée par les dangers communs et par une gloire commune,

la belle âme du Chev. Annibal De Saluces éprouva des joies, qu'il se plaisait encore à rappeler dans ses vieux jours. Enfin dans les derniers jours du mois d'octobre il quitta définitivement Paris, pour revenir dans sa patrie, qui venait de reconquérir sa liberté et son indépendance, depuis la chute de Napoléon.

Pendant les six mois que le Chev. Annibal De Saluces passa à Londres et à Paris, de grandes choses s'accomplissaient en Piémont.

Capitulation de E. Beauharnais à Schiarino-Bizzino. Manifeste du prince De Schwartzemberg (15 avr.), à Paris. Restauration du Piemont. Conseil de Régence.

L'abdication de Napoléon à Fontainebleau et son départ pour l'île d'Elbe avaient été suivis de la convention militaire de Schiarino-Bizzino, par laquelle le prince Eugène Beauharnais vice-roi d'Italie s'obligeait à évacuer toute la péninsule et à repasser les Alpes. Mais il fallait rendre au Piémont son indépendance et sa dynastie de Rois. C'est ce que fit le prince De Schwartzemberg au nom des Princes alliés. Par son manifeste de Paris du 15 avril, il replaçait le Piémont sous l'autorité souveraine de la R. Maison de Savoie. Il en confiait provisoirement le gouvernement militaire au général autrichien Bubna. Quant à l'administration civile il instituait un Conseil de régence présidé par le Marquis De S.t-Marsan, et composé du Chev. Thaon De Revel, du Comte

Valesa, du Comte Balbo, du Comte Serra d'Albugnan et du Comte Alexandre De Saluces : celui-ci avait en même temps la charge de secrétaire du conseil. Ce conseil devait administrer le pays jusqu'au retour du roi Victor-Emmanuel I.

Mais avant que ce conseil entrât en fonction, il fut stipulé une convention spéciale entre les délégués du prince Borghèse et ceux des généraux Bianchi et Benthinck, par laquelle il était convenu que les troupes françaises évacueraient le Piémont, et qu'elles remettraient, dans le terme de douze jours aux mains des troupes alliées les places fortes d'Alexandrie, de Gavi, de Savone, de Coni, de Fenestrelle, et de Turin.

Ainsi finit la domination française en Piémont. Le prince Borghèse quitta Turin, ainsi que le préfet Alexandre De Lameth, dont l'administration sage, active et modérée a laissé de profondes traces dans le pays et dans le cœur de ses habitants.

Le conseil de régence s'était constitué dès les premiers jours de mai.

Le 20 du même mois les abords et les rues de la capitale étaient remplis d'une foule immense empressée de saluer le retour du bon roi Victor-

Emmanuel I, qui, seize ans auparavant, avait été arraché à sa patrie par la force des armes.

Second Traité de Paris.

Cependant l'œuvre de la restauration n'avait été jusques-là qu'ébauchée : il fallait la parachever et la rasseoir sur ses bases. La première convention de Paris du 11 avril avait déblayé le terrain de l'homme qui l'avait rempli de la gloire de son nom et de la grandeur de son pouvoir : l'essentiel aujourd'hui était de placer l'Europe dans des conditions telles que le retour de l'ancien ordre de choses pût s'harmoniser avec ce que la Révolution de 89, les progrès de la société et l'empire de Napoléon avaient fait de bien et de sage, selon les lois du progrès et du perfectionnement social. C'est ce que fit le Traité de Paris du 30 mai 1814. Ce Traité consacrait en quelque sorte l'édifice social élevé par le génie de Napoléon : il donnait des promesses pour l'avenir, et des garanties pour le passé tant aux citoyens en particulier, qu'aux Gouvernements eux-mêmes : mais promesses et garanties qui malheureusement ne reçurent pas de sitôt leur accomplissement ; car elles furent ou faussées, ou entravées, ou même rétractées par une réaction imprudente, et grosse de funestes déchirements qui ne pouvaient tarder d'éclater. Ainsi

veut le destin de l'humanité : après qu'elle a été bouleversée par la tempête, avant qu'elle ne reprenne son assiette régulière, son état normal et rationnel, elle subit encore de violentes oscillations qui l'emportent alternativement vers des principes contraires, et vers des aspirations opposées entr'elles.

Dès le mois d'octobre, avons-nous dit plus haut, le Chev. Annibal De Saluces était revenu en Piémont. Rentré au sein de sa famille il en savourait toutes les joies; il s'abandonnait aux jouissances si pures de l'amitié, il partageait son temps entre ces doux épanchements de l'âme, dont il était resté privé pendant tant d'années passées dans les camps, et l'étude des sciences militaires, ou la méditation sur les grands événements dont il avait été spectateur. Les douceurs du présent, la gloire et les souvenirs du passé l'absorbaient entièrement, et il jouissait ainsi d'un repos qui lui était aussi cher que nécessaire. Doué de qualités aimables et attrayantes, objet de l'estime universelle, et portant au front une auréole de gloire qu'il avait conquise sur tant de champs de bataille, le Chev. Annibal se trouvait heureux de la solitude et du recueillement de la vie privée; et, certes, cette solitude

Le Ch. Annibal rentre dans sa famille et dans la vie privée.

pouvait lui suffire, eut-elle été moins riche de souvenirs et de gloire !

Le roi Victor le nomme Sous-adj-gén. et Lieut-colonel.

Mais le bon roi Victor-Emmanuel ne pouvait laisser de si hauts mérites enfouis dans l'obscurité. Par lettres patentes du 1er mars 1815, il donna au Chev. Annibal De Saluces le titre de *sous-adjudant général* au département de la cavalerie et des dragons, et lui conféra en même temps le grade de *lieutenant-colonel*. Les expressions de ces lettres patentes sont trop honorables pour qu'il ne soit pas permis de les citer textuellement :

« Nei varii carichi, y est-il dit, coperti dal » Cavaliere Annibale Di Saluzzo, Di Monesiglio » e Di Valgrana nel reggimento di Savoia-Cavalleria, e nel carico particolarmente di *ajutante* » *maggiore*, diede egli a conoscere quanto sia » vantaggioso al nostro servizio il destinare ai » medesimi carichi uffiziali che alle doti di » capacità, attività e zelo riuniscano un maturo » studio delle cose relative al mestiere delle » armi, mentre continui sono i motivi di soddisfazione che ci risultano dai servizj che le » cognizioni da lui acquistate lo posero in grado » di renderci in tutto il corso della sua carriera. » Passato egli, per le vicende dei tempi, sotto

» esteri vessilli vi si distinse in modo, coi pre-
» gevoli suoi portamenti, che ottenne, a gloria
» del nome piemontese, i superiori gradi della
» milizia. Per il che etc. »

Empressé de correspondre à la confiance de son Roi, le Chev. Annibal se consacra à ses nouvelles fonctions avec ce zèle infatigable qu'il déploya toujours dans l'exercice de ses devoirs.

Retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Les cent jours.

Mais un événement extraordinaire venait d'éclater. Napoléon, étouffant pour ainsi dire dans les étroites limites de l'île d'Elbe, et poussé par les aveugles excès de la réaction qui débordait à Paris, venait de débarquer inopinément à Cannes, le 1.er mars 1815, accompagné des généraux Bertrand et Drouot. Cambronne commandait les trois cents grenadiers de la vieille Garde qui avaient spontanément partagé la captivité de l'Empereur dans l'île d'Elbe.

En même temps Murat, roi de Naples, à la tête de son armée envahissait l'Italie centrale, dans le but de favoriser l'audacieuse entreprise de Napoléon et ses nouveaux desseins. Mais tous ses efforts furent vains. Vaincu par les Autrichiens il s'enfuit sur une frêle embarcation, et il aborda aux côtes de Provence (XIV).

Napoléon traversait la France, porté comme

en triomphe par les populations des villes et des campagnes qui se pressaient sur ses pas. Le manifeste qu'il lançait du golfe Juan, le 4 mars, à la France et à l'Europe proclamait hautement ses nouveaux projets. Mais le seul fait de son retour de l'île d'Elbe menaçait l'Europe de nouveaux dangers (xv).

Déjà l'Empereur était arrivé à Fontainebleau; et, le 20 mars 1815, cette magnifique résidence des rois revoyait triomphant celui qui en était parti le 20 avril précédent vaincu et terrassé : et le soir du même jour l'ardent Excelmans avait arboré le drapeau tricolore à Paris, et l'avait fait flotter du haut des Tuilleries. — A l'approche de Napoléon, Louis XVIII s'était enfui à Gand, et le Duc d'Angoulême était tombé dans les mains des napoléoniens : mais Napoléon donna sur-le-champ ordre de le remettre en liberté, et lui donna même un sauf-conduit pour qu'il pût se retirer, sans être inquiété, à la frontière d'Espagne. Ce fut un bel acte d'humanité : il n'avait que trop de la tache du sang du Duc d'Enghien !

A l'aspect de cette crise inopinée les Potentats de l'Europe, pour conjurer l'orage qui grondait, avaient cimenté plus étroitement leur alliance

stipulée par le Traité du 25 mars 1815. — Napoléon de son côté tâchait de se captiver les esprits et l'opinion, de s'attacher le cœur de la France. A cette fin, il avait, par son décret du 13 mars, convoqué une *Assemblée constituante.* Mais comme les temps pressaient, avant même que cette Assemblée ne fût réunie, il promulga par son édit du 22 avril le fameux *acte additionnel aux Constitutions de l'Empire* : néanmoins il voulut que cette nouvelle Constitution fut consacrée par le suffrage universel de toute la France; pour cela il la soumit à l'acceptation, soit à la sanction du peuple réuni en assemblées primaires en *Champ de Mai.*

Napoléon avait audacieusement jeté le gant à l'Europe : l'Europe le recueillit. Les hostilités recommencèrent sur-le-champ. Napoléon partit de Paris le 12 juin; il se dirigea vers la frontière de Belgique, où les coalisés avaient concentré toutes leurs forces. Les premiers succès furent pour Napoléon; il battit les Prussiens à Fleurus (15 juin); le lendemain (16) il mit en pleine déroute Blücher à Lignes, et lui met vingt-cinq mille hommes hors de combat. Deux jours après il les affronta à Waterloo (18) : là le grand drame eut son dénouement dans des flots de sang. Campagne de 1815.

Le Ch. Annibal est fait chef d'état-maj. du corps du Gen. Saint-Michel, qui se porte devant Grenoble.

Il est nommé colonel de cavalerie.

Pendant que ces événements se déroulaient sur la frontière du Nord de la France, une armée Austro-Sarde franchissait les Alpes. Le Roi de Sardaigne, quoiqu'il n'eût pas eu le temps de réorganiser son armée, fournit néanmoins un corps de quinze mille hommes commandé par le général Comte De La Tour, qui fut placé sous les ordres supérieurs du général en chef autrichien, le maréchal B.on De Frimont. Ce corps d'armée piémontaise entra en France par la frontière de Savoie. Après de sanglans combats il s'empara par capitulation de Grenoble, place forte de premier rang. Peu de temps après, le roi Victor-Emm. envoya un autre contingent conduit par le général Comte De Saint-Michel, lequel s'était choisi pour chef d'état-major le Chev. Annibal De Saluces. Ce corps passa les Alpes au col du Montgenèvre : il investit, et prit les forts de Briançon ; et, après avoir opéré sa jonction, sous Embrun, avec le gros des troupes du général De La Tour, il marcha sur Gap.

Ce fut au moment où le Chev. De Saluces se trouvait à Embrun, qu'il reçut son brevet de colonel de cavalerie. Toujours égal à lui-même, il déployait la plus grande activité et toutes les

ressources de son intelligence pour prévenir, ou pour réprimer les désordres, et pour vaincre obstacles que ces populations alpestres, soit par ignorance, soit par esprit malveillant, auraient pu susciter contre les plans des alliés. C'est ainsi qu'il accourut pour réprimer les criminels attentats des habitants de Pratmori, qui, dans la nuit du 12 au 13 septembre, avaient incendié cinquante-trois maisons du village de Saint-Chaffray.

Le 18 juin, la dernière heure de la vie politique de Napoléon avait sonné dans les champs de Waterloo : il avait été vaincu et terrassé pour ne plus se relever. Le lion que les alliés, dans la joie de leur triomphe, ont élevé sur le champ de bataille dira à la postérité — *C'est ici qu'il est tombé* — et sera à jamais le monument d'une grande infortune, de la chute d'un colosse. Alors Napoléon vaincu, anéanti retournait précipitamment à Paris, et il renonçait pour la seconde fois au trône en faveur de son fils Napoléon II : cet acte fut aussitôt ratifié par les Chambres du Corps Législatif. Mais les intrigues de Fouché, de Talleyrand et consorts avaient bien plus contribué à saper le trône de Napoléon que sa propre défaite à Waterloo. Dès que cette chute Waterloo.

fut consommée, Fouché ne rougit pas de se faire le geolier de celui qui avait été son bienfaiteur et son maître. Napoléon, après avoir été confié à la garde immédiate du général Becker, quitta sa résidence de la Malmaison, et se dirigea à Rochefort, d'où il avait la pensée de s'embarquer pour les États-Unis d'Amérique, comme il en avait eu la promesse du Gouvernement provisoire, de ce même Gouvernement qu'il avait établi de sa pleine autorité pour administrer la France.

Seconde abdication de Napoléon. Il est déporté à Sainte-Hélène.

Mais cet acte d'abdication, tel que Napoléon l'avait rédigé, était loin de satisfaire les alliés. La victoire leur donnait d'autres exigences : leur but était d'en finir à jamais avec la personne de Napoléon et avec sa Dynastie. Son ombre seule, son nom eussent pu être un danger permanent, ou une menace contre le nouvel ordre de choses qu'ils voulaient établir en Europe. Il fallait que l'abdication fut absolue et sans aucune réserve pour son fils. Napoléon la signa de nouveau telle qu'on la lui imposait : alors tout fut consommé.

Napoléon, fixe dans la pensée de passer en Amérique, s'était adressé au capitaine anglais Maitland pour lui demander un sauf-conduit sous le couvert duquel il pût traverser les croi-

sières anglaises, ou du moins de se rendre en Angleterre. Il avait même écrit à cette fin au Prince régent « Nouveau Témistocle, disait-il » dans cette lettre, je viens m'asseoir au foyer » du peuple anglais, et je me place sous la » protection de ses lois. » — Il fut reçu à bord du *Bellérophon*; mais ce ne fut point pour être transporté en Amérique, ni même en Angleterre, mais bien pour être jeté sur un rocher sauvage, inhospitalier, perdu dans l'immensité de l'Océan. Il fit voile vers l'île de Sainte-Hélène. Un décret du Gouvernement de Londres, non d'hospitalité comme il l'avait demandée, mais de déportation, frappait l'Empereur. Cet acte fut une perfidie dont la tache restera à jamais au nom Anglais.

Les Puissances alliées pouvaient donc désormais reposer en paix ! Aucune entrave ne menaçait de s'élever contre leurs plans de restauration. Alors Louis XVIII rentra à Paris, sous le couvert des drapeaux étrangers.

Dès que les armées de la Sainte-Alliance eurent atteint leur double but, elles ne pouvaient avoir aucun motif de prolonger leur occupation du sol français. Ainsi les troupes piémontaises repassèrent les Alpes, vers la fin de l'automne de 1815, glorieuses des combats qu'elles avaient

livrés, à la prise de Grenoble, et dans les vallées de la Haute-Savoie et de la Tarentaise, où le dernier régiment français commandé par le colonel Bugeaud (naguère maréchal de France et duc d'Isly) voulut encore, avant d'évacuer la Savoie, cueillir de vains et inutiles lauriers au pont de l'Isère sous Conflans.

Le Ch. Annibal est fait adjudant-génér. chef d'état-maj. de la Division de Novare.

Il fait le réglement pour le service de la cavalerie.

Quatre mois étaient à peine écoulés depuis que les troupes sardes étaient rentrées en France, que le roi Victor-Emmanuel, qui faisait le plus grand cas de l'expérience, des lumières, de l'activité et des hautes qualités du Chev. Annibal De Saluces, et qui appréciait surtout son attachement dévoué et fidèle à la couronne, le promut, par brevet du 6 févr. 1816, au grade d'*adjudant-général*, chef d'état-major de la division de Novare, sous les ordres du gouverneur, lieutenant-général Comte De La Tour.

Mais comme le général De-La Tour était encore retenu par le commandement du corps d'armée qu'il avait si dignement conduit sur le chemin de la gloire lors de l'expédition de France, pour cette raison le Chev. Annibal n'avait pas encore pu prendre possession de ses nouvelles fonctions comme chef d'état-major à Novare. Mais le Roi voulut utiliser ce temps de repos du Chevalier

Annibal, et le nomma membre de la commission spéciale chargée de compiler un nouveau réglement qui renfermât toutes les instructions, les éléments, la théorie d'évolutions et de manœuvres propres au corps de cavalerie et de dragons. Ce règlement fut formé dans le bref espace de deux mois et soumis à l'approbation du Roi, qui, en le sanctionnant, donna de justes éloges à la commission et surtout au Chevalier Annibal De Saluces qui avait eu la plus grande part dans cette rédaction, et où il avait donné des preuves lumineuses de l'expérience scientifique, théorétique et pratique de cette branche importante du service des armées.

Ce fut au moment où il travaillait avec tant de zèle, je dirais même avec tant d'amour, à la compilation de ce réglement que le Roi lui accorda la décoration de l'*Ordre militaire de Savoie* qu'il venait de fonder. **Il reçoit la décoration de l'Ordre-Milit. de Savoie.**

Aussitôt que le réglement pour la cavalerie eut reçu la sanction du Roi, le Chev. Annibal De Saluces se rendit à sa destination à Novare. Cette nouvelle charge, épineuse et délicate aussi bien que laborieuse, devint l'objet de son zèle actif et intelligent, et surtout d'une sollicitude marquée au coin de la modération. D'après

l'organisation militaire en vigueur à cette époque dans notre pays, on sait que le chef d'état-major des divisions militaires était la cheville ouvrière de cette branche principale de l'administration publique : il était tout à la fois l'œil et le bras des gouverneurs locaux. Ceux-ci, quoiqu'ils fussent principalement chargés de l'instruction, de la discipline et du mouvement des troupes de leur district respectif, embrassaient néanmoins outre cela, dans leur sphère d'action, toutes les autres branches du service militaire, telles que les opérations de la levée, l'équipement, les subsistances, les hôpitaux militaires, et les réformes des soldats sous les armes.

Mais il était une autre partie essentielle de la charge des gouverneurs de division. C'était la haute police.

Si les attributions de chef d'état-major exigeaient, en temps ordinaires et calmes, une grande intelligence et une activité infatigable, elles en exigeaient bien davantage dans les temps exceptionnels, tel que l'époque dont nous parlons. Dans les moments de transition, toujours difficiles et critiques, parce qu'il s'agit alors de refaire et de réformer, il faut dans les officiers publics beaucoup de tact et surtout un grand

fond d'impartialité et de calme. Mais l'administration militaire, à cette époque, était beaucoup plus épineuse et plus compliquée que toute autre; car elle comprenait trois éléments qu'il fallait fondre ensemble, les coordonner et les harmoniser; éléments souverainement disparates d'esprit et de tendances, de souvenirs et de sympathies; il s'agissait de réunir en une seule armée et sous les mêmes drapeaux les vieux soldats de la guerre des Alpes avant 1798, les débris glorieux des guerres napoléoniennes, et les nouvelles recrues dont on remplissait les cadres des différents corps. Combien de tact, quelle modération, quel caractère de conciliation ne fallait-il pas pour inspirer à ces différents éléments le même esprit, la même discipline, tout comme ils avaient le même uniforme et le même drapeau? Le Chev. De Saluces s'acquitta de cette tâche délicate à la satisfaction commune tant du Gouvernement que de l'armée. C'est que sa haute intelligence n'avait rien d'exclusif, ni de dogmatique dans l'application des principes; elle prenait le bien là où il se trouvait et selon les garanties qu'il rencontrait. Profondément attaché à son Roi, il ne l'était pas moins à son pays; et il était convaincu que le bien public

exigeait le syncrétisme des diverses conditions politiques que le pays avait traversées naguère, et dont il portait encore les traces dans ses monuments, dans son opinion, souvent dans son cœur.

Le Chev. De Saluces remplissait depuis trois ans cette charge délicate et laborieuse, quand surgit un incident, qui pouvait entraîner de graves complications, et dans lequel il déploya toute la fermeté de son caractère et un vif amour de l'honneur et de l'indépendance de son pays. Des soldats autrichiens, de garnison sur la frontière Lombarde et surtout à Pavie, attirés par la modicité du prix des vivres et surtout du vin sur l'État Sarde, peut-être mus par l'outrecuidance propre à ceux qui se sentent plus forts, se permettaient fréquemment de franchir la frontière du Tésin, et venaient porter d'insolentes bravades dans plusieurs bourgs du Piémont situés sur l'extrême frontière : souvent l'ivresse leur faisait commettre des désordres révoltants qui avaient causé une vive exaspération dans l'esprit des habitants. Le Gouvernement Sarde, dès qu'il fut informé de cette grave infraction du droit des gens et des règles de convenance de bon voisinage, avait fait des plaintes réitérées

aux autorités du royaume Lombard-Vénitien. Mais, soit que ces bravades provocatrices fussent inspirées à dessein par les chefs militaires, soit faiblesse du Commandant de Pavie d'où ces soldats venaient en plus grand nombre en-deça du Tésin, ces justes et fermes réclamations étaient jusques-là restées sans effet. Le gouverneur général affichait de faire la sourde oreille, et ne faisait rien pour redresser ses graves excès.

Cependant le Gouvernement Sarde ne pouvait pas laisser passer impunies ces ignobles provocations : sa dignité, son honneur, son indépendance, le bien de ses sujets exigeaient impérieusement quelque mesure énergique pour obtenir enfin le redressement de ces excès. Le Roi chargea le Chev. Annibal De Saluces de se rendre à Milan auprès du général Bubna pour lui porter ses justes plaintes, et les appuyer de toutes les raisons d'un gouvernement indépendant et fort de son droit. Le Chev. Annibal s'acquitta admirablement de cette délicate mission, dont le résultat fut que ces intolérables excès ne se renouvelèrent plus dès-lors, et que les paisibles habitants de la riche province de Lumelline n'eurent plus à redouter de telles insolences, et purent reposer en paix sous l'égide

de l'administration tutélaire du gouverneur Comte De La Tour, et de son digne chef d'état-major.

Il est nommé gouverneur de la division de Nice, et créé major-général.

Le Chevalier Annibal De Saluces avait donc acquis des titres à l'amour de ses subordonnés et à la confiance du roi. Aussi Victor-Emmanuel lui donna-t-il (juin 1820) un témoignage éclatant de sa haute satisfaction pour les éminens services qu'il avait rendus au pays dans sa charge de chef d'état-major : il lui donna le commandement général de la division militaire de Nice, avec la charge et la représentation de gouverneur. Quatre mois après, il le promut au grade de major-général de cavalerie.

La restauration datait déjà de quatre années: et cependant le pays n'avait pas encore repris ni sa physionomie, ni son assiette normale. Les intentions si bonnes et si loyales de l'excellent roi Victor-Emmanuel I n'avaient pu réussir à replacer le pays dans un état régulier et calme. Aussi un mécontentement sourd couvait-il sous la cendre; et un œil tant soit peu clairvoyant eût pu dès-lors pressentir quelque sinistre événement dans un avenir plus ou moins rapproché.

L'état du pays était dans une condition

violente. Soit que l'œuvre du Congrès et des Traités de Vienne eût été incomplète et qu'elle reposât sur des bases fausses et irrationnelles, soit que les Princes restaurés se fussent laissés entraîner par le courant d'une réaction aveugle, soit qu'ils ne connussent pas, ou ne voulussent pas connaître, les justes besoins des temps nouveaux, soit enfin que l'arc fût trop tendu, il est de fait que, à cette époque, les esprits étaient pour la plupart mécontents, tous inquiets. Les hommes sages et modérés, tels que le Marquis De S.t-Marsan, le Comte De La Tour, les frères Alexandre et Annibal De Saluces, le Comte Balbo, Ferdinand Dal Pozzo, et d'autres déploraient en secret la marche fausse et périlleuse du Gouvernement, et ils prévoyaient que le vaisseau de l'État allait bientôt sombrer.

Les sociétés secrètes s'emparèrent de ce mécontentement et l'exploitèrent à leur profit. C'est dans les montagnes de la Calabre qu'était le foyer de ces sociétés. Le *carbonarisme* y était né : et delà il s'était rapidement propagé dans toute la péninsule. Ce génie du mal grandissait chaque jour davantage. Il y eut des rois qui eurent la coupable niaiserie de cajoler le carbonarisme, se croyant assez forts pour le diriger

dans leur propre intérêt. Ferdinand, roi de Naples, s'était fait renvoir *Carbonaro*, l'insensé ! il en devait être bientôt la première victime. Partout où la réaction monarchique s'était montrée plus exclusive et plus inconsidérée, là le carbonarisme avait recruté un plus grand nombre d'adeptes, et il y gagnait tout le terrain que le monarchisme perdait, par sa propre faute, dans l'esprit et dans l'opinion des peuples. Aussitôt que le moment propice se fut présenté, le carbonarisme avait jeté le masque et avait couru aux armes. L'Espagne d'abord, puis le royaume de Naples furent ébranlés, et mis à deux doigts de leur ruine. Le Piémont était condamné par les mêmes causes à essuyer la même crise. C'était surtout dans les rangs de l'armée que le carbonarisme comptait le plus grand nombre de ses adeptes.

Il était donc dans les destinées de notre pays que ces sociétés fatales corrompissent les élans les plus nobles et généreux. Il est à croire que ce redressement des torts et des excès des réactionnaires aveugles se serait accompli de lui-même, et par la seule force de la justice et de l'opinion publique. Déjà le roi Victor-Emmanuel, s'appercevant de la marche fausse et

dangereuse que des amis aveugles lui avaient fait suivre jusques-là, avait changé de système de gouvernement. De nouveaux hommes avaient été appelés au timon des affaires. Ces hommes éminens, doués d'une haute intelligence, et dévoués corps et âme au bien de leur pays et à la splendeur de la couronne, connaissaient le caractère et les besoins des temps, et ils donnaient par eux-mêmes les plus solides garanties d'un changement radical de système. Des hommes tels que le Marquis De Saint-Marsan, le Comte Balbo, le Comte Alexandre De Saluces avaient le vouloir ferme et arrêté, aussi bien que toute la capacité nécessaire, pour faire sortir le char de l'État de la fatale ornière où il gémissait depuis quatre ans, et pour donner enfin une juste satisfaction aux raisonnables désirs du pays. Malheureusement, ces hommes sages furent bientôt débordés; et les plus mauvaises passions virent paralyser leurs généreux efforts.

Révolution de 1821. Abdication de Victor-Emm. I.

De graves symptômes commençaient à se montrer ça et là. Des troubles et des désordres parmi le peuple, l'indiscipline dans les rangs de l'armée, préludaient à l'explosion du volcan. Le clergé avait signalé le danger imminent, et il aurait prêté le concours de son influence

morale, si le Gouvernement eût été mieux avisé. Néanmoins le clergé gagna en considération d'avoir été laissé de côté; car il fit voir alors, comme toujours, que sa haute mission est de planer dans les régions supérieures, sans se mêler dans la lutte des partis politiques. La conduite des plus illustres Prélats, tels que Colombano Chiaverotti archevêque de Turin, Bigex évêque de Pignerol, Faa De Bruno évêque d'Asti, fut au-dessus de tout éloge, et un beau modèle à imiter constamment dans les crises qui surgissent pour agiter le monde.

Le mouvement poursuivait sa marche. Le roi Victor-Emmanuel, sentant la gravité de la situation, eût voulu y apporter remède, car il aimait loyalement son peuple. Mais incapable d'enrayer le char de l'État sur la pente rapide où il était entraîné, et d'ailleurs lié par la promesse qu'il avait faite au congrès de Laybac, par l'organe du Marquis De Saint-Marsan qui le représentait, de ne pas donner des ordres représentatifs, ou de constitution au Piémont, crut de sa loyauté et de son honneur d'abdiquer la couronne en faveur de son frère cadet Charles-Félix (13 mars 1821). Mais comme ce Prince se trouvait pour lors à Modène, Victor-Emmanuel

nomma le jeune Prince De Carignan Charles-Albert Régent du royaume. Peut-être cette abdication fut-elle une faute ou une faiblesse; peut-être, avec plus de fermeté, les bonnes intentions de ce Roi auraient-elles pu sanctionner de sages réformes et satisfaire ainsi au vœu universel. Mais cette faute, si elle eut lieu, doit retomber sur la tête du carbonarisme qui dominait alors et qui soufflait sur le volcan qu'il avait lui-même allumé. L'histoire impartiale fait toujours la part de chacun; aux uns, la responsabilité d'une catastrophe qui n'amena d'autre résultat qu'une déplorable effusion de sang; au Prince, celle d'une loyauté peut-être intempestive. Les hommes sages et modérés, prévoyant que le mouvement manquant de base et de modération et faussé par l'incandescence des mauvaises passions, ne serait qu'éphémère, se tinrent sagement à l'écart; le Comte Balbo, les frères De Saluces et d'autres, laissèrent passer l'orage; et, fermes sur les principes d'ordre et d'autorité, ils attendaient le dénouement, sans crainte d'être emportés par la lame de cette tempête, lors même qu'elle passerait par dessus leur tête.

Dès que le Prince De Carignan eut pris en main les rênes du Gouvernement, le carbona-

risme, fier de son triomphe, ne tint plus aucune mesure, et il arbora hautement ses exigences : c'était le programme de la plus pure démocratie. Le Prince dès-lors s'aperçut qu'il était débordé, et que la démagogie le mettait dans l'impuissance de maîtriser le torrent auquel le carbonarisme avait brisé toutes les digues. Les conseils de la prudence et de la modération, la voix d'une sage liberté ne furent plus écoutés. Les conjurés lui forcèrent la main, et l'obligèrent de proclamer la Constitution d'Espagne, la plus démocratique de toutes.

Poussé à ce point, le Prince De Carignan vit que la partie n'était plus tenable : il vit que l'enjeu de cette partie était la paix, l'ordre, la dignité et l'indépendance du pays, et cette couronne même à laquelle l'avenir lui assurait des droits incontestables : alors il eut une juste frayeur du spectre de la démagogie : il abandonna les rênes de l'État ; et, obéissant aux ordres formels du nouveau roi Charles-Félix, il courut se ranger sous le drapeau des hommes sages et conservateurs, qui s'étaient levés, moins certes pour combattre un système de sages réformes, que pour lutter corps à corps avec la démagogie qui souillait son triomphe par de

déplorables excès et par des luttes sanglantes.

Après la fuite du Prince De Carignan, la discorde se jeta dans le parti qui triomphait, et une épouvantable confusion se mit dans toutes les branches du Gouvernement et de la société. C'en était fait de cette échauffourée; et le mouvement se serait éteint de lui-même; lors même que les troupes autrichiennes ne seraient venues pour le comprimer. Sa durée ne fut que d'un seul mois (du 13 mars au 14 avril).

Charles-Félix, en arrivant à Turin y trouva l'ordre rétabli. Malheureusement il ne sçut se défendre d'une réaction qui tomba dans quelques excès sanguinaires. Il fut surtout d'une excessive sévérité à l'égard du Prince De Carignan : n'ayant pu connaître exactement les violentes circonstances au milieu desquelles ce Prince s'était trouvé, il ne pouvait apprécier sa conduite avec calme et impartialité. Cette sévérité jeta pendant long-temps de la froideur sur leurs rapports réciproques. Mais vers la fin de sa vie ces sentiments s'étaient peu à peu effacés de l'esprit de Charles-Félix, et avaient fait place à ceux de la bienveillance et de la confiance dont il lui donna de nobles témoignages sur son lit de mort, au moment où il lui laissait la couronne.

Le roi Charles-Félix arrive à Turin.

Belle conduite du Chev. Annibal dans son gouvernement de Nice.

Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le sein du Piémont, le Chevalier Annibal De Saluces se trouvait dans son gouvernement de Nice. La proximité de cette ville à la frontière de France, et la douceur de son climat y appelent d'ordinaire les étrangers de toutes les contrées de l'Europe. Mais aussi cette heureuse position géographique et hygiénique l'expose souvent à être le rendez-vous de ces hommes qui cherchent l'ombre et le mystère pour cacher leurs desseins subversifs. Les conditions du gouvernement de cette province, toujours délicates en temps ordinaire, étaient devenues beaucoup plus épineuses par suite des événements du Piémont. — Mais le Chev. De Saluces sçut en remplir les charges à la satisfaction de tous. Il tirait sa ligne politique de deux principes, qui en lui étaient une seconde religion, l'amour de la discipline militaire, l'amour de son pays et de son Roi. Il était lui-même comme l'incarnation de ces principes rigoureux qui doivent guider quiconque porte l'uniforme militaire, et a juré fidélité à un drapeau. Aussi faisait-il exécuter ponctuellement les ordres qu'il recevait de ses chefs suprêmes. Joignant à une fermeté inébranlable une grande noblesse et aménité de manières,

en lui le parfait gentilhomme faisait aimer et respecter l'austère soldat. Ce fut par l'ensemble de ces belles et rares qualités qu'il réussit de conserver dans sa division l'ordre le plus parfait. Il n'y eut pas même l'ombre de tumulte, ni de désordre; tant la ville que la province ne cessèrent pas un seul instant de jouir de la plus grande tranquillité. Ce fut sans doute cette heureuse condition de l'esprit public qui détermina le roi abdicataire Victor-Emmanuel à choisir Nice pour le lieu de son dernier refuge, laissant au temps et à la suite des événements de rétablir l'ordre en Piémont.

Ce bon Roi, accompagné des larmes et des regrets de ses sujets et suivi d'un petit nombre de serviteurs fidèles avait quitté Turin le 13 mars. Il essuya un temps affreux dans la traversée du Col-de-Tende couvert de neige et agité par une forte tourmente.

Arrivé proche de Nice le roi Victor-Emmanuel fut reçu par le gouverneur Chevalier Annibal De Saluces, qui fut profondément ému à la vue de l'abattement moral et de la tristesse de cet excellent Monarque descendu spontanément du trône, tristesse qui se réflétait sur le visage de l'altière reine Marie-Thérèse et des princesses

royales. A la vue de ces nobles victimes d'une révolution, il fut saisi d'indignation, et il offrit au Roi d'appeler aux armes les vieux soldats et le peuple de sa division, de se mettre à leur tête pour fondre sur le Gouvernement qui s'était établi à Turin, et l'abattre. Il ne fallut rien moins que la haute influence et la générosité d'âme du bon Prince pour obtenir de lui qu'il changeât de pensée (XVI).

Cependant l'accueil que le Roi et la Famille royale avaient reçu du peuple et de la ville de Nice, l'empréssement de ces bons habitans à alléger la douleur de ces nobles déchus, étaient à la hauteur de la dignité et des grandes infortunes de ce Prince. Mais aussi c'était là un étrange contraste avec le dévergondage qui aveuglait tant de têtes en Piémont, et avec le désordre qui y régnait de toute part.

Témoignages de reconnaissance de la Ville di Nice au Ch. Annibal.

Le prudent Gouverneur avait appelé sous les armes la milice nationale. Mais sitôt qu'il vit que le danger avait disparu, il la licencia. Toutefois pour veiller à la garde et à la sureté du Roi abdicataire et de la Famille royale, il retint à Nice le régiment des *Chasseurs-Gardes*, quoiqu'il eût reçu une autre destination.

La ville de Nice fut pénétrée d'une si vive et

profonde reconnaissance à l'égard de son excellent gouverneur Chev. Annibal De Saluces pour toute sa sollicitude à conserver l'ordre et la tranquillité publique, qu'elle délibéra de lui en donner un témoignage solennel et durable. Elle fit frapper une médaille en son honneur, afin de perpétuer le souvenir de la sagesse de son gouvernement, et la reconnaissance de toutes les classes de citoyens.

Cependant l'orage politique qui avait grondé sur le Piémont était disparu. A peine monté sur le trône le roi Charles-Félix ne tarda pas à donner au Chev. Annibal De Saluces des témoignages de sa haute satisfaction. Il lui donna la Grand'Croix de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, pour les services éminens qu'il avait rendus à l'État, pour les preuves incessantes d'attachement et de fidélité qu'il avait données à la couronne, et surtout pour les soins de tout genre qu'il avait pris de la Famille royale pendant son séjour à Nice.

Ce fut pendant le cours de ces événements que la célèbre C.sse *Deodate*, sœur du Chevalier Annibal se rendit à Nice pour y trouver le calme et la paix sous l'égide de l'autorité tutélaire de son digne frère. Elle immortalisa par ses

chants le séjour qu'elle fit dans cette ville; dignes d'être cités sont ceux qu'elle intitula *Cimela* et *Fedeltà al Re*, et autres, qui font partie des œuvres posthumes de cette femme célèbre.

Charles-Félix le nomme Envoyé extraor. et Ministre plénip. auprès des Cours de Baviere, de Wurtenberg et de Bade; il refuse.

Peu de temps après, le Roi voulut utiliser les hauts talens et l'influence politique du Chevalier Annibal De Saluces en l'appelant sur un autre théâtre de la vie active. Il pensait, et avec raison, que celui qui avait rendu de si grands services à son pays à l'intérieur, était plus en état que tout autre de le représenter dignement à l'étranger : un beau nom, un extérieur imposant et majestueux, une dignité exquise de manières, une intelligence fine, active et déliée, une loyauté de caractère à toute épreuve, et un amour de son Roi et de son pays, qu'il portait comme une religion, la connaissance des États d'Allemagne et du caractère allemand qu'il avait acquise pendant les guerres napoléoniennes, le rendaient aussi digne que capable de continuer les nobles traditions et de soutenir la haute renommée de la Diplomatie piémontaise. Charles-Félix le nomma donc Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire auprès des Cours de Bavière, de Wurtemberg et de Bade. Ce choix ne pouvait être plus heureux : aussi fut-il applaudi

de tout le monde, sauf par celui-là même qui en était l'objet. Contre le témoignage de l'opinion publique et du Roi, lui seul ne se croyait pas apte à de telles fonctions : la modestie, compagne inséparable et cachet du vrai mérite, faisait que le Chev. Annibal s'effaçait à ses propres yeux : en lui, le témoignage de sa conscience, quelque humble qu'elle fût, parlait plus haut que tout ce qui l'entourait, ou qui était même placé au dessus de lui. Sa conscience refusa donc la noble et honorable mission, et sa loyauté l'obligea à déposer ce refus aux pieds du trône. Il representa au Roi que, soldat dès l'âge de douze ans, il avait grandi sous les armes et dans les camps; qu'il n'avait pu par conséquent faire les études spéciales et profondes qui sont indispensables à un Diplomate, que ses études habituelles et constantes avaient été naturellement dirigées vers un ordre d'objets essentiellement différents, que depuis trente ans il avait vu sa vie entière absorbée par des occupations et par des soins uniquement militaires, que par conséquent il ne se sentait nullement apte aux charges diplomatiques, et qu'ainsi il courrait risque, malgré tout son zèle et la meilleure volonté, de compromettre les intérêts de son Roi et de son pays, et partant

son propre honneur : « *Vostra Maestà*, ajoutait-il,
» *può disporre del mio braccio e della mia vita,*
» *ma si degni esentarmi di quella missione*,
» *siccome ne la supplico* ».

Le Roi ne put rien opposer à de telles raisons; il accueillit ce refus. Mais voulant conserver le Chev. Annibal près de lui, pour toute occasion où il eût eu besoin de ses lumières et de ses conseils, il le rappela de son gouvernement de Nice, il le maintint dans son haut grade, et dans le cadre d'activité, et le mit à la disposition du Ministère de la guerre et marine. Mais comme le Ministre était loin de partager la bienveillance du Roi envers le Général De Saluces, il ne s'adressait à lui que dans les cas fort rares de quelqu'affaire de haute importance. Les occasions d'être consulté ne se présentaient donc que fort rarement, puisqu'on était en pleine paix. De cette manière le Chevalier Annibal se trouva ainsi entièrement rendu à la vie privée : mais c'était précisément ce repos, c'était ces douceurs du commerce intime, qui étaient le plus de son goût.

Le Ch. Annibal rentre dans la vie privée.

Rendu à la solitude de la vie privée, le Chevalier Annibal De Saluces se concentra tout entier dans les douceurs de l'intimité domestique, et dans la méditation sur les grands événements

qui avaient bouleversé l'Europe, sur les grands hommes qui avaient tenu en main les destinées du monde. C'était aussi dans l'étude et dans la prière ou dans les pratiques religieuses qu'il semblait que son âme rajeunissait après tant de vicissitudes qu'il avait traversées : se répandant fort peu dans le monde, hormis qu'il y fût forcé par les lois de la convenance, il ne fréquentait que des réunions intimes composées d'amis, peu nombreux mais choisis, qui se réunissaient auprès de la C.sse *Deodate*, ménacée alors d'une affligeante cécité. Les frères De Saluces multipliaient auprès d'elle les soins de leur tendresse à mesure qu'ils voyaient le mal faire de rapides progrès. Parmi les personnages éminens qui composaient cette société intime figuraient principalement le Marquis De Saint-Marsan, le Marquis De Seyssel d'Aix et Sommariva, le Comte De Salasco, le Comte De La Tour, et autres personnes alliées par les liens du sang ou d'une longue amitié. C'est ainsi que le Chevalier De Saluces, après une vie si agitée, se consolait de la perte de ces honneurs et ces dignités qu'il ne pouvait obtenir ou conserver qu'au prix de son honneur, de sa loyauté, et de la paix de sa vie.

Dans cette heureuse condition de repos et de doux loisirs, l'âme fortement trempée du Chevalier Annib. ne manquait pas de graves sujets de méditations. Les esprits vulgaires, quelque haut placés qu'ils soient, quelque part que le hazard ou leur naissance leur aient donnée dans les grands événements contemporains, arrivés qu'ils sont à une certaine époque de leur vie, se contentent de vivre de souvenirs; le charme principal qu'ils savent donner à la monotonie de leur existence, c'est de faire le récit des faits qui ont signalé leur premier âge: leur amour-propre se trouve satisfait de ces vains souvenirs. Mais le philosophe observateur, mais l'homme nourri de fortes études, et qui s'est habitué dès ses jeunes ans à pénétrer les causes et la chaîne des événements humains, procède avec synthèse; il a vu dans ces événements et dans les destinées des hommes, ou l'accomplissement ou la confirmation des théories de la science et de la philosophie; de cette philosophie qui suit pas à pas les voies de la Providence dans l'appréciation morale et dans le classement des événements. C'est cette foi qui leur donne le fil qui les guide dans le labyrinthe des passions des hommes; c'est au moyen de cette lumière qu'ils expliquent

l'histoire : car sans elle l'histoire n'est plus qu'un livre clos indéchiffrable, elle n'est plus que le développement d'un destin fatal, l'antinomie de la liberté de l'homme et des nations. Tel était le caractère fondamental de l'esprit et des études du Chev. Annibal De Saluces. D'abord soldat, piémontais de cœur et d'âme, il avait eu, dès le début de sa belle carrière, une part honorable dans la grande lutte qui finit par engloutir sa patrie. Plus tard il eut aussi une part non moins glorieuse aux plus beaux exploits de Napoléon : attaché à sa personne, il l'avait étudié et connu à fond, et il lui était profondément affectionné et dévoué. Une gloire si prodigieuse faisant place à des revers inouïs avait fait sur son esprit une impression si profonde, qu'elle était le sujet continuel de ses méditations.

Toutefois il n'oubliait pas ses études favorites sur les sciences militaires. Il reprit donc avec joie les travaux qu'il avait déjà commencés dans une autre circonstance de sa vie, semblable à celle où il se trouvait alors. Il reprit la lecture des auteurs classiques, anciens et modernes : mais il choisissait toujours de préférence ceux qui parlaient des provinces occidentales de l'Italie, ou qui rapportaient quelque haut fait d'où

rayonnait la gloire de sa patrie bien-aimée.

Ses travaux et ses précieux écrits sur la stratégie milit. et la Topographie de notre pays.

Son illustre père le Comte *Joseph-Ange* avait recueilli de précieuses notices sur la province de Saluces, berceau et apanage de ses ancêtres; mais il s'en était occupé plutôt en Homme-d'État que sous le rapport militaire. Dans cet intéressant ouvrage il avait également décrit cette partie de la grande chaîne des Alpes qui borne cette province à l'Ouest et au Midi : de même il avait fait de savantes recherches pour déterminer le passage du célèbre général cartaginois Annibal, lorsqu'il franchit les Alpes, venant d'Espagne en Italie, pour faire toucher aux Romains l'écrasante déroute qui mit la République à deux doigts de sa ruine. Il paraît que ce genre de recherches plût singulièrement au Chev. Annibal, et qu'il saisit cette pensée de son illustre père, en l'approfondissant sous le rapport militaire, et en l'étendant à toute la chaîne des Alpes qui ferment l'Italie et en forment le boulevard naturel : il perlustra toutes les vallées, les contreforts, les routes, les cols et passages; en un mot, toutes les circonstances géographiques qui ont trait aux mouvements des armées et à la guerre de montagne. Ce genre d'études pratiques l'intéressa jusqu'aux dernières années de sa vie. Il avançait

déjà dans l'arrière-âge, et néanmoins c'était merveille de le voir dans la saison d'été parcourir les hautes montagnes, s'enfoncer dans les vallées profondes avec autant d'agilité qu'un jeune homme. — L'auteur de cet écrit eut plusieurs fois le bonheur de l'accompagner dans ces excursions alpestres, lorsque, des bains de Saint-Didier dans la vallée d'Aoste, il aimait encore à parcourir tantôt les traces des passages de nos armées sur le Petit-Saint-Bernard, tantôt les redoutes élevées par les Piémontais au lac du Combal aux pieds des glaciers du Mont-Blanc, tantôt les vestiges des prodigieux passages de Napoléon et de son armée à travers le Grand-Saint-Bernard, lorsqu'il vint battre Mélas à Marengo, et reconquérir l'Italie. Cet illustre et vénérable vieillard s'enthousiasmait à ces vues, et le feu guerrier de la jeunesse semblait rajeunir cette âme chevaleresque. C'est dans ce genre d'études qu'il passait de longues heures.

Sa charité inépuis. et sa haute piété.

Mais la partie de la journée que le Chevalier Annibal regardait comme la mieux employée était celle qu'il consacrait aux pratiques religieuses. Nous avons rapporté plus haut comment un changement moral s'était presque miraculeusement opéré en lui, dans l'église d'Eisenach en

Saxe. Jamais le souvenir de l'émotion extraordinaire qu'il éprouva alors et qu'il regarda comme un avis du Ciel, ne s'effaça de son cœur. Il se plaisait à en raconter les détails et les effets, et il rendait de vives actions de grâces au Seigneur de cette grâce signalée. Aussi depuis lors s'adonnait-il aux exercices de piété avec une telle assiduité, avec une foi si vive et une si ardente ferveur, que tout le monde en était édifié, et admirait ce noble et touchant exemple de toutes les vertus. Entr'autres les bons villageois de Monesiglio, où il avait l'habitude de passer plusieurs mois de la belle saison, étaient émerveillés de voir le *Général* (c'est ainsi qu'ils l'appelaient) passer de longues heures dans l'église paroissiale, prosterné à genoux et plongé dans une profonde méditation. — Ce n'était pas seulement lorsqu'il habitait le château de Monesiglio, ou d'autres demeures de campagne que le Chev. Annibal édifiait par cet esprit de foi vive, de fervente piété, et par la pratique de la religion, il ne les démentait ni ne les cachait pas un seul instant lorsqu'il était à la capitale : on peut même dire qu'alors il mettait encore plus de zèle à être plus scrupuleusement fidèle à ces pratiques pieuses.

Cette ferveur de piété devint encore plus intense lorsque la mort vint lui ravir son illustre mère la C.sse *Hiéronime* (1830). Cette cruelle perte plongea toute la famille dans la plus profonde affliction, laquelle n'eut d'égal que l'amour qu'ils portaient tous à cette femme accomplie. Ce coup fut terrible pour le Chev. Annibal : mais il le supporta en soldat chrétien. Cette circonstance lui fit aimer davantage la solitude, ses études chéries, et ses pieuses habitudes.

Telle fut la teneur de conduite du Chev. Annib. De Saluces pendant la durée du règne de Charles-Félix. Néanmoins ce Prince était bien loin de l'oublier, ou de perdre le souvenir de ses hauts mérites et de ses services : peu de temps avant sa mort il le promut au grade de Lieutenant-général.

La mort de Charles-Félix devait amener quelque changement dans la carrière du Chevalier Annibal De Saluces, de même que dans le système de gouvernement du pays. Aussi l'avènement de Char.-Albert fut-il salué comme une aurore d'espérance. Tous étaient persuadés que le nouveau Roi, en prennant les rênes du Gouvernement, aurait mis en pratique le fruit des longues et graves études qu'il avait faites

Mort du roi Charles-Félix.

Avènement de Charles-Albert.

dans le courant de la vie privée à laquelle il avait été condamné depuis les événements de 1821.

Charles-Albert nomme le Chev. Annibal Quartier-maître général, Chef d'état-maj. général de l'armée.

Cette attente générale de l'opinion publique ne fut point deçue. Les débuts de ce règne remarquable furent en effet signalés par d'utiles réformes, par des lois sagės, et par des actes réparateurs empreints d'une haute sagesse. Le nouveau Roi s'entoura de personnages recommandables par les vertus civiques, par la modération et le tact administratif, et capables de l'aider puissamment dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il avait mûrie dans le silence de la vie privée. Les frères De Saluces recouvrèrent l'influence qu'ils avaient presque perdue sous le système qui avait dominé jusques-là. Le Comte Alexandre reprit place dans les conseils du Roi; le Chev. César avait été chargé, du vivant de Charles-Félix, de l'éducation des Princes royaux; le Chev. Annibal fut placé presqu'à la tête de l'armée; et, certes, personne ne réunissait plus que lui les talens et les vertus militaires pour remplir dignement ces hautes fonctions dans un pays dont le caractère est essentiellement militaire, et dont les fastes guerriers avaient des pages honorables qui retraçaient les hauts faits

du Chev. Annibal. Aussi Charles-Albert, dès les premiers temps de son règne, donna-t-il au Général Annibal De Saluces les charges de *Quartier-maître-général* et de *Chef de l'état-major-général de l'armée*, en considération du zèle et de la sagesse qu'il avait déployées dans les missions les plus importantes, des services éminens qu'il avait rendus, et de la haute expérience qu'il avait acquise durant sa longue et honorable carrière militaire, tant sous le drapeau national, que dans les rangs des armées de Napoléon. Le Roi était persuadé que la connaissance théorétique et pratique, que le Général De Saluces avait acquise de la tactique et des manœuvres dans les glorieuses armées du plus grand Capitaine des temps modernes, l'aurait guidé dans cette charge importante, et qu'il aurait implanté dans son pays les vastes connaissances stratégiques qu'il avait puisées à l'étranger.

Création des grands camps de manœuvre sous les ordre et la direction du Chev. Annib.

Pénétré des vues de son Roi, le nouveau Quartier-maître-général se mit aussitôt à l'œuvre. On peut dire que c'est de cette époque que date, pour le Piémont, l'usage des simulacres de batailles, et de factions campales, de grandes manœuvres et de camps d'instruction de toutes

les armes qui doivent composer une armée. Institution admirable et riche d'utilité pratique! Car c'est dans ces camps que les différents corps se formaient une idée pratique des sciences militaires, qu'ils contractaient l'esprit général de corps et l'amour de la discipline, qu'ils se formaient aux fatigues de la guerre, et qu'ils s'habituaient à voir de près, à connaître et à écouter ce Roi chevaleresque, et ces jeunes Princes qui devaient un jour les conduire sur les champs de la Lombardie.

Lorsque le Général De Saluces était à la tête de ces camps de manœuvres, il était absorbé par toute sorte de soins, aucun détail ne lui échappait; il déployait une ardeur et une activité de jeune homme : aucune fatigue, aucune sollicitude ne le rebuttaient, tant il mettait de charmes dans l'accomplissement de son œuvre. C'est lui qui formait les plans de manœuvres, qui dirigeait les mouvements des troupes, et qui commandait toutes les évolutions. — La première fois que ces simulacres de factions campales eurent lieu près de Turin, entre Mirafiori et Moncalieri, cette intéressante nouveauté piqua vivement la curiosité des habitants de la capitale et des villes environnantes, et

attira une foule de curieux, avides de voir ces grands mouvements de troupes, cet éclat guerrier qui rappelait quelque chose des anciennes batailles dont le Piémont avait été le théâtre.

Ces grands camps d'exercices se renouvelèrent dès-lors presque périodiquement : pendant la belle saison des années 1833, 1834, 1838, 1839, 1842, 1844, 1846 les troupes se réunirent sur les landes entre Saint-Maurice et Cirié, où le Gouvernement avait fait de grandes dépenses pour établir un système de barraquement fixe, et pour construire un canal qui fournit l'eau au camp. Ces exercices duraient ordinairement un mois et quelquefois davantage.

Dans ces grandes réunions de troupes, qui attiraient presque toujours d'illustres visiteurs entr'autres des généraux étrangers, la sollicitude du Général en chef pensait et pourvoyait à tout. Les soucis du commandement général ne lui faisaient pas perdre de vue les autres soins de détail pour tout ce qui avait rapport à la sécurité du camp, à la subsistance et au bien-être des troupes, et même des nombreux visiteurs que la curiosité attirait au camp : il veillait à l'abondance, à la qualité, au prix des vivres pour tout le monde. Grâce à ces soins, la tranquillité

fut constamment si parfaite, qu'on n'eut jamais à déplorer le plus petit accident.

Chaque année, où devait avoir lieu le camp d'instruction, le Quartier-maître-général avait soin à l'avance de faire rédiger les plans et les ordres relatifs à tout ce qui devait se faire dans le cours des manœuvres. Ces documents étaient puis réunis en un recueil spécial. L'on eut ainsi une série de volumes renfermant l'histoire et la théorie des opérations qui avaient lieu dans le courant des exercices. Ces volumes sont un monument précieux de la prévoyante sagesse du Général en chef. Rien n'y est oublié, logements, cantonnements de chaque corps, service des subsistances, équipement, haute paye et ration des troupes, matériel de guerre, ordres généraux à l'armée, ordres spéciaux à chaque corps et à chaque arme, instructions pour les mouvements des troupes, les rôles particuliers dans chaque manœuvre, description de chaque faction campale, carte topographique générale du camp, carte des cantonnements particuliers du Duc de Savoie et du Duc de Gênes, tout, en un mot, était établi et déterminé d'avance avec autant de détails et de précision que de clarté.

Le Roi voulait que les Princes ses fils fréquen-

tassent assidument cette école pratique de l'art de la guerre. Ils manquaient très-rarement d'intervenir aux manœuvres, et ils avaient aussi une part active dans les différentes opérations. Le 28 août 1844, le Roi écrivait à ce sujet, de Raconis, au premier officier du Ministère de la guerre : « Dites au Général De Saluces de » surveiller extrêmement les deux Ducs qui » resteront au camp, et de les tenir dans la » stricte discipline militaire, lui donnant tout » pouvoir à cet égard ». De telles paroles n'ont pas besoin de commentaires : le Roi ne pouvait donner une preuve plus éclatante, soit de la confiance illimitée qu'il plaçait dans le Général De Saluces, soit de l'importance qu'il attachait à ce que les Princes royaux se formassent de bonne heure à l'école de ce Général expérimenté, à tous les détails de l'art de la guerre. — Le même jour le Roi remettait au prince Ferdinand une lettre autographe qu'il adressait au Général De Saluces et dans laquelle il exprimait les mêmes sentiments (XVII).

Le but de cet écrit ne permet pas d'entrer dans de plus grands détails sur ces camps d'instruction : nous nous bornerons donc à citer un ouvrage qui en traite d'une manière toute

spéciale : c'est l'excellent ouvrage de M. Henri De Giustiniani, alors capitaine et aide-de-camp dans l'armée piémontaise, ayant pour titre *Notice sur le Camp d'instruction de manœuvres pendant l'automne de 1844*, publié dans le *Spectateur militaire* : nous ne saurions mieux faire que d'en rapporter ici l'extrait suivant : « Pour la » sixième fois depuis 1833 les troupes réunies » au camp étaient commandées par S. E. le » Chev. Annibal De Saluces, Quartier-maître- » général de l'armée. Interprète fidèle de la » pensée du Roi, promoteur zélé du camp ; » c'est par ses soins que cette institution si » utile a pris de la stabilité chez nous, en sorte » que les bruyères de Saint-Maurice sont main- » tenant devenues un établissement militaire » remarquable ».

Ses études sur la formation des principaux corps de l'armée.

Il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici que, dans ces grandes réunions militaires, on augmentait les cadres des corps, surtout d'infanterie, qui devaient en faire partie. Pour cela on appelait sous les armes les *soldats provinciaux*, c'est-à-dire les classes qui étaient en congé temporaire chez eux : on exceptait toutefois ceux dont la présence dans le sein de leur famille était reconnue nécessaire. De cette manière les

régiments étaient mis sur pied de guerre. Ce fut dans ces circonstances que le Général De Saluces reconnut et acquit la conviction qu'une telle organisation de l'infanterie, si elle pouvait être suffisante et même bonne en temps de paix, et pour une armée de défense dans un petit État protégé par des places fortes, était à coup sûr insuffisante et même vicieuse en temps de guerre. Il reconnut aussi le vide que faisait dans l'armée le défaut de troupes légères. Cette double observation, cette conviction d'un homme aussi compétent ne fut que trop confirmée par les dernières campagnes de 1848 et 1849. Alors il fut évident qu'il aurait fallu dès long-temps réformer l'organisation de l'infanterie, et créer beaucoup plutôt et en plus grand nombre des corps de troupes légères, c'est-à-dire de *Voltigeurs*, *Chasseurs* ou *Bersagliers*. Ainsi les événements sont venus consacrer la justesse des réflexions du Quartier-maître-général ; réflexions qu'il s'était cru en devoir depuis long-temps de soumettre au Ministère dans des rapports spéciaux, en les accompagnant de vives instances pour qu'on les mît à exécution. Malheureusement il ne fut tenu aucun compte de ces sages avis ; et il fallut que la force des désastres vint en faire

ressortir la nécessité, et obliger d'accomplir ce plan. Néanmoins la justice de l'histoire exige qu'il soit rendu un hommage solennel de reconnaissance à l'illustre et vaillant général Alexandre De La Marmora, que la mort vient de ravir à l'armée et au pays, qui avait pris en sous œuvre l'idée du Général De Saluces : c'est lui qui a créé l'admirable corps des Bersaglieri, qui ont fait la terreur des Autrichiens, et qui font aujourd'hui l'admiration des armées alliées en Orient.

Ces grands camps d'instruction étaient donc d'une évidente utilité pour les troupes de toute arme, mais surtout pour les officiers d'état-major ; car c'est ainsi qu'ils s'habituaient à la rédaction des rapports, à la levée des plans et des cartes topographiques. De plus, cette sage institution les mettait en état d'apprécier les avantages des réconnaissances militaires, et des études pratiques sur le terrain pour les mouvements et placements de troupes, et pour les manœuvres de tactique : ils étaient en rapport direct, presque en conctat continuel avec les différents corps de l'armée, qu'ils apprenaient à connaître de près et dont ils se faisaient connaître : ils nouaient aussi des rapports avec

les généraux et avec les différents chefs de corps : enfin ils apprenaient à connaître les besoins des troupes, la condition du soldat, et l'importance de la plus grande exactitude possible dans toutes les branches du service militaire, et surtout de la discipline. Tels sont les points essentiels de l'instruction qui est propre et nécessaire aux officiers d'état-major en temps de paix ; car en temps de guerre leurs soins ne doivent plus avoir pour objet l'étude de la théorie, mais bien les effets pratiques, l'application de toutes les données de la science, et l'exercice de toutes les vertus qu'ils doivent déployer dans une mission si importante.

Ses travaux pour la formation de la grande carte topographique des États.

Ce fut pendant ce temps et sous la haute direction du Général Annibal De Saluces que les officiers de l'état-major-général accomplissaient une œuvre de la plus haute portée scientifique et qui fait le plus grand honneur à ce corps savant, œuvre dont le besoin était senti depuis long-temps par les hommes spéciaux, je veux dire la *Grande Carte Topographique* des États de Terre-Ferme. Le pays est redevable d'une profonde reconnaissance au Général De Saluces de la noble initiative qu'il prit de ce beau travail, et de ses soins continuels à ce

que le succès répondît à l'attente commune. Rien ne se faisait sans sa direction ; sa pensée était l'âme, la règle, le moteur de toutes les opérations partielles, et chacun se faisait une joie empressée de soumettre sa tâche, sitôt qu'il l'avait accomplie, au jugement du Général De Saluces, parce que, connaissant que personne n'était juge plus compétent sur cette matière, chacun avait en lui une confiance obséquieuse, illimitée.

Aussitôt que ce grand ouvrage eut été décrété, le Quartier-maître-général commença par exposer à ses subordonnés l'idée synthétique de cette grande entreprise ; puis il donna à chacun sa part de travail : tous se mirent à l'œuvre avec empressement. Sitôt que la belle saison s'ouvrait, les officiers d'état-major partaient de Turin, et se répandaient dans les différentes provinces : ils les mesuraient, les décrivaient, les dessinaient, en levaient le plan : puis ils ne rentraient à la capitale que vers l'arrière-automne ; et la mauvaise saison d'hiver était consacré à harmoniser les tâches d'un chacun, et à mettre de l'ensemble entre toutes les opérations partielles.

La grande Carte du Piémont fut d'abord publiée en six feuilles : aujourd'hui elle en

comprend quatre-vingt-onze. Cet ouvrage vraiment remarquable fait le plus grand honneur non-seulement au Gouvernement qui l'a ordonné, mais bien encore à l'homme éminent qui l'a dirigé, et aux membres du corps de l'état-major-général qui y ont travaillé et l'ont formé (XVIII).

Il publie plusieurs ouvrages importants sur l'art milit.

Nous avons dit ailleurs que la topographie et l'histoire militaire de nos grandes Alpes avaient toujours été l'objet chéri des études du Général De Saluces. Ce fut donc par inclination personnelle et par goût, et aussi bien pour mettre les officiers d'état-major dans la position la plus favorable d'étudier à fond cette grande chaîne qui sert de boulevard à une si grande partie de notre péninsule, qu'il composa l'ouvrage intitulé *Le Alpi che cingono l'Italia*. Dans cet ouvrage l'illustre auteur développe, sous la forme modeste d'*Essais Historiques*, la connaissance la plus exacte, les études les plus minutieuses sur la chaîne des Alpes qui s'étend de l'Adriatique à Méditerranée, dans ses rapports avec l'art militaire. Cet ouvrage est enrichi de plans et de cartes topographiques : il n'en a été publié jusqu'ici que le premier volume. Cette première partie fut bientôt réduite et rééditée en deux volumes distincts, dont l'un, composé de 117

pages eut pour titre *Altezze misurate sul dorso delle Alpi* : l'autre plus considérable comprenant 320 pag., fut intitulé : *Cenni descrittivi di Mineralogia, di Statistica, d'Idrografia minerale delle Alpi italiane.*

Cet important ouvrage ne fut pas plutôt publié qu'il fut hautement apprécié par les hommes de l'art. Il suffit de citer le célèbre *Orti de Manara* qui en fit une analyse raisonnée en l'accompagnant des plus grands éloges, dans le *Poligrafo*, journal scientifique qui se publiait à Vérone, et dans lequel il publia sur ce sujet une série d'articles sous le titre de : *Cenni intorno al primo volume dell'opera Magistrale intitolata Le Alpi che cingono Italia.* Le lecteur nous saura gré de lui mettre sous les yeux un extrait de ce journal, où il verra le jugement et les justes éloges qui y sont donnés sur l'œuvre du Général De Saluces :

« Più volte le pagine di questo giornale i
» magnanimi intraprendimenti lodarono del
» sapiente monarca (il magnanimo Carlo Al-
» berto), più volte col massimo soddisfaci-
» mento ricordarono le bellissime produzioni
» d'ingegno di quei benemeriti Piemontesi che,
» la mercè delle loro opere mirabili, la nomi-

» nanza accrescono della nazione. Ci gode ora
» l'animo di annunziare un' opera del massimo
» interessamento, che diverrà certamente clas-
» sica, e che ragiona di quelle Alpi che cingono
» *il bel Paese ove il sì suona.* Tutto il merito di
» questo grande concepimento è dovuto a S. E.
» il Cav. Annibale Di Saluzzo, Quartier maestro
» generale dei RR. Eserciti, personaggio dotato
» di vivace ed acuto ingegno, di consumata
» sperienza, e di profondo sapere nelle discipline
» della guerra, degnissimo fratello delle LL. EE.
» il Conte Alessandro, e Cav. Cesare, modelli
» perfettissimi d' ogni dottrina e d' ogni caval-
» leresca cortesia ».

Il est à regretter que ce grand ouvrage n'ait pu être achevé par son illustre auteur. La cause en a été, non pas certes le défaut de vouloir de sa part, mais bien plutôt la série des événements qui se sont déroulés depuis dans le sein du Piémont. Si le Général De Saluces eût eu devant lui plus d'années de vie, si les temps se fussent écoulés dans le calme, et dans le pacifique mais actif progrès des institutions, si, en un mot, l'auteur eût été maître absolu de son temps, et indépendant des circonstances politiques qui surgirent depuis et qu'il n'avait pu prévoir, il

est hors de doute qu'il aurait achevé son œuvre. Espérons néanmoins que cette lacune sera tôt ou tard remplie par quelques-uns de ces hommes qu'il a formés à son école, et que les archives de la science en Piémont recevront un jour le complément de l'œuvre du Général Annibal De Saluces.

Le Général De Saluces a laissé aussi un grand nombre de manuscrits : espérons qu'il ne seront ni perdus, ni ensevelis dans l'oubli : espérons que quelque main habile, que quelque personne pénétrée de l'esprit et des vues du Général, recueillera ces manuscrits, fruit de profondes études, d'une observation philosophique, et d'une expérience consommée, pour en enrichir les annales de notre pays, et l'histoire des sciences militaires.

Charles-Albert le crée Génér. d'armée. Il reçoit le Grand-Cordon de S.t-Maurice, et le Collier de l'Ordre suprême de l'Annonciade.

Tant de travaux du Général De Saluces, et une vie entière consumée si généreusement au bien et à la gloire de son pays ne pouvaient échapper à la haute et juste appréciation du roi Charles-Albert. Sans doute, il lui en avait déjà donné le témoignage le plus éclatant par la confiance sans limites qu'il avait plané en lui ; mais il avait comme Roi, d'autres moyens de lui témoigner sa satisfaction ; et, comme chef

de la nation, la reconnaissance du pays. Il commença par lui donner le Grand-Cordon de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, et c'était lui que d'ordinaire il délégait pour conférer la Croix et l'habit à ceux des chevaliers qui étaient admis à la *profession* dans le chapitre de l'Ordre. Peu de temps après il le promut au grade de *Général d'armée*, et le décora de la médaille en or, dite de Saint-Maurice : il lui donna aussi le titre et les hautes prérogatives de *Grand de Cour*. Enfin il l'éleva à l'honneur de l'Ordre le plus élevé que le Piémont tient de ses anciens souverains, en lui donnant le *Collier de l'Ordre suprême de l'Annonçiade*.

Ce fut aussi vers cette époque que la royale Académie des sciences militaires de Stockolm l'élut au nombre de ses membres correspondans (29 mai 1844) : c'est ainsi que les nations étrangères se plaisaient à rendre hommage au nom justement célèbre du Général De Saluces.

Mais tandis que le Chev. Annibal était absorbé par tant de travaux, tandis qu'il rendait des services si éminens à son pays, et que le Roi lui en donnait de si justes récompenses, sa vie ne fut pas exempte d'amertume. La mort vint frapper tout près de lui les personnes qui lui

étaient plus chères. La première qu'il perdit fut son épouse, qui s'était retirée dans sa famille paternelle à Paris, où elle mourut. Plus tard, il eut la douleur de recevoir le dernier soupir de la célèbre Comtesse *Deodate* sa sœur, une des plus brillantes gloires littéraires de l'Italie : elle lui fut ravie après une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle le Chev. Annibal ne cessa pas un seul instant de lui prodiguer tous les soins de la plus vive tendresse (XIX).

Les Réformes. L'année 1847 avançait vers son terme, et elle devait être signalée par la sanction de sages réformes dans le Gouvernement du pays. Le Général De Saluces applaudit sincèrement à ces améliorations politiques ; car si son intelligence vaste et sûre, si son exquise délicatesse lui faisaient aisément découvrir l'abus partout où il fût, son âme droite et loyale, son amour du bien de son pays le portaient à souscrire volontiers à toute disposition supérieure prise pour le réparer ou le prévenir, pour améliorer le Gouvernement et pour assurer une plus grande somme de bien-être à ses concitoyens. Il applaudit donc aux lois de Réforme que le roi Charles-Albert publia le 30 octobre 1847. Car il espérait que ces sages réformes auraient favorisé l'éduca-

tion politique du peuple, et l'auraient mûri pour une plus large dose de liberté politique. Il savait que, si les sociétés doivent obéir à la loi du progrès, tout progrès hâtif ou opéré par saut devient fatal, et qu'il finit souvent par frapper de mort une société imprudente, et la déchirer par de sanglantes convulsions. Il avait la conviction profonde, fruit d'une longue expérience, qu'il est aussi fatal aux sociétés qu'aux individus d'épuiser la vie par des institutions ou par des actes qui anticipent sur l'âge d'un peuple, et sont au-dessus de ses forces et en dehors de ses besoins. Les Réformes du 29 octobre 1847 étaient marquées au coin de la plus haute sagesse, elles étaient nécessaires ; mais elles auraient été beaucoup plus salutaires, si on leur eût donné le temps de se développer d'elles-mêmes, de prendre racine dans les mœurs, et de produire les fruits d'amélioration progressive dont elles portaient le germe fécond.

Événements de 1848.

Campagne de Lombardie.

Mais l'année suivante (1848) devait dès son principe toucher au but auquel les Réformes auraient dû de longue main préparer les esprits. Par un acte spontané du roi Charles-Albert, publié au milieu de circonstances extraordinaires dans le reste de la péninsule, la Monarchie

subit une transformation ; d'absolue qu'elle avait été jusques-là elle devint *représentative*. Charles Albert, avec une loyauté de roi, avec un amour de père avait jeté dans son Manifeste du 8 fév. les bases du *Statut* fondamental qui devait organiser la Monarchie selon les règles du système représentatif : et ce fut par la loi du 4 mars suivant que le Statut fut définitivement sanctionné et promulgué. Le Pouvoir exécutif et le commandement des armées de terre et de mer étaient réservés au Roi : le Pouvoir législatif était exercé cumulativement par le Roi et par deux Chambres, dont la première était composée de membres nommés à vie par le Roi ; et l'autre était élective, composée de membres élus par la Nation réunie dans les colléges électoraux.

Comme il arrive d'ordinaire, à l'occasion de grands changements politiques qui s'opèrent dans la législation et dans les destinées d'un peuple, quelques-uns des personnages, qui ont couvert les plus hauts emplois et qui ont rempli les fonctions les plus éminentes de la Cour et de l'État sous le régime qui a précédé, résignent leurs charges et leurs dignités ; non pas, certes, par hostilité contre le nouveau régime, mais bien pour laisser place à des hommes nouveaux

qui, ayant mieux l'entente du nouvel ordre de choses, se consacrent avec plus de succès à l'application du nouveau régime. Telle fut, et nulle autre à coup sûr, la pensée qui inspira au Général De Saluces de résigner les hautes fonctions qu'il tenait de la confiance de son Roi, et dans lesquelles il avait rendu de si grands services à son pays. Il pria donc le Roi de le décharger des fonctions de Quartier-maître-général et Chef de l'État-major-général de l'armée. Char.-Albert accueillit avec de vifs regrets cette demande de démission : mais en l'acceptant, il voulut conserver au Général De Saluces le grade et la dignité de Général d'armée, ainsi que les autres prérogatives honorifiques qui lui avaient été décernées.

Mais en quittant le commandement de l'État-major-général le Chev. Annibal De Saluces n'abandonna pas pour cela ses études favorites sur l'art et l'histoire militaires qui avaient été celles de toute sa vie ; il ne fit qu'y ajouter les études politiques, afin d'être en état de rendre à son pays de nouveaux services par la puissance de sa parole, et par l'autorité de son nom et de sa haute expérience.

Le Statut avait à peine été promulgué, que le

roi Charles-Albert à la tête de son armée accompagné des deux Princes ses fils franchissait le Tésin, et entrait en campagne dans les plaines de la Lombardie. Avant même que le nouveau régime ne fût mis en pratique, la question des libertés intérieures était déjà débordée par celle de l'indépendance italienne. Fut-ce un acte de sage politique, ou bien une témérité? La postérité le jugera. Mais le Piémont a déjà cueilli les fruits amers de cette entreprise. Sans doute, cette guerre était nationale; bien plus, elle fut très-glorieuse pour notre armée de l'aveu même de ses ennemis; mais quelles chances de succès y avait-il alors? Quelle proportion entre les moyens d'action et l'importance du but qu'on se proposait?

Charles-Albert, par son décret daté de Crémone qui formait le Sénat, nomme les deux frères Alexan et Annib. De Saluces Sénateurs du royaume.

Ce fut dès le début de ses opérations de campagne, ce fut de Crémone en Lombardie, que le roi Charles-Albert promulga le décret qui contenait la première nomination des membres du Sénat du royaume. Parmi les noms honorables cueillis dans toutes les branches des services publics le Roi voulut comprendre en première ligne le nom des deux frères, Comte Alexandre et Chev. Annibal De Saluces : et c'était justice, c'était haute sagesse; car le premier était depuis

long-temps initié aux traditions politiques de la Maison de Savoie ; le second avait été le restaurateur de l'instruction, de la discipline, du moral de l'armée ; tous les deux ils étaient en état de rendre de grands services sous la nouvelle forme de Gouvernement.

Pendant cet intervalle, les colléges électoraux avaient élu les représentants de la nation. Dès que les opérations furent achevées, le Parlement fut immédiatement convoqué : et comme le Roi était en Lombardie avec son armée, l'ouverture de la première législature fut faite par le Ministère au nom du Roi.

Le Chevalier Annibal De Saluces assista aux premières séances, et il prit part aux premiers travaux du Sénat. Depuis lors il fut régulièrement assidu aux séances ; et il portait dans l'accomplissement de ce devoir civique la même exactitude, la même ponctualité scrupuleuse qu'il apporta toujours dans tous les devoirs de sa longue carrière.

Le Sénateur Annibal De Saluces était sobre de paroles ; il n'entrait dans la discussion que lorsqu'on agitait de hautes questions politiques ou militaires. Mais quand les débats étaient portés sur ce terrain, alors sa parole avait une autorité

considérable. Intelligence élevée et nourrie de fortes études, fourni d'une expérience consommée, aimant son pays et son Roi d'un amour qui avait quelque chose de religieux, personne n'était juge plus compétent que lui sur les questions qui touchaient aux destinées de la Monarchie, au bien de sa patrie, à la gloire de l'armée. Aussi était-il toujours écouté avec un silence respectueux : même ses adversaires politiques se plaisaient à rendre hommage à la noblesse de ce beau caractère.

Il prononça peu de discours dans le sein du Sénat. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de rapporter ici l'analyse de qulques-uns.

Séance du 10 juill., il développe les vues les plus sages sur la marche des opérations militaires et propres à en assurer le succes.

Dans la séance du Sénat du 10 juillet 1849, lors de la discussion sur le projet de loi pour une levée extraordinaire, le Sénateur Annibal De Saluces prit la parole pour donner au Gouvernement de sages avis. Que ne furent-ils écoutés alors ! peut-être aurions-nous évité bien des amertumes et bien des revers ! Personne ne connaissait plus que lui le cas qu'il fallait faire de l'armée : il connaissait la bravoure du soldat, son amour de la discipline, des devoirs et des vertus militaires; car il l'avait formée à son école pratique dans les camps d'instruction, et

lui avait enseigné les règles de la tactique qu'il avait apprises lui-même à l'école de Napoléon. Mais l'estime qu'il faisait du personnel de l'armée ne l'aveuglait nullement sur les vices de l'organisation militaire. Il savait que ces vices étaient tels qu'ils auraient bientôt fini par paralyser les plans les plus généreux. Dans cette conviction, il adressait sa parole puissante d'autorité et d'expérience au Gouvernement pour lui démontrer l'urgence d'appeler immédiatement sous les armes un nombre de troupes qui fût proportionné à la grandeur et aux difficultés de cette guerre. Pour cela il voulait qu'on rappelât sur-le-champ toutes les classes de la réserve, vû que le chiffre de la levée extraordinaire, que l'on demandait, était d'une insuffisance évidente. Selon lui, il vallait infiniment mieux faire un effort suprême en remplissant les cadres au moyen de soldats déjà formés, que par les recrues qu'aurait fournies la levée extraordinaire qui était proposée. D'autre part, il faisait ressortir la nécessité de forcer les *provinces-unies* de la Lombardie de fournir le plus promptement possible un contingent proportionné à leur population. Enfin il voulait, et il le prouvait par des raisons péremptoires, que le Gouvernement provisoire de Milan

formât sur-le-champ un camp retranché sur la ligne de l'Adda (xx). — De tels avis portaient en eux le cachet de l'expérience de l'homme de guerre, et de la sagesse de l'Homme-d'État. — Aujourd'hui que l'histoire a prononcé sur cette grande entreprise, elle a en même temps aussi consacré la sagesse des conseils que donnait alors le Sénateur Annibal De Saluces; elle proclame hautement que si dès le début de la campagne nous eussions appelé toute la réserve, si la Lombardie se fut maintenue à la hauteur des *cinq journées* de Milan, si on eût formé un camp retranché sur l'Adda, le Piémont, même privé du concours du reste de l'Italie qui avait déserté la cause de l'indépendance, aurait véritablement *pu faire de lui-même*: et l'armée piémontaise se serait épargné tant de rudes revers malgré la somme de gloire qu'elle s'est conquise dans cette lutte disproportionnée. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi: les conseils de la sagesse furent paralysés par un élan factice, et la voix des Cassandre qui aurait pu sauver la gloire de la patrie, fut étouffée par la fièvre d'enthousiasme qui, à cette époque mémorable, avait gagné tant de monde, et préoccupé tant d'esprits en ce temps d'exaltation presque générale.

Une autre fois, dans la séance du 29 du même mois de juillet, le Sénateur Annibal De Saluces prit de nouveau la parole pour soutenir le projet de loi sur la mobilisation de la Garde nationale : en même temps qu'il appuyait de son autorité le principe de la loi, et qu'il faisait ressortir l'importance de cette institution comme sauvegarde des libertés et de la sécurité publique, il cherchait aussi de l'asseoir sur des bases solides et raisonnables, et de l'harmoniser avec le besoin urgent du travail qui plane sur les classes les plus nombreuses et les plus intéressantes de la société. Outre cela il proposa un article additionel touchant les Gardes nationales de la Savoie et de la Sardaigne.

Dans la séance du 29 juillet il soutient chaudement la projet de loi pour la mobilisation de la Garde nationale

Il prononça un autre discours dans la séance du 4 nov. de la même année, lors de la discussion du projet de loi sur l'avancement des officiers supérieurs. Cette question offre toujours de grandes difficultés pratiques; et, si d'une part il est urgent de restreindre l'action du Pouvoir exécutif pour l'empêcher de choir dans l'arbitraire, de l'autre il n'est pas moins indispensable que les promotions soient entourées de justes garanties. Harmoniser l'*ancienneté* avec le *mérite* et les maintenir dans un juste équilibre entre eux,

Dans la séance du 4 novembre il prononce un discours important sur l'avancement des officiers de l'armée.

afin que l'un ne déborde pas l'autre, tel est le problème toujours difficile à résoudre en pratique. C'était le sujet de haute importance de ce projet de loi. Le Sénateur Annibal De Saluces, pénétré de la gravité de la question, crut de son devoir d'apporter dans la discussion le poids de ses lumières et de sa longue expérience. Il fut écouté avec une attention respectueuse; tous applaudirent les chaleureuses expressions que ce vénérable guerrier donna de son amour pour la gloire de l'armée, qui est la gloire de la patrie.

Mais ce n'était pas tant dans les séances publiques, que dans le sein des commissions que le Chev. Annibal déployait tout son zèle dans les travaux du Sénat sur les questions relatives ou à la guerre, ou aux conditions politiques actuelles de l'État : tout ce qui tendait à la réforme et à l'amélioration de l'armée l'intéressait au plus haut dégré. Mû par ce sentiment, il soumit à l'appréciation de ses collègues les graves idées qui le préoccupaient depuis-long-temps au sujet de la défense du royaume. Son projet consistait en un système complet et coordonné de retranchements artificiels à élever dans les endroits les plus vulnérables, les plus menacés d'une invasion étrangère, et les moins pourvus de moyens

naturels de défense. Projet de la plus haute gravité, puisqu'il offre l'unique moyen de sauvegarder l'indépendance de notre pays vers les frontières qui sont dépourvues de défense, et qui ne présentent aucune ligne assez solide d'opérations défensives.

Le Chev. Annibal De Saluces accomplissait donc ses devoirs civiques avec toute l'abnégation et le dévouement propre du citoyen le plus zèlé pour la prospérité et la grandeur de sa patrie, quand les graves infirmités qui vinrent assaillir, presqu'en même temps que ses trois frères les Chevaliers César et Robert, et surtout son aîné le Comte Alexandre, vinrent le forcer à se relâcher de sa ponctualité à remplir ses devoirs de Sénateur. Il lui devint dès-lors impossible d'être aussi assidu aux séances, et de partager les graves travaux du Sénat comme il l'avait fait jusques-là. D'ailleurs il se sentait lui-même pressé par le besoin de prendre enfin un peu de repos; son âge avancé et ses longs travaux le lui rendaient désormais nécessaire. Il essaya d'abord de se donner quelque liberté hors de la capitale: mais les doux loisirs de la campagne n'étaient plus suffisants. Le besoin de calme et de repos se faisant de plus en plus sentir, la

Il donne sa démission de membre du Sénat du royaume.

délicatesse toujours si exquise de sa conscience ne lui permit plus de retenir une charge dont il ne se sentait plus les forces d'accomplir les devoirs. Plutôt que de manquer à ses obligations comme Sénateur, il préféra en résigner la dignité. Il donna donc sa démission de membre du Sénat du royaume. Elle fut acceptée, mais avec de vifs et unanimes regrets. Le Roi perdait un conseiller sage et dévoué ; et le Sénat un collaborateur actif, intelligent et animé d'un amour le plus ardent pour la chose publique.

Son caractère et ses opinions polit.

Esquissons maintenant à grands traits l'homme politique. Le caractère et les opinions politiques du Chevalier Annibal De Saluces dérivaient en grande partie de son éducation première : mais elles étaient surtout le fruit de ses graves études et de sa longue expérience des hommes et des choses. Ayant vécu pendant plusieurs années à la Cour et très-près de la personne de Napoléon, il avait conçu une haute admiration du génie de ce guerrier politique, de ce soldat régénérateur, et il lui avait consacré tout son dévouement. Il penchait vers le système des gouvernements concentrés et forts. Sans doute il aimait le progrès, il l'aimait passionnément ; mais il voulait qu'il s'opérât graduellement et non par sauts,

avec sagesse et modération non par élans d'imagination enthousiaste. Il voulait que la chose publique fut régie surtout par la raison, et non pas seulement par le cœur. — Profondément attaché et dévoué à son pays et à son Roi, il avait nourri sa mémoire de l'histoire des immenses bienfaits que la Maison de Savoie avait versés sur le Piémont pendant plus de huit siècles. Il était convaincu que c'était leur sagesse politique qui avait successivement agrandi le royaume, en le tenant toujours fort haut dans l'estime des nations étrangères. Il avait foi dans la sagesse héréditaire de cette auguste Dynastie; aussi acceptait-il avec joie toutes les améliorations civiles et politiques que ses Princes sanctionnaient. Il pensait que, de son temps, les nationalités étaient énervées par une longue habitude de servage, par de sourdes jalousies, et par le choc d'intérêts particuliers et presque municipaux. Il était convaincu que toute levée de boucliers des peuples contre les armées disciplinées des Gouvernements était une lutte de pygmées contre des géants, et n'aboutissait qu'à river plus fortement les chaînes de l'étranger. Comme l'histoire lui démontrait que l'Italie avait toujours acheté trop cher les subsides étrangers,

tantôt de l'Espagne, tantôt de la France, tantôt de l'Autriche, il croyait que la prudence défendait de recourir à ce dangereux expédient, et qu'il était beaucoup plus sage de se mettre en état de n'avoir aucun besoin des secours étrangers. D'autre part, il ne faisait aucun état sur cette ligue tant prônée des Princes et des Peuples d'Italie, pour concourir à un généreux effort afin de reconquérir l'indépendance nationale de toute la Péninsule. Aussi prévoyait-il, dès le début de la guerre, que le Piémont ne tarderait pas à rester seul engagé dans la lutte, abandonné par les autres Princes et Peuples d'Italie, et que dans cette lutte immense nos armées se seraient bien couvertes de gloire au point de frapper d'admiration même nos ennemis, mais que tous les efforts les plus héroïques ne les sauveraient pas de désastreux revers. Il aurait donc désiré que sa patrie fût restée en paix, jouissant du développement paisible de ses libertés, et se fût maintenue dans une condition capable de commander le respect à ses amis et à ses ennemis. — Telles étaient les vues politiques du Gén. De Saluces : c'était l'opinion d'un Homme d'Etat sérieux, doué d'une expérience consommée, et jaloux de l'honneur de son pays. —

Du reste, il entrait rarement en discussion sur les affaires politiques. Il parlait fort peu des bouleversements qui agitaient alors l'Italie et l'Europe entière; non pas, certes, que cette terrible crise ne le préoccupât fortement; mais c'est que dans cette explosion presque générale, il ne voyait que le jeu du débordement de passions long-temps comprimées, et il avait foi que tôt ou tard la Providence ferait jaillir de ce choc plus de splendeur au profit de la vraie liberté et de la Religion.

Délié de ses devoirs publics et rendu à sa pleine liberté, le Chev. Annibal De Saluces tourna désormais toutes ses pensées aux affections de famille, aux douceurs de l'amitié, et aux œuvres de bienfaisance. Rien de touchant, rien d'admirable comme l'intimité qui unissait ces illustres frères vers le déclin de leur vie. On aurait dit que, à mesure qu'ils sentaient la vie leur échapper, ils cimentaient plus fortement encore les liens du sang. C'était dans ces épanchements mutuels de leur tendresse que leur âme se retrempait : ils s'étaient rendus les uns aux autres tellement nécessaires, qu'ils semblaient se compléter mutuellement, et que c'était pour chacun d'eux une vide pénible dans leur exis-

Il rentre pour la dernière fois dans la vie privée.

tence, chaque fois que quelqu'incident les empêchait de passer ensemble de longs instants de la journée.

Mais c'était surtout aux pratiques de la Religion que le Chev. Annibal consacrait la plus grande partie de son temps, ainsi que ses pensées habituelles, et ses plus ardentes aspirations. Sans doute, il n'avait jamais oublié complètement, pas même dans l'agitation des camps, les principes pieux qu'il avait sucés avec le lait, et qu'il avait appris à l'école des incomparables auteurs de ses jours. Mais, arrivé à cette époque avancée de sa vie, il en savourait davantage les ineffables douceurs. S'il est un spectacle vraiment digne d'admiration, s'il est un hommage, un triomphe digne de la Religion, c'est à coup sûr de voir ces nobles fronts, qui n'ont jamais pâli sur les champs de bataille, qui ont affronté mille fois la mort avec une héroïque sérénité, qui ont vécu leurs plus belles années au milieu de dangers inouïs, de les voir, dis-je, s'incliner devant la majesté de Dieu, reconnaître que lui seul est grand, et s'humilier aux pieds de ses autels en se perdant dans la foule des vrais adorateurs de la Divinité. A l'auréole de gloire humaine qui ceint ces nobles têtes, la Religion

en ajoute une nouvelle qui sanctifie la première. Certes, à l'aspect de si beaux exemples, il faudrait avoir l'âme étrangement cuirassée de septicisme, et le cœur glacé par l'indifférence, pour ne pas se sentir profondément ému, et s'écrier « oui, elle est divine cette Religion qui » élève à une hauteur bien plus grande encore » ces héros que la gloire humaine avait déjà » élevés si haut au-dessus de leurs semblables!» Tel est le témoignage que rendaient du Chevalier Annibal tous ceux qui le connaissaient de près, et qui avaient le bonheur de l'approcher et de jouir de sa précieuse intimité.

Ses legs et fondations pieuses, ses œuvres de bienfaisance.

Il aimait à assister assidument aux offices de l'église : et il était jaloux de la décence des ornements sacrés : aussi se plaisait-il à en pourvoir largement les églises et même de simples chapelles rurales. Parmi les nombreux services funèbres d'anniversaires qu'il avait fondés pour le repos de l'âme de ceux qui lui étaient chers, parents ou amis, il en est un qui mérite ici une mention toute spéciale. Par acte solennel et notarié il fonda dans l'église des PP. Franciscains Réformés du couvent de Saint-Bernardin de Saluces un service anniversaire en suffrage de l'âme de Napoléon. Le texte de cette fondation

mérité d'être rapporté ci-après parmi les *documents*. Le Chev. Annibal avait ainsi imité le noble et pieux exemple d'un de ses collègues à la Cour impériale, le général Dronot D'Erlon, avec lequel il avait conservé de précieux rapports d'intimité. C'est que le Général De Saluces avait l'âme faite au même moule que celle du glorieux général Drouot, lequel a mérité d'être compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, et d'avoir eu pour panégyriste le Chrysostome de la France moderne, le célèbre P. Lacordaire. Le caractère élevé du Général De Saluces était fait pour apprécier et pour imiter de si nobles exemples de reconnaissance et de dévouement; surtout lorsqu'ils venaient de la part de ces personnages auxquels il avait voué toute son estime et toute son amitié.

Son zèle pour les Sales d'asile et pour les Dépôts de mendicité.

Mais celles des différentes œuvres de bienfaisance qui avaient inspiré au Chev. Annibal une prédilection toute spéciale, c'était les *Sales d'asile* pour l'enfance, et les *Dépôts de mendicité*. Son cœur goûtait une joie profonde, un vrai bonheur, chaque fois qu'il pouvait passer quelques instants dans ces établissements si utiles. Aussi les visitait-il fréquemment; et il n'en sortait jamais sans laisser quelque marque de sa libé-

ralité, outre les sommes considérables qu'il avait déjà consacrées à concourir à leur dotation. Il regardait l'enfance et la vieillesse abandonnées et pressées par des misères de tout genre, comme les objets les plus dignes des sympathies et de la générosité des hommes aisés, de la bienveillance et des largesses des riches et des puissants du monde.

Il distribuait aussi, ou faisait distribuer, d'abondantes aumônes aux pauvres dispersés, soit à Turin, lieu de sa résidence habituelle, soit dans d'autres villes de province, même dans de simples villages dont il avait conservé un souvenir particulier, et principalement dans les lieux où reposaient les restes des personnes qui lui avaient été chères.

C'est à ce noble et pieux sentiment qu'il faut attribuer les secours considérables qu'il envoya à Paris. La personne qu'il avait chargée de cet envoi, en 1836, en reçut cette réponse qu'il est à propos de rapporter ici :

Paris, le 13 décembre 1836.

MONSIEUR,

« Je vous envoie les quittances des trois mille » francs généreusement données aux pauvres

» de Paris, par M. le Lieut.-général Chevalier » Annibal De Saluces. Ils ont été distribués » entre les douze arrondissements proportion- » nellement à leur population pauvre de chacun » d'eux, comme vous le verrez par le tableau » aussi ci-joint. Presque tous les Maires ont » accompagné leur reçu de lettres dans lesquelles » ils m'ont prié d'être l'interprète de leur recon- » naissance etc. ».

Nommé, dès l'année 1844, *Directeur principal* et *Protecteur* du bel *Hospice des incurables de Saint-Louis De Gonzague*, un des plus remarquables monuments de Turin, le Chevalier Annibal ne manquait jamais de présider, soit le conseil ordinaire d'administration qui se réunissait chaque semaine, soit le conseil extraordinaire et général de toute la direction chaque fois qu'il était convoqué. Outre cela, il avait l'habitude de visiter les malades, auxquels il adressait toujours quelques paroles de consolation, et de cette noble et délicate aménité, qui révèle un amour de père et qui le fait aimer. Il s'enquérait avec soin de leurs besoins et même de leurs désirs, et tâchait de les satisfaire. Bien plus, souvent il les aidait de ses conseils

et de sa protection dans leurs affaires personnelles, ou dans celles de leurs parents.

C'était aussi dans les soins et l'administration de sa propre maison qu'il déployait une sollicitude incessante : aucun détail ne lui échappait : il veillait à tout, à l'ordre en général, et au bien-être de chacun des siens : tant il était pénétré de cette maxime d'un grand philosophe, Saint Paul, que *celui qui n'a pas soin des siens et de sa maison est coupable d'une espèce d'infidélité.* Aussi surveillait-il avec une scrupuleuse attention la conduite et la moralité de ses domestiques : il veillait à ce qu'ils remplissent fidèlement leurs devoirs religieux et les obligations particulières de leur état : il n'aurait pu souffrir dans aucun d'eux la moindre infraction, sans qu'il fît aussitôt une correction paternelle, toujours empreinte de cette douceur qui lui était caractéristique : peu de paroles lui suffisaient, et il était très-rare qu'il eût à en venir à quelque menace de rigueur. Aussi rien n'égalait le respect presque religieux, l'amour et le dévouement sans bornes que tous ses domestiques n'ont jamais cessé de lui professer.

Mais la Providence lui réservait encore de grandes épreuves qui devaient briser ses plus

tendres affections. C'est dans le sein de sa famille que le Chev. Annibal avait concentré ses plus doux épanchements ; c'est de là que devaient surgir pour lui de nâvrantes amertumes. Mais il sçut les supporter avec la force d'âme du soldat, du chrétien, du philosophe.

Le Chev. César son frère relevait à peine d'une grande maladie, que la santé de leur aîné Comte Alexandre tombait dans un état qui donnait de vives inquiétudes. Ses forces s'affaiblissaient d'une manière sensible. On eut un instant l'espoir que l'air libre et pur de la campagne à Rivoli l'aurait rétabli de cet état de prostration : il alla passer quelque temps à Saluces. Mais bientôt voyant cet espoir deçu, et le mal empirant chaque jour, il se hâta de revenir à la capitale. Rendu au centre de ses parents et de ses amis, il fut entouré des soins les plus tendres soit de ses frères, soit des médecins les plus renommés : mais rien ne fut capable d'arrêter les rapides progrès de la maladie, qui finit par l'emporter au tombeau. Le Comte Alexandre De Saluces succomba à une longue et douloureuse infermité, qui pendant quatre mois consécutifs avait mis sa patience et sa haute vertu chrétienne à une rude épreuve : il mourut de la mort du juste (XXI).

Les frères De Saluces Annibal, César (XXII) et Robert, après avoir payé sur la tombe du Comte Alexandre un large tribut de larmes et de regrets, mirent la plus scrupuleuse exactitude à remplir les intentions et même les simples désirs que l'illustre défunt leur avait confiés : rien ne fut ni oublié, ni omis; tant ils avaient à cœur de rendre par leur fidélité un dernier hommage à la mémoire de leur aîné.

Le Chev. Annibal habitait sous le même toit que ses frères Alexandre et Robert : quand celui-ci fut atteint de la grave infirmité qui finit par le priver presqu'entièrement de la vue, il trouva dans son frère Annibal une sollicitude et une assistance admirables. Ce qu'il avait été pour ses autres frères César et Alexandre, il le fut encore pour Robert, n'épargnant rien pour le consoler et pour lui alléger la tristesse où il était plongé, par suite de son infirmité. Il était réduit à un état tel, que l'on craignait qu'il ne pût voir la fin de cet hiver. Pendant toute la durée de cette longue maladie le Chev. Annibal s'était voué tout entier à prodiguer les soins les plus assidus à son frère; et même il ne franchit pas une seule fois le seuil de son hôtel, sauf pour remplir ses devoirs religieux. Au retour

du printemps la santé du Chev. Robert éprouva une crise heureuse, il commença à donner quelqu'espoir de guérison. Ses frères et tous ceux qui l'entouraient ouvraient leur âme à l'espérance : elle ne fut point deçue. Grâce à leurs soins admirables le Chev. Robert se rétablit (xxIII).

Sa dernière maladie et sa belle mort.

Mais au moment où le Chev. Robert touchait à la fin de sa convalescence, le Chev. Annibal se sentit frapper du mal qui devait l'emporter au tombeau. Jusques-là il avait joui constamment d'une santé robuste, vraiment admirable pour son grand âge, et digne d'envie, tant elle démentait le nombre de ses années. Tout-à-coup, il sentit ses forces s'affaiblir et lui échapper peu à peu. De prime abord il n'en eut aucun souci : de même ses frères et ses parents ne semblèrent pas s'en troubler.

Mais bientôt cette prostration devint si générale, et fit des progrès si rapides, qu'elle prit les proportions et le caractère d'une grave maladie : le mal se rendit si opiniâtre et si menaçant qu'il déjoua tous les soins de l'art, et toute la sollicitude de ses frères qui ne l'abandonnaient pas un instant. Dans ce triste état une seule pensée le troublait ; c'était de se voir dans l'impossibilité de prodiguer ses soins au Chev. Robert, et d'être

lui-même réduit à un état qui en réclamait de plus grands encore. Cette pensée l'affligeait. Mais il fit le sacrifice de ce regret de tendresse fraternelle, de même qu'il supporta avec une imperturbable résignation la somme de douleurs et d'épreuves que le Seigneur lui envoyait : ni la violence du mal, ni les angoisses de l'agonie, ni les approches de la mort, ne troublèrent un seul instant l'admirable sérénité de cette belle âme. Sentant sa fin approcher, il consomma le sacrifice de cette vie, qu'il avait exposée jadis aux dangers des combats, et qu'il avait sçu embellir par l'ensemble parfait des plus rares vertus. Jamais vie mieux remplie : jamais mort plus calme et plus sereine. Sa vie avait été celle d'un homme dont la fidélité à tous ses devoirs domestiques et publics, militaires et civils, administratifs et surtout religieux, avait été une vraie religion d'un empire imprescriptible. Il en recueillit alors la première récompense, le témoignage d'une conscience sans remords et fière de sa carrière, et la paix d'une mort digne d'une si belle vie. Pendant la durée de sa dernière maladie, son esprit nourri de hautes pensées et des maximes de la foi, s'élevait sans cesse à Dieu, et lui offrait l'holocauste humble mais

généreux de sa volonté et de sa vie. Il acceptait tout de sa main divine, la maladie, les douleurs, la mort. Mais, pour se conforter dans ce moment suprême, il demanda de lui-même les Sacrements de l'Église; et, quoiqu'il eût la sainte habitude de les recevoir très-fréquemment, même dans le cours de sa maladie, néanmoins dès qu'il sentit sa fin approcher il demanda le S.t-Viatique et le Sacrement des agonisants. Il les reçut avec une joie, avec une foi si ardente que les assistants ne purent arrêter leurs sanglots. Il accompagnait et répondait aux prières de l'Église, et il imprimait sur le symbole sacré de notre foi des baisers ardents d'amour et de bonheur. Ce fut dans de tels sentiments que le Chev. Annibal rendit sa belle âme à Dieu, le 28 mai 1852, à 3 heures de l'après-midi, à l'âge de 75 ans et six mois. Il expira dans les bras de son frère César qui ne l'avait pas quitté un seul instant depuis les premiers jours de la grave maladie qui devait l'emporter : et ce digne frère eut la triste consolation de lui fermer les yeux. Ainsi des quatre frères De Saluces, deux avaient déjà payé ce dernier tribut à la nature; à bref intervalle l'un de l'autre les deux aînés avaient succombé. Les deux qui leur sur-

vivaient furent plongés dans une douleur impossible à décrir : à la distance de peu de mois le Chev. César devait le suivre au tombeau, qui vient de se rouvrir pour le Chev. Robert. Ainsi ceux qui s'étaient aimés si tendrement durant leur vie, se rapprochaient encore par la date de leur mort.

Deuil et regrets universels causés par la mort du Ch. Annibal De Saluces

Cette perte douloureuse fut accueillie comme une douleur publique : et, certes, si quelque chose pouvait tempérer l'affliction des deux frères survivans, c'était l'universalité des regrets que toute la nation paya à cet illustre défunt. Cette mort fut pleurée par ses nombreux amis qui appréciaient la noblesse de son âme, la constance et fermeté de ses principes, la vivacité et la délicatesse de ses affections ; elle fut regretée même par ses adversaires politiques qui se plaisaient à rendre hommage à la loyauté de ce beau caractère : elle fut pleurée par l'armée, qui perdait celui qui avait déployé tant de sollicitude pour son instruction et sa discipline, pour son bien-être et pour sa gloire : elle fut plus vivement pleurée par les pauvres et par les malheureux qui perdaient en lui un consolateur, un protecteur, un ami, un père : enfin, elle fut pleurée par tout le pays qui perdait un de ses

plus grands citoyens, une de ses plus belles gloires, et qui déposait sur sa tombe, avec la couronne civique, due à ses rares vertus, l'hommage aussi d'une reconnaissance impérissable pour les éminents services qu'il lui avait rendus; car les nations, tout comme les hommes bien nés, ont aussi le souvenir du cœur, pour ceux de leurs glorieux enfants dont elles réflètent la gloire (XXIV).

Le souvenir du Général Annibal De Saluces vivra dans le cœur de tout bon piémontais : la patrie sera fière de cet homme, et lui vouera une des plus belles pages de son histoire, car peu d'hommes ont, comme lui, brûlé d'un patriotisme plus pur et d'un dévouement plus loyal et plus énergique pour le bien et pour la gloire de leur pays (XXV).

Ame noble et généreuse, jouis maintenant de cette couronne impérissable que tu as conquise par tant de travaux et par de si rares vertus ! Jamais ton image vénérée ne s'effaçera de nos cœurs, pas plus que tes traces ne disparaîtront jamais de cette noble terre subalpine qui fut ton berceau ! Nous recueillerons les fruits de ta sol-

licitude et de tes sublimes exemples ; et, formés à ton école, nous porterons profondément enraciné dans nos âmes cette religion du devoir envers Dieu, envers le Roi, envers la patrie, qui fait grandir l'homme au-dessus de ses semblables, qui, même à travers les siècles, le présente aux âges futurs comme un noble exemple à imiter, et qui le couronne de l'auréole de l'immortalité !....

DOCUMENTS ET NOTES.

DOCUMENTS ET NOTES

I. — pag. 18.

Lorsqu'une alliance est contractée en vue de parer à une nécessité commune, il est rare que la déloyauté d'une des parties contractantes n'en fasse manquer le but : la discorde alors paralyse des efforts généreux que la foi jurée devrait faire converger vers le même point. Ainsi, dans la campagne de 1796, lorsque les Autrichiens et les Piémontais se trouvèrent pour la première fois réunis pour rejeter les Français au-delà des Alpes, il est de fait que les généraux en chef ne s'entendaient plus pour la réalisation du plan de campagne. " Les Autrichiens et les Piémontais, dit M. Thiers (*Hist. de la Révol. franç.*, l. 8, pag. 124 suiv.) étaient peu d'accord. Suivant l'ancien plan, Colli voulait couvrir le Piémont : Beaulieu voulait se maintenir en communication avec Gênes et les Anglais ". Il n'en pouvait pas être autrement, d'après le système politique qui dominait dans les conseils de la Cour de Vienne. *Le Conseil aulique*, dit ailleurs M. Thiers, *avait des vues sur le Piémont.* Si bien que, lorsque deux ans plus tard une suite de revers avait rejeté les républicains au-delà des monts, et rendu la péninsule italique aux aigles triomphantes de l'Autriche, alors qu'il eût été juste et politique de relever les trônes abattus, « l'Autriche avait partout arboré son drapeau en Italie, et n'avait rappelé dans cette contrée aucun des Princes détrônés ". — Voyez d'ailleurs la note suivante.

II. — pag. 20.

Convention militaire de Chérasco (29 avril 1796).
Traité de Paris (15 mai).

Le jeune Bonaparte, nouveau général en chef de l'armée d'Italie, arrivé à Nice le 27 mars, avait à peine pris en main le commandement des légions républicaines, qu'il com-

mença ses mouvements vers les gorges des Appennins, où il devait remporter coup sur coup une suite de magnifiques victoires, à Montenotte (22 et 23 avril), à Millesimo (24 et 25 avril), à Dego (26 avril), à Mondovì (27).

Après toutes ces défaites « la Cour de Turin, dit M. Thiers, „ (*Hist. de la Révol. franç.*, tom. 8, pag. 185) était dans la „ confusion. Le cardinal Costa décida le Roi à se jeter dans „ les bras des Français. Le Roi ceda, et fit faire des ouver- „ tures par Colli à Bonaparte. Elles arrivèrent à Chérasco en „ même temps que le général Bonaparte. Mais celui-ci n'avait „ pas de pouvoir pour signer la paix; mais il était maître „ de signer un armistice; et il s'y décida..... Il n'avait pas „ eu pour but de conquérir le Piémont..... En s'accordant „ avec le Piémont et en exigeant les garanties nécessaires, „ il pouvait fondre en sûreté sur les Autrichiens et les „ chasser d'Italie. On disait autour de lui qu'il ne fallait pas „ accorder des conditions.... Le jeune Bonaparte n'était point „ de cet avis; il sentait la difficulté de révolutionner une „ monarchie *qui était la seule militaire de l'Italie*, et où les „ anciennes mœurs s'étaient parfaitement conservées: il ne „ voulait pas se créer des embarras sur sa route; il voulait „ marcher rapidement à la conquête de l'Italie... En consé- „ quence il consentit à une armistice, et il demanda qu'on „ lui livrât les trois places de Coni, Tortone et Alexandrie „ avec tous les magasins qu'elles renfermaient, sauf à comp- „ ter ensuite avec la République...... Ces conditions furent „ acceptées, et l'armistice signé à Chérasco, le 29 avril avec „ le colonel La Coste et le Comte De La Tour. Les pléni- „ potentiaires partirent sur-le-champ pour Paris afin de „ traiter de la paix définitive. Le Traité fut en effet stipulé „ peu de jours après, le 15 mai „.

« Ma in fine, dit à ce sujet M. Cibrario, (*Instit. della „ Monarchia di Savoja*, pag. 208) era fatale che la vecchia „ Monarchia Sabauda crollasse. Beaulieu si lasciò ingannare „ da Bonaparte che tagliò le communicazioni. Lo Stato era „ alla discrezione dei Francesi: la pace dovea farsi; e si „ fece (mag. 1796). Ma il Re di Sardegna, abbandonando „ per forza la lega in cui avea con sì salda fede perseverato,

„ ricusò peraltre l'alleanza francese, nenestante l'efferta che „ il Direttorio gli fece della Lombardia. *Une colonne de trou-* » *pes piémontaises, et la Lombardie est à vous*, dicea Carnot „ ai plenipotenziarii piemontesi. Ma essi aveane fermale „ diviete di consentire, e ricusarone. Solo alle truppe della „ Repubblica fu conceduto il passo. — Superato il Piemonte, „ l'Italia era serva „.

Ce fut pendant que ces négociations préliminaires s'agitaient à Chérasco, que le Marquis De Saint-Marsan vit Bonaparte et qu'il sut lui plaire. Depuis cette époque ce personnage éminent jouit d'une bienveillance spéciale et d'une haute confiance dans l'esprit de Napoléon, qui lui confia plus tard des missions importantes. On dit aussi que, dans cette même circonstance, à Chérasco, le fils du roi Victor, voulut voir le jeune vainqueur et qu'il lui prodiga des témoignages d'estime qui le touchèrent.

III. — pag. 23.

Traité de Turin, 5 avril 1797.

" Bonaparte tâcha de négocier une alliance offensive et „ défensive avec le Piément, à laquelle il aspirait depuis „ long-temps. Cette alliance devait lui valeir dix mille hom- » mes de bonnes troupes. Le Roi, qui d'abord ne s'était pas » contenté de la garantie de ses Etats pour prix des services » qu'il allait rendre, s'en contenta maintenant qu'il voyait „ la révolution gagner toutes les têtes. Il signa le Traité qui „ fut envoyé à Paris ». — (Thiers, *Hist. de la Révol. franç.*, tom. 9, pag. 48).

« Bonaparte demandait des renforts au Directoire..... et il „ pressait surtout la ratification du Traité d'alliance avec le „ Piément, pour avoir dix mille de ces soldats piémontais „ dont il faisait si grand cas. Mais le Directoire ne voulait „ pas ni envoyer des renforts...... et il hésitait encore à signer „ un Traité avec le Piément, parce qu'il ne voulait pas „ garantir un trône dont il espérait et souhaitait la chute » naturelle „. (Thiers, *ibid.* pag. 283, 284).

IV. — pag. 26.

Jamais peut-être l'Autriche n'avait affiché avec plus de franchise sa politique envahissante en Italie, qu'elle ne le fit en 1798 par l'organe de M. De Cobentzl, son ministre aux conférences qui se tenaient à Sela en même temps que le congrès de Rastadt « M. De Cobentzl proposait de dédom-„ mager la Cisalpine *avec une partie du Piémont : le surplus „ de ce royaume aurait été donné au Grand-Duc de Toscane ; „ et le Roi de Piémont aurait reçu en dédommagement les „ États de l'Eglise*. Ainsi, au prix d'un agrandissement pour „ lui en Lombardie et pour sa famille en Toscane, l'Empe-„ reur *aurait sanctionné l'institution de la république helvétique, „ le renversement du Pape et le démembrement de la Monar-„ chie du Piémont*. La France ne pouvait consentir à ces „ propositions pour une foule de raisons...... Elle avait, l'an-„ née précédente, conclu un Traité avec le Roi de Piémont „ par lequel elle lui garantissait ses Etats. *Cette garantie était „ surtout stipulée contre l'Autriche*. La France ne pouvait donc „ pas sacrifier le Piémont Aussi François De Neufchâteau „ ne put-il adhérer aux propositions de M. De Cobentzl..... „ On se sépara sans avoir rien conclu „. (Thiers, *Hist. de la Rével. franç.*, tom. 10, pag. 120.

Ces idées exprimées par le ministre autrichien restèrent à l'état d'aspiration ; mais elles n'en trahirent pas moins le système secret de la Cour qu'il représentait. On sait la fin tragique qu'eut le Congrès de Rastadt. Les hussards autrichiens, au mépris du droit de la nature et des gens, s'apostèrent aux portes de la ville, et ils massacrèrent lâchement les plénipotentiaires français avec leur famille, au moment où la rupture du Congrès les avait forcés de rentrer en France.

V. — pag. 29.

„ Bonaparte n'estimait en Italie que l'armée piémontaise, „ parce que la Cour de Piémont avait seule fait la guerre „ pendant tout le cours du siècle. Il écrivait à Paris *qu'un*

„ *seul régiment du Roi de Sardaigne renverserait la République* „ *Cisalpine* „. (Thiers, *ibid.*, tom. 9, pag. 266).

VI. — pag 51.

Braveure du général piémontais Colli sur le champ de bataille de Novi.

„ Nos soldats, dit M. Thiers (*Hist. de la Révol. franç.*, „ tom. 10, pag. 284), sont emportés comme le veut..... Le „ brave Colli, ce général piémontais qui s'était si bien „ montré dans les premières campagnes contre nous, et qui „ avait eu suite pris du service dans notre armée, se forme „ en carré avec quelques bataillons, résiste jusqu'à ce qu'il „ soit enfoncé, et tombe tout mutilé dans les mains des „ Russes „.

VII. — pag. 55.

Ce fut surtout en suite de la bataille de Novi que la discorde éclata davantage entre les Russes et les Autrichiens. C'est encore M. Thiers qui en fournit le témoignage: „ L'ar„ mée d'Italie, dit-il, après avoir perdu la bataille de Novi, „ s'était dispersée dans les Appennins. Heureusement Souwarow „ ne profitait pas mieux de la victoire de Novi que de celle „ de la Trebbia, et perdait en Piémont un temps que la „ France employait en préparatifs. Dans ce moment le Con„ seil aulique, aussi peu constant dans ses plans que l'avait „ été le Directoire, en imagina un qui ne pouvait manquer „ de changer la face des événements. Il était jaloux de l'au„ torité que Souwarow avait voulu exercer en Italie, et *il* „ *avait vu avec peine que ce général eût écrit au Roi de Sar*„ *daigne pour le rappeler dans ses États.* Le Conseil aulique „ *avait des vues sur le Piémont*, et tenait à en écarter le „ vieux maréchal. De plus il régnait peu de sympathie entre „ les deux armées coalisées..... Jusques-là les Russes et les „ Autrichiens étaient mêlés sur les deux théâtres de la guerre. „ Korsakoff et l'Archiduc Charles en Suisse, Souwarow et „ Mélas en Italie. Le Conseil aulique imagina de transporter „ l'Archiduc Charles sur le Rhin, et Souwarow en Suisse „.

Thiers, *Hist. de la Révol. franç.*, tom. 10, pag. 325. M Cibrario fait la même remarque : " Quando in maggio 1799 gli " Austro-Russi riconquistarono il Piemonte, il medesimo fu " retto di nuovo in nome di Carlo Emm. IV, il quale da " Cagliari si transferì in Toscana. *Chi lo tenne lontano dal " Piemonte? le tenebrose mene di Austria vogliosa di stendere " il suo dominio italico fino alle Alpi* ". (*Instituzioni della Monarchia di Savoja*, pag. 163 seguente). (Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, lib. 7, pag. 245).

Souwarow n'avait été jusques-là que l'instrument fidèle de son Empereur. La politique de Paul I avait été, dès le début de la seconde coalition, de protéger les faibles, et de rendre aux Princes dépossédés le sceptre que la Révolution leur avait ravi : pour les quatre Princes d'Italie, le Pape, Naples, la Toscane, le Piémont, il demandait l'*intégrité de leurs Etats.* Quant au Piémont, dans la conférence de Lunéville, il ne réclamait qu'une indemnité en Italie pour la cession de la Savoie et de Nice à la France. *Il trouvait bon, et la Prusse avec lui, que la France réprimât l'Autriche en Italie et la réduisît à la limite de l'Adige.* L'Autriche elle-même acceptait cette ligne pour frontière avec le Piémont. Mais de si heureuses dispositions s'évanouirent bientôt, et le Traité de Lunéville, du 9 fév. 1801, qui mit fin à ces longues négociations, passa sous silence le sort des Princes dépossédés, parce que la France voulait avant tout s'entendre avec les grandes Puissances sur les conditions de la conservation de ces Etats.

Mais si la France alors possédait directement le Piémont, du consentement général, quoique tacite, de toutes les Puissances, ce n'était pas qu'elle voulût éterniser cette possession: elle a senti de tout temps la nécessité d'un Etat fort et indépendant qui sépare ses frontières de celles de l'Autriche. A la paix générale, il est certain que le Piémont aurait été reconstitué. Aussi voyons-nous la France, lors des négociations d'Amiens (mars 1803), avouer franchement ses vues par l'organe de M. De Talleyrand. Dans le système développé alors par cet éminent diplomate, la France renonçait à posséder le Piémont, " car elle savait, continue M. Thiers, que " si les Italiens préfèrent les Français aux Allemands, au fond

„ ils n'aiment ni les uns ni les autres, parce qu'ils sont étran-
„ gers : c'est un sentiment national légitime qu'il faut respecter...
„ *Il aurait fallu dans ce plan réunir la Lombardie, le Piémont,*
„ *les duchés de Parme, de Plaisance, le Mantouan, les Léga-*
„ *tions, la Toscane; on constituait un État superbe.....* Il
„ fallait réunir les autres provinces (Rome, Naples) sous un
„ *gouvernement fédératif* dans lequel le pouvoir exécutif fût
„ fortement constitué. Un Etat Italien de 10 à 12 millions
„ d'habitants, possédant les plus belles frontières, baigné
„ par deux mers, ayant à la première guerre heureuse la
„ chance de s'accroître des *Etats Vénitiens*, et de s'étendre
„ alors aux frontières naturelles de l'Italie...... pouvant com-
„ prendre, au moyen d'un simple *lien fédératif* qui laisserait
„ à chaque Principauté son indépendance propre, la répu-
„ blique de Gênes, le Pape, Naples.... *Un tel Etat, ainsi*
„ *constitué, était le fondement de la régénération italienne*, et
„ donnait à l'Europe une troisième fédération „. (Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, liv. 13, pag. 417, 418). N'est-ce pas là le canevas du système des Balbo, des Gino-Caponi, des D'Azeglio, des Gioberti ?....

Mais la France elle-même avait écarté cette politique généreuse en n'envisageant que les besoins, peut-être même les rancunes du moment.

Le major Pinelli, digne frère de l'homme éminent qui a tenu le timon des affaires en Piémont aux époques les plus critiques qu'il ait jamais eu à traverser, vient de publier une *Hist. Militaire du Piémont* (Turin 1854). Cette histoire, riche de recherches laborieuses et de détails les plus intéressants mérite une place distinguée parmi les nombreux ouvrages de ce genre que nous possédions déjà. Le major Pinelli a pris rang au nombre de nos historiens nationaux. Lors même qu'on ne partagerait pas quelques jugements et certaines opinions, qu'il y exprime par-ci par-là, ce n'est pas moins devoir de justice de rendre hommage à l'ensemble de cette histoire. Il n'est d'ailleurs aucun cœur piémontais qui ne souscrive, avec de chaudes sympathies, aux appréciations historiques que le major Pinelli donne sur nos guerres des Alpes, de 1796 à 1798, sur les hommes héroïques qui se

signalèrent dans cette lutte de géants, sur ceux qui eurent leur part des gloires immortelles des armées napoléoniennes, sur le caractère de certaines alliances dont les vues envahissantes se trahissaient si fréquemment.

VIII. — pag. 64.

Après la bataille de Marengo, « le Premier Consul institua » un Gouvernement provisoire à Milan, en attendant qu'on » pût réorganiser la Cisalpine..... *Il ne se crut pas obligé* » *envers le Roi de Piémont à plus d'égards que n'en avait* » *montrés l'Autriche;* et en conséquence il ne se hâta pas de » le rétablir dans ses Etats. Il lui substitua un *Gouvernement* » *provisoire* et nomma le général Jourdan commissaire auprès » de ce Gouvernement avec mission de le diriger...... Le » Piémont était ainsi gardé en réserve, avec l'intention d'en » disposer à la paix, soit au profit de la République franç., » soit comme gage de réconciliation avec l'Europe en reconstituant les Etats secondaires détruits par le Directoire ». (Thiers, *loc. cit.*, liv. 4, pag. 146).

IX. — pag. 83.

Voyez *Elogio Storico del Conte Giuseppe Angelo Saluzzo di Monesiglio*, scritto da Giuseppe Grassi. — Torino per Domenico Pane, 1812 — e, Torino, per Giacinto Marietti, 1831.
Voyez aussi sa *Biographie Universelle*, article *Saluces*.

X. — pag 87.

Le Général Chev. De Saluces Annibal, dont le nom avait eu un si glorieux retentissement dans le Bulletin de la grande armée française, du 15 novembre 1813, était en possession de l'épée que Napoléon avait portée dans la campagne d'Egypte, et à la bataille de Marengo, et d'une mèche des cheveux de cet homme immortel, auprès duquel il avait prêté de loyaux services, soit dans les plus nobles emplois du Palais, soit sur les champs de bataille. Ces précieux objets lui avaient été donnés, en 1814, par le premier Chambellan de l'Empereur, le Comte De Turenne, dont il avait été le collègue

à la Cour, et avec lequel il était lié par la plus étroite amitié. Le Comte De Turenne accompagnait ce précieux cadeau par une lettre pleine de témeignages les plus flatteurs : plus tard il lui en écrivit une autre par laquelle il certifiait l'authenticité et la provenance. Cette henerable lettre est trop intéressante pour qu'il puisse être permis de la passer sous silence :

Paris, Rue Royale, N. 6.

22 *Décembre* 1835.

....„ Oui surément veus avez l'épée que le Général Bonaparte portait comme Général en chef en Italie et en Egypte, ou du meins une de ses épées. J'ai conservé son habit de Général qu'il m'a deuné avec plusieurs de ses armes lersqu'il partait pour l'île d'Elbe.

„ Je vous certifie l'authenticité de cette épée, dent je ne me serais pas dessaisi, si je n'avais pas venlu veus denner une marque de men amitié, si je n'avais pas connu le prix que veus y attachez, combien veus ètes digne de la posséder, et si enfin je n'avais pas eu mon pouvoir d'autres armes à lui.

„ Veus avez aussi de ses cheveux ; je les ai ramassés tous lersqu'il les fit couper pour la dernière fois, en 1814. J'en ai encore conservés. Il m'en reste peu.

„ Son souvenir est impérissable; il a rempli le mende. Nos derniers neveux parleront de Napoléon, comme d'Alexandre, de César....

„ Je veus souhaite une bonne année, une bonne santé et tout le bonheur que vous méritez : c'est dans ces sentiments que je me dis

Vetre affectionné ami,.

Comte DE TURENNE ».

Le Chev. Annibal parlait souvent de ces précieuses reliques avec ses frères dans l'intimité du commerce domestique; il ne dissimulait pas sa crainte qu'un jeur ou l'autre ces précieux objets ne s'égarassent, comme il n'arrive que trop seuvent lersque de tels ebjets restent dans le sein des familles particulières, surtout quand ces mêmes familles n'ont pas des

descendants directs. Ces réflexions et ces circonstances le rendaient soucieux à l'endroit de la conservation de ces objets; son esprit alors se mettait à la recherche des moyens de prévenir tout danger de perte : il demandait souvent conseil à ses frères et à ses amis. Sa première pensée avait été de confier ce précieux dépôt à l'amitié du Marquis Thomas De Seyssel d'Aix, son ancien compagnon d'armes, collègue dans les emplois de la Cour de l'Empereur, et avec lequel il avait toujours été uni par une intime amitié : il voulait aussi de cette manière lui donner un témoignage de sa reconnaissance pour les soins assidus et affectueux qu'il lui avait prodigués dans la grave maladie qu'il avait soufferte à Paris, après son retour de la fatale campagne de Russie, soins affectueux auxquels il se croyait redevable du recouvrement de sa santé.

Cette idée souriait d'autant plus au Chev. Annibal, qu'elle assurait le moyen de voir conservés en Piémont ces précieux objets, et peut-être de les voir déposés dans ce même palais, qui avait jadis appartenu aux Comtes Sarmatoris à Chérasco, et où Napoléon avait signé le célèbre armistice de 1796, qui a conservé le nom de cette ville, lequel palais était devenu depuis peu la propriété du même Marquis Thomas De Seyssel.

Mais la mort du Marquis De Seyssel survenue à peu de distance de ce temps fit évanouir ce projet : et les choses en restèrent-là.

Dès que le Chev. Annibal eut rendu le dernier soupir, ses deux frères qui lui survivaient, César et Robert, empressés de remplir tous les désirs de ce digne frère dont la mort venait de les plonger dans le deuil, avisèrent au moyen de remplir ses intentions au sujet de ces précieux objets. Ils pensèrent aussitôt que la meilleure manière de correspondre aux vues du Chev. Annibal était de déposer cette épée et cette mèche de cheveux dans la magnifique collection d'armes antiques que le roi Charles-Albert venait de réunir dans une des galeries du palais royal. A cet effet, ils renfermèrent ces deux objets avec les diplômes qui en constatent l'authenticité dans une urne, du plus beau travail artistique, incrusté

d'argent et de bas-reliefs en ivoire; et ils en firent don à la collection d'armes antiques, dont la direction, par nne heureuse coincidence, a été confiée par l'auguste fondatenr à M. le Comte Victor De Seyssel d'Aix, denxième des enfants du Marquis Thomas à qui ces restes précieux avaient été d'abord destinés.

Ce fut là nne heureuse inspiration des deux illustres frères De Saluces, et dont le pays leur doit une vive reconnaissance; car non-seulement ils atteignaient le bnt que s'était proposé le Chev. Annibal, mais de plus ils enrichissaient une collection, déjà si riche, d'un monnment du plns hant prix. Ce cadean fut hantement apprécié par l'auguste Monarque dont la valeur chevaleresqne et l'impertnrbable bravoure est digne de l'épée de l'immortel vainqnenr des Pyramides et de Marengo : comme aussi tont Piémontais, visitant cette belle collection d'armes, sentira son cœnr palpiter à la vne de l'épée du Grand Homme qui a semé snr la cime des Alpes et sur le sol Piémontais de si grands monuments de sa puissance et de sa valenr.

XI. — pag. 104.

Cette inscription a été rédigée par le Général De Saluces lui-même. Elle révèle la candeur et la vivacité de sa foi, et le conrage d'nn soldat chrétien à en remplir tontes les lois et les pratiques; en voici la teneur :

" *Ce fut en février 1813, reconduisant la Maison*
" *de l'Empereur de la campagne de Russie que,*
" *visitant à Eisenach par simple curiosité l'église*
" *qui se trouve sur la route de Fulde, mon âme,*
" *qui jusqu'alors avait trop oublié son Dieu,*
" *éprouva la touche et l'élan des sentiments reli-*
" *gieux qui devaient plus tard la faire recourir*
" *à l'inépuisable miséricorde du Seigneur.*
" *Arrivé maintenant au terme de ma vie, ne pou-*
" *vant me rendre sur les lieux où l'Eternel daigna*
" *parler fortement à mon cœur, je réponds à la*
" *bonté de Dieu autant qu'il est en moi de le*

„ *faire en déposant aux pieds de ses autels, pour*
„ *conserver le souvenir de mon retour à lui, le*
„ *faible hommage de mon profond repentir d'avoir*
„ *si longuement oublié et offensé le meilleur des*
„ *Pères.*

Turin, le 1.er Janvier 1852.

ANNIBAL DE SALUCES,
Chevalier de l'Ordre suprême de l'Annonciade,
Officier de la Légion-d'Honneur, de l'Ordre de Savoie,
Général,
Ci-devant Ecuyer de l'Empereur,
Colonel-major dans la Garde à cheval ».

XII. — pag. 113.

Laurent de l'Ardèche, *Hist. de Napoléon*, première traduction italienne. — Turin, chez Alexandre Fontana, — 1839, page 720.

Voici un passage du Manifeste que Napoléon publia le 3 mai 1813, de son quartier général de Lutzen :

Soldati,

“ Io sono contente di voi! Voi avete adempita la mia „ aspettazione! Voi avete supplita ogni cosa colla predezza „ vostra, e col vostro buon valore. Nella famosa giornata „ del 2 di maggio voi avete rotto e messo in fuga l'esercito „ russo e prussiane guidato dall' imperatore di Russia e dal „ re di Prussia. Voi avete cresciuto un nuovo splendore alla „ gloria delle mie Aquile. Voi avete dimostrato tutto quel „ più onde è capace il sangue francese. La battaglia di „ Lutzen sara più grande ed onorevele delle battaglie di „ Austerlitz, di Iena, di Friedland e della Moscova!.... „

XIII. — pag. 124.

Bulletins officiels de la grande armée, tom. 2, pages 338 et suivantes. — Extrait du *Moniteur* du vendredi 5 nov. 1815.

„ S. M. l'impératrice reine et Régente a reçu les nouvelles „ suivantes de l'armée, en date du 31 octobre :

„ La victoire fut complète „. (Bataille de Hanau).

„ L'ennemi qui pretendait barrer tout le pays, fut obligé „ d'évacuer le chemin de Francfort et de Hanau.

„ Nous avons fait 6,000 prisonn. et pris plusieurs drapeaux „ et plusieurs pièces de canon. L'ennemi a eu six généraux „ tués ou blessés. Sa perte a été d'environ 10,000 hommes „ tués, blessés ou prisonniers. La nôtre n'est que de quatre „ à cinq cents hommes tués ou blessés. Nous n'avons eu „ d'engagés que 5,000 tirailleurs, quatre bataillons de la „ vieille Garde, et à peu près 80 escadrons de cavalerie et „ 120 pièces de canon.

„ A la pointe du jour, le 31, l'ennemi s'est retiré se diri- „ geant sur Aschaffembourg. L'Empereur a continué son „ mouvement, et à trois heures après-midi, S. M. était à „ Francfort.

„ Les drapeaux pris à cette bataille, et ceux qui ont été „ pris aux batailles de Wachau et de Leipsick, sont partis „ pour Paris.

„ Les cuirassiers, les grenadiers à cheval, les dragons ont „ fait de brillantes charges. *Deux escadrons des Gardes-d'hon- „ neur du troisième régiment commandé par le Major De Saluces* „ se sont spécialement distingués, et font présumer ce qu'on „ doit attendre de ce corps au printemps prochain, lorsqu'il „ sera parfaitement organisé et instruit „.

XIV. — pag. 143.

Murat resta en France durant les *Cent jours*. Après la défaite de Waterloo il s'enfuit en Corse, où des conseils imprudents ou perfides le poussèrent à entreprendre un nouveau coup de main. Il tenta une descente en Calabre à la tête de 250 hommes. Sa flotille fut dispersée par un coup de vent. Jeté à la côte de Pizzo, le 8 octobre 1815, avec une trentaine d'hommes il fut reconnu et arrêté par des paysans. Traduit devant une commission militaire, il fut condamné à mort, et fusillé le 13 du même mois. Ainsi finit celui qui,

fils d'un aubergiste, d'abord simple soldat volontaire dans les chasseurs des Ardennes, de là dans la Garde constitutionnelle de Louis XVI, s'était élevé par sa bravoure au rang des Rois. Sa chute fut aussi terrible que son élévation avait été surprenante et rapide.

XV. — pag. 144.

Dans tout le cours de cette marche triomphale Napoléon fut escorté du célèbre *bataillon sacré*, formé et grossi à chaque pas, par une foule d'officiers que les Bourbons avaient mis à mi-solde.

XVI. — pag. 166.

Annali d'Italia, tom. 7, pag. 241.

A Nice, le Manifeste de Charles-Félix ne s'était répandu que d'une manière indirecte et non officielment. Néanmoins le Chev. Annibal De Saluces, qui était alors gouverneur de cette ville, avait conçu le projet de réunir les troupes de ligne dispersées dans les garnisons ou cantonnements, les miliciens de Nice et les paysans d'Oneille, et de marcher à leur tête sur Turin, pour y rétablir l'ancienne autorité de ses rois. Mais le roi abdicataire Victor-Emm. I s'opposa fortement à la réalisation de ce dessein.

XVII. — pag. 183.

Voici une lettre précieuse : elle fait autant honneur à celui qui l'écrit qu'à celui à qui elle est adressée :

« *Raconis*, *28 août 1844*.

« Je ne saurais laisser partir Ferdinand (le Duc de Gènes) » sans le charger de quelques mots pour vous, mon bien » cher Général, désirant vous exprimer ma bien vive affec» tion et tout ma gratitude, pour les soins infinis que vous » vous donnez pour le plus grand bien de l'instruction et de » la discipline des troupes. J'ai reçu les divers travaux que

„ vous m'avez adressés; ils ont infiniment d'intérêt; et j'ai „ vu aussi avec plaisir le mode que vous avez adopté pour „ que je puisse voir tous les corps d'une manière égale..... Je „ recommande mon fils ainsi que le Prince de Lucques à „ votre particulière surveillance, désirant qu'ils accomplissent „ parfaitement leurs devoirs, et qu'ils soient un modèle pour „ les autres officiers. Je me fais une fête de vous revoir „ mercredi. Je vous embrasse et suis à jamais

Votre ami,

CHARLES-ALBERT „.

Cette lettre révèle la belle âme de Charles-Albert. C'est le roi et le père qui parle. Comme roi, et roi soldat, il apprécie et approuve tout ce qui tend à l'*instruction*, à la *discipline* et à la *gloire* de son armée. Comme père, il place sous les auspices de l'amitié ce qu'il a de plus cher au monde, ses fils; et son unique ambition est de voir en eux *un modèle pour les autres officiers.*

XVIII. — pag. 189.

Gazzetta Piemontese, N.° 218 — 14 sept. 1852.

„ Nel N.° 167 di questo Giornale annunziavamo la pubblicazione dell'ultimo foglio de' sei componenti la Carta „ de' R. R. Stati, alla scala di 1/250,000 costrutta ed incisa „ nell' ufficio topografico del Corpo Reale dello Stato Maggiore.

„ Altra e più importante opera ci è grato di annunziare „ quest' oggi, cioè la pubblicazione della Carta Topografica „ de' RR. Stati divisa in 91 fogli alla scala di 1/50,000, „ costrutta e litografizzata per cura dello stesso Corpo Reale.

„ Era voto e bisogno del paese in questo rapido svolgersi „ di nuove industrie, di strade ferrate, di strade ordinarie „ etcetera, che questa Carta già da molti anni ultimata, fosse „ fatta di pubblica ragione. Convinto di questa necessità il „ Ministro della guerra chiedeva ed otteneva nel bilancio

„ del 1851 dal Parlamento i fondi necessarii a tal uopo, ed
„ immediatamente procedevasi ai lavori preparatorii per
„ l'esecuzione di quest' importante pubblicazione.
„ Ci recheremo a doverosa premura di far conoscere ai
„ nostri leggitori le osservazioni che non mancheranno di
„ fare sopra questo foglio e sopra l' intiera Carta i dotti
„ autorevoli delle Società geografiche di Parigi, di Londra e
„ di Pietroburgo „.

XIX. — pag. 194.

Plusieurs écrivains ont exercé leur plume à tracer la biographie de la comtesse Diodato De Saluces, je citerais entr'autres Rogli, dont l'*Elogio Storico* de cette femme accomplie et justement illustre, fut imprimé à Milan en 1840. Mais on ne saurait passer sous silence la Biographie écrite par le Comte Coriolan De Bagnolo, et qui a été mise en tête des *Poesie postume* de cette même Comtesse Deodate, recueillies en un fort volume, et imprimé à Turin par les soins des illustres frères De Saluces (Torino, presso Chirio e Mina, 1843).

La mort vient encore de frapper une des plus belles illustrations du Piémont; elle a ravi le Comte Coriolan De Bagnolo aux lettres qu'il cultivait avec honneur, au Sénat du royaume dont il était un des membres les plus éclairés et les plus laborieux, et à la patrie dont il est une des gloires les plus pures.

XX — pag. 202.

Gazzetta Piemontese, N.° 166 — 4 Luglio 1848.

„ Il presidente, letti gli articoli della Legge sulla leva
„ straordinaria, il senatore Colli relatore della commissione
„ legge alla Camera il suo rapporto, che conchiude per l' ad-
„ dozione pura e semplice, coll' espresso desiderio però che
„ la legge sulla leva sia quanto prima estesa a tutto le parti
„ dello Stato.
„ Apertasi quindi la discussione, il primo inscritto per la
„ parola, il senatore Annibale Di Saluzzo, si fa a ragionare

» sulla materia; ed esposta l'urgenza di provvedere sufficiente
» numero di forze che corrispondano ai bisogni della guerra
» offensiva che si combatte nei piani della Lombardia, vuole
» che il Ministero si adoperi incessantemente perchè le pro-
» vincie unite somministrino al più presto un contingente di
» soldati proporzionato, e faccia di disporre il Governo pro-
» visorio di Milano ad occuparsi tostamente di un campo
» trincierato sull' Adda.

» Venuto poscia sul proposito della presente legge, ripe-
» tendo la necessità che stringe d'aver maggior numero pos-
» sibile di forze, crede non sia sufficiente la chiamata di cui
» nella presente legge; ma che debbansi oltresì chiamare
» sotto la bandiera le classi di riserva che tuttora rimangono:
» propone perciò un articolo addizionale che sarebbe il primo
» della legge, così concepito: — *Tutte le classi componenti
» la riserva sono chiamate a far parte dell' esercito attivo* ».

Reorganisation de l'armée.

La nécessité, l'urgence même, de remédier aux défauts de l'organisation de l'infanterie de ligne, et des troupes légères (*Bersaglieri*) étaient à cette époque hautement sentie par les hommes spéciaux. La preuve évidente en est dans les nombreuses propositions faites par les différents ministres qui se sont succédés au dicastère de la guerre, depuis 1849. Et quoique aucune loi spéciale n'ait encore établi cette organisation particulière d'une manière définitive, néanmoins quelque chose de fort utile a été déjà fait. On a diminué l'effectif des compagnies; de cette sorte on a réduit le nombre des provinciaux qui sont dans leurs foyers; on a augmenté le temps de service; il n'était que d'une année, aujourd'hui il est porté à trois ans avant, que le soldat ait son congé. — Quant au corps des *Bersaglieri*, on sait qu'il a été porté de trois compagnies à trois bataillons, en 1848, puis à cinq. Mais cette œuvre, importante en elle-même, n'avait que le défaut d'être trop tardive, au début de la campagne il fallait que les troupes de toute arme fussent

déjà toutes instruites et organisées, surtout les troupes légères dont le service est aussi important que délicat.

XXI. — pag. 216.

Voyez *Biographie du Comte Alexandre De Saluces*, imprimée à Paris en 1852.

XXII. — pag. 217.

Le Chev. César De Saluces était *Docteur agrégé de la Faculté des lettres*; il fut *Inspecteur* des études de l'Université; depuis lors il embrassa la carrière des armes. Il fut *Commandant-général de la R. Académie militaire*, et *Gouverneur des Princes enfants de Charles-Albert*. Dans cette charge importante, mais épineuse et délicate, il eut pour collaborateur l'éminent Prélat, aujourd'hui Archévêque de Gênes, Monseigneur Charvaz, lumière de l'épiscopat sarde, dont l'immense et profonde doctrine, dont les aimables vertus et l'exquise bonté, ont rendu le nom justement célèbre nonseulement dans sa patrie, mais aussi bien en France, en Allemagne, en Angleterre, et surtout dans la Ville éternelle.

Le Chev. César De Saluces fut aussi *Grand-maître de l'artillerie*, et *Grand-Écuyer du Roi*; promu au grade de *Lieutenant-général*, il fut décoré du *Grand Cordon de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare*, et du *Collier de l'Ordre suprême de l'Annonciade* etc. *Membre*, puis *Président*, après le Comte Alexandre son frère, de l'*Académie des Sciences de Turin*; et *membre* d'un grand nombre de Sociétés savantes étrangères, il fut aussi *Président de la R. Députation d'histoire nationale*. Il s'occupait avec ardeur de ces travaux qui avaient rapport avec les études chéries de toute sa vie. Cette dernière Société savante lui est redevable des importantes publications qu'elle vient d'accomplir; la mort est venu frapper cet homme éminent au moment où il pouvait recueillir les fruits de ses immenses travaux. L'histoire de cette vie si riche de mérites et de vertus, si féconde de travaux scientifiques et littéraires, sera écrite par l'éloquent professeur de littérature et d'histoire

dont notre Université de Turin s'honore à juste titre, et qui est lui-même un modèle accompli des leçons théoréthiques qu'il donne à la jeunesse.

XXIII. — pag 218.

La tombe vient de se rouvrir pour recevoir les dépuilles du dernier des frères De Saluces : le Chev. Robert est mort le 3 janvier 1856.

Le Chev. Robert fut un des officiers les plus distingués qu'ait eus l'armée piémontaise : il fit la campagne, en Piémont, de 1796, et eut part à la défense d'Alexandrie, lors du siège de 1799.

Passé au service de France depuis 1806 jusqu'au 1814, il fit les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, celle de Russie en 1812, et celle d'Allemagne en 1813. A la bataille de Marsbourg il reçut deux blessures, l'une à la main gauche, l'autre au bras droit, et il tomba dans les mains des ennemis, et fut fait prisonnier de guerre; conduit en Russie, il y resta jusqu'au 1814; ce séjour fut fatal à sa santé.

Rendu à sa patrie, en 1815, la haute distinction qu'il avait acquise comme officier de cavalerie dans les armées de Napoléon, lui mérita les sympathies de l'armée sarde, dans les rangs de laquelle il rentrait; il fut promu au grade de *Lieutenant-général*, *Capitaine des Gardes-du-Corps*, décoré du *Grand Cordon de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare*, de la *Couronne de Fer* d'Autriche etc., il eut aussi le *Collier de l'Ordre suprême de l'Annonciade*. La famille De Saluces a donné l'exemple fort rare de quatre frères qui aient obtenu l'honneur éminent d'avoir le *Collier* de cet Ordre suprême.

Les illustres frères De Saluces sont tous morts dans un âge fort avancé; les trois premiers à l'âge de 74 ans, et le Chev. Robert à celui de 75.

Le Comte Alexandre De Saluces est mort le 10 Août 1851;
Le Général Chev. Annibal — — — le 20 Mai 1852;
Le Chevalier César — — — — le 6 Oct. 1853;
Le Chevalier Robert — — — — le 3 Janv. 1856.

XXIV. — pag. 222.

Tandis que le roi Charles-Albert exposait sa vie, et celle de ses enfants dans les combats acharnés qui se livraient entre le Mincio et l'Adige, le bruit courut à Turin qu'on avait offert au Général Annibal De Saluces la charge importante de *Gouverneur de Milan*, et qu'il l'avait refusée. Si d'un côté ce bruit ne fut justifié par des faits positifs, de l'autre il n'en est pas moins une preuve de la haute idée que l'opinion publique avait de cet homme éminent. Ce qui est certain, c'est que, après la bataille de Novare le Général De Saluces avait été nommé Président de la Commission militaire créée pour faire le procès du général Ramorino : l'état déplorable de sa santé le força de décliner cette charge épineuse.

XXV. — pag. 222.

M. l'Abbé Sossi, de Valfenera, Docteur en Théologie et en Droit, et agrégé de la première de ces facultés, connu de la famille De Saluces dès son jeune âge, et qui était digne à justes titres de la bienveillance et de la confiance dont ces illustres frères l'honoraient, a eu la consolation de leur donner tous les soins dont est capable un enfant aimant et reconnaissant envers ses bienfaiteurs : il les a assistés dans leur dernière maladie, il leur a donné tous les conforts religieux dans leur agonie extrême, il leur a rendu les derniers devoirs en accompagnant leurs dépouilles mortelles au lieu de leur dernière demeure.





